


NAZIONALE
BIBLIOTECA
253
5 G
39
CENTRALE V. E. II
ROMA

NOUVEAU

PANORAMA

DE

LA GIRONDE ET DE LA GARONNE

OU

VOYAGE HISTORIQUE ET PITTORESQUE

SUR LES BATEAUX A VAPEUR,

PAR M. [illegible]

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE POUR LA CONSERVATION
DES MONUMENTS HISTORIQUES, ETC. ETC

1re Édition

AUCH
IMPRIMERIE DE J. FOIX, RUE NEUVE
1845


253
5 G
39

NOUVEAU PANORAMA

DE

LA GIRONDE ET DE LA GARONNE.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

*L'Auteur de cet ouvrage a déjà publié plusieurs écrits ; nous recommandons surtout à nos lecteurs l'*ENCYCLOPÉDIE CATHOLIQUE *qui a obtenu de grands succès en France et surtout en Allemagne. S'adresser à* MM. FURNE et DENTU, *libraires à Paris, et à* MM. COUDERT, *à Bordeaux, et* FOIX, *imprimeur-éditeur à Auch.*

NOUVEAU

PANORAMA

DE

LA GIRONDE ET DE LA GARONNE

OU

VOYAGE HISTORIQUE ET PITTORESQUE

SUR LES BATEAUX A VAPEUR ;

Par H. DORGAN, m. a.,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE POUR LA CONSERVATION DES MONUMENTS HISTORIQUES, ETC., ETC.

1re Édition





AUCH

IMPRIMERIE DE J. FOIX, RUE NEUVE

1845

AVANT-PROPOS.

Tout livre a son avant-propos. C'est tellement de mode, qu'on ne peut plus s'en passer. Il fallait donc donner le sien à celui-ci. S'il était en rapport avec tout ce qu'il contient, ce serait une œuvre trop excentrique et, sans contredit, aussi volumineuse que l'ouvrage. Pour lui ôter tout caractère prétentieux, nous lui avons refusé cartes et gravures; nous lui refusons

aussi ce *luxe de phrases* qui précèdent même les plus maigres écrits. Nous ne dirons de lui qu'une chose, c'est que, guide modeste et fidèle, après avoir conduit le voyageur dans toutes les villes, bourgs et villages qu'on rencontre en naviguant sur les bateaux à vapeur depuis Royan jusqu'à Toulouse, il ne demande que l'indulgence du lecteur.

SERVICE PUBLIC

DES

DILIGENCES ET BATEAUX A VAPEUR.

HOTELS.

ROYAN.

Hôtel de Bordeaux. — Diligences, tous les jours, pour Rochefort, La Rochelle, Saintes et Marennes. Elles correspondent avec les bateaux à vapeur. — Bains de mer excellents et très commodes.

MORTAGNE.

Voitures pour Rochefort et Saintes surtout, lorsque les bateaux à vapeur y relâchent.

SOULAC. — VERDON. — PAUILLAC.

Ces petites villes sont desservies par plusieurs voitures qui suivent aujourd'hui la route du Médoc par Lesparre et Pauillac, et possèdent d'excellentes auberges.

BLAYE.

Hôtel de France. — Tous les jours, les bateaux à vapeur y relâchent, avant midi, et prennent les voyageurs qui vont à Royan, ou ceux qui montent à Bordeaux. Ils correspondent avec les deux diligences qui font le service de Saintes, par Mirambeau et Pons. Un courrier et une grande diligence, de Bordeaux à Nantes, par St-André-de-Cubzac, passent tous les jours à Blaye et suivent la ligne de Mirambeau, Saintes, Rochefort, La Rochelle, Bourbon et Nantes. A Saintes, on trouve un bateau à vapeur pour Rochefort, un autre pour Cognac, et plusieurs voitures dans toutes les directions. Leur départ est subordonné à la marche des bateaux à vapeur de la Gironde. C'est presque toujours le soir, de 7 à 9 heures, qu'on part de cette ville ou qu'on y arrive.

BORDEAUX.

Hôtel Rouen, rue de l'Intendance.—Hôtel Richelieu.—Hôtel de la Paix. — Hôtel de France. — Hôtel des Colonies. — Ce sont les hôtels les plus importants et où les voyageurs sont parfaitement, et à l'abri de toute surprise. — Ils ont un restaurant et table d'hôte. — Bateaux à vapeur, tous les quinze jours, pour l'Angleterre, l'Espagne, Nantes et St-Pétersbourg; tous les jours, pour Blaye, Pauillac, Mortagne ou Royan. Départ: l'hiver, à 8 heures; l'été, à 7 heures du matin. Arrivée, de 4 à 6 heures du soir. Tous les jours, malle-poste pour Toulouse, par Marmande, Agen; pour Bayonne, par Bazas; pour Nantes, par Blaye, Rochefort, La Rochelle, etc.; pour Lyon, par Périgueux; et pour Paris, par Angoulême, etc. — Diligences pour Nantes, par Blaye, la Rochelle, une seule; deux diligences pour Paris; deux pour Lyon, par Périgueux; une pour Toulouse, par Marmande, Agen, etc.; une autre pour Toulouse et Tarbes, par Langon, Bazas, Casteljaloux, Nérac, Condom et Auch. Il existe plusieurs autres services de voitures ou entreprises particulières, dont le siége, comme pour les diligences, est Place de la Comédie.

Bateaux a vapeur du haut de la Garonne. — Tous les jours, un bateau ou deux font le service jusqu'à Agen; départ à 4 et 5 heures du matin. Un autre bateau part, à la même heure, pour Langon; un autre à 10 heures; un autre part à 1 heure après-midi pour Langon et la Réole, d'où il repart tous les jours à 6 ou 7 heures. Un bateau à vapeur fait tous les jours le service d'Agen à Toulouse.

LANGON.

Hôtel de la Poste. — Voitures publiques pour Bazas et les autres points, presque à toutes les heures. Un courrier, passant par Grignols, Casteljaloux, part tous les soirs de Bazas, à 6 heures, pour Nérac. — Voitures à volonté pour Verdelay.

LA RÉOLE.

Hôtel Baron. — Auberge Puimagre. — Voitures pour Monségur, Ste-Foix, Duras et Marmande. Départ, à l'arrivée du bateau à vapeur du soir. — Service à volonté pour Bazas.

MARMANDE.

Hôtel de la Providence. — Hôtel de la Tête-Noire. — Poste. — Courriers, tous les jours, pour Miramont, Lauzun, Castillonés, Bergerac. —

Voitures particulières pour les mêmes endroits. — Courrier, tous les soirs, pour Beaupuy, Lévignac et Duras (Drot). — Service particulier, *idem*. — Tous les jours, à l'arrivée du bateau à vapeur, voitures pour Samazan, Bouglon, Casteljaloux, Houeillés, Pompogne, St-Martin et les Landes. — A Casteljaloux, hôtel Girot, et plusieurs autres auberges. — Une autre voiture part pour Feuguerolles, Gonteau et Tonneins. — Celle de Casteljaloux, *entreprise Cabannes*, correspond avec le départ et l'arrivée du bateau à vapeur. Il en est de même de celles de Miramont. — Voitures à volonté pour tous les endroits.

LE MAS-D'AGENAIS.

Cabriolets particuliers, prix fixe, à l'hôtel Lanoëlle, pour Casteljaloux et les pays des environs.

TONNEINS.

Hôtel de France. — Hôtel du Nord. — Poste. — Voitures publiques, tous les matins, pour Agen et Marmande. Le soir, à l'arrivée du bateau à vapeur, diligences pour Villeneuve-d'Agen, Clairac et les villes intermédiaires.

AIGUILLON.

Plusieurs excellentes auberges. — Voitures publiques pour Villeneuve-d'Agen, par Ste-Livrade, etc. Service journalier, correspondant avec les bateaux à vapeur, tous les soirs; et le matin, voitures pour Agen, par le port Ste-Marie. Tous les jours, à 3 heures du matin, courrier pour Casteljaloux, par le port de Pascau, Damazan, Anzex et le Sendat. Retour, le soir, à 8 heures. Départ de Casteljaloux, à 4 heures et demie.

THOUARS.

Voitures publiques, tous les jours, correspondant avec les bateaux à vapeur, pour Feuguerolles, Nérac et Condom, Sos, Barbotan et Mézin. A Condom, voitures, tous les jours. pour Castera et Auch. Eauze et les pays voisins. Courrier pour Eauze, tous les soirs, à 9 heures. Service public, tous les jours, pour Lectoure, Astafort et Agen.

PORT-SAINTE-MARIE.

Courrier, tous les jours, pour Auch, passant par Nérac, Condom et Castera.

AGEN.

Hôtel Casanobes. — Hôtel Baron, etc. — Bateaux à vapeur pour Bordeaux, tous les matins, à 6 heures. Courrier et diligences pour Auch et Tarbes, tous les jours. Diligences pour Toulouse et Montauban, tous les soirs. Diligences pour Villeneuve-d'Agen et le Périgord, *idem*. Voitures à volonté pour toutes les villes voisines.

NOUVEAU

PANORAMA

DE

LA GIRONDE ET DE LA GARONNE

OU

VOYAGE

HISTORIQUE ET PITTORESQUE

SUR LES BATEAUX A VAPEUR.

ROYAN.

Prière de la Fiancée du Pilote.

Le ciel est noir, l'orage gronde,
Au loin les vents soulèvent l'onde;
Déjà les vagues en courroux,
Mugissant, se dressent sur nous,
Et j'attends en vain sur la plage
Une barque, un heureux présage.
Oh ! des marins céleste appui,
Vierge sainte, priez pour lui.

Royan, à 5 kilom. environ de Rochefort, est une petite ville pittoresquement située sur les derniers brisants de la mer. Lorsque le soleil réfléchit ses premiers feux sur les rochers qui lui font une ceinture, elle luit au loin, sur l'azur des flots, comme un phare jeté sur la côte, en forme d'amphithéâtre ; sous un ciel où l'on respire, l'été, un air embaumé,

et où la brise des mers apporte, le matin et le soir, une fraîcheur enivrante, on se livre malgré soi à une douce mélancolie. Tous les ans, les bains de mer y attirent, avec raison, un nombre infini d'étrangers. Alors, que les soirées sont belles à Royan, lorsque les sons des voix et des instruments se mêlent aux gémissements des vagues qui se brisent sans cesse sur la rive !!! C'est un pays enchanteur; on peut même dire que la vie s'y écoule trop rapidement!

C'est à Royan que Henri III, rappelé par les mécontents de l'Aquitaine et du Poitou, débarqua avec une nombreuse flotte et s'avança pour combattre Louis IX, roi de France. L'armée française fut partout victorieuse, et le roi d'Angleterre, effrayé, s'embarqua en toute hâte avec ses guerriers, mit à la voile et s'enfuit à Blaye avec son frère, le comte Richard. Mais les Français l'ayant vigoureusement pourchassé, il se retira au plus vite dans la ville de Bordeaux, où il aurait été pris sans les secours du comte de Toulouse et de ses alliés.

L'histoire dit :

« Louis VIII, roi de France, menaçait depuis longtemps d'une invasion la Gascogne et le Poitou, provinces qui avaient échappé à la couronne de France et passé sous la domination anglaise, par la répudiation de l'inconstante et infidèle Alianor, alliée en premières noces au roi de France, et remariée, après le divorce, avec Henri Plantagenet qui devint roi d'Angleterre. Le moment de s'emparer de ces riches provinces était des plus favorables. L'évêque, que le roi d'Angleterre avait placé à Bordeaux, lui était tout dévoué. Mais l'édit du concile de Toulouse, que la présence des hérétiques avait fait porter, et l'exécution sévère que Géraud

de Malemont, évêque de Bordeaux, fit opérer dans son diocèse, à son retour d'un voyage à Londres, souleva grand nombre de sujets. D'après cet édit, « les prêtres devaient » visiter chaque maison, dans les endroits les plus cachés, » et déclarer de suite à l'archevêque les hérétiques ou fauteurs qu'ils auraient trouvés ou soupçonnés. La maison où » l'on trouvait ou soupçonnait un hérétique était rasée et » confisquée. Les hommes, les femmes et les enfans, depuis » quatorze ans, devaient renoncer avec serment, devant le » prélat, à toute hérésie et dénoncer les hérétiques. Celui » qui ne se confessait pas ou ne communiait pas, au moins » trois fois par an, était suspect. Les hérétiques convertis » par la crainte étaient renfermés sous la garde de l'archevêque. Il était expressément défendu aux laïques d'avoir » les livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament, excepté le » Psautier, le Bréviaire ou les Heures de la Vierge Marie, » pourvu encore que ces livres ne fussent point traduits en » langue vulgaire. » (Lire l'*Histoire Ecclésiastique* de l'abbé Fleury, t. 16, p. 524). — Les Dominicains, créateurs de cette terrible inquisition qui ensanglanta l'Espagne, déshonora l'Italie, révolutionna la France et indigna l'Europe, secondèrent l'archevêque de Bordeaux dans l'exécution de cet édit. Ils l'outrèrent même. Ainsi les hérétiques qui se soumettaient à l'Eglise étaient *emmurés* pour toujours, et la moindre tentative pour échapper de ces ténébreuses prisons était punie de mort. Aucun homme suspect ne pouvait être dispensé de la prison. Aucun homme, quelque jeune que fût sa femme, aucune femme à cause de son mari ou de ses enfans, ni les enfans à cause de la vieillesse ou des infirmités des parens, personne n'échappait à la prison et aux tortures, et ne trouvait d'exemption ni dans sa faiblesse, ni sa vieillesse ou les infirmités, encore moins dans ses intérêts. On admettait, pour convaincre les accusés d'hérésie, le témoignage des malfai-

teurs, des infâmes et de tous ceux qui ne déposent point en justice. (Fleury, *Hist. Ecc.*, t. 17, l. 80). Ainsi donc, livrés à la merci et au tribunal des Dominicains, personne ne pouvait compter sur sa liberté ni sa vie. Quel temps malheureux! Souvenirs cruels et affligeants! Les mécontents en appelèrent à Henri d'Angleterre. Celui-ci, apprenant d'ailleurs que le roi de France menaçait ses provinces, vint débarquer à Royan; mais, comme nous l'avons dit, l'armée de Louis IX le battit partout. Effrayé, Henri se retira à Blaye; se voyant poursuivi par les Français, il se réfugia à Bordeaux et obtint la paix. Mais ces belles provinces d'Aquitaine et de Saintonge devaient revenir bientôt à la *couronne de France.*»—En 1294, Edouard, roi d'Angleterre, ne voulant pas se soumettre aux exigences du roi de France, envoya son frère Edmond avec une flotte considérable pour assiéger Bordeaux. Robert d'Artois vint au secours de cette ville et chassa les Anglais. La flotte anglaise se retira dans les eaux de Royan où elle était depuis quelques jours, lorsque Robert vint l'attaquer et la poursuivre jusque devant Bayonne.

En fait de monuments, cette ville n'offre rien de remarquable. Pendant le blocus de La Rochelle, Louis XIII vint visiter les tranchées au siège de Royan, et exposa ses jours en montant trois fois sur la banquette pour reconnaître la place.

C'était en 1622, lorsque les Huguenots terriblement harcelés s'étaient renfermés dans les murs de Royan et en soutinrent le siège. Louis XIII, irrité de tant de résistance et pour venger les meurtres commis sur plusieurs catholiques qu'on avaient lâchement égorgés dans la ville, livra l'assaut, démentela les murailles de Royan et la rasa en partie. Montluc, le boulevard des catholiques, passa souvent à Royan, et lui

inspira surtout une grande panique, lorsqu'en 1568 il allait combattre à la tête de l'armée catholique les îles de Marennes, dout il tailla les habitants en pièces. Les îles se rendirent à Montluc; mais, ayant reçu quelques renforts et secourus de Royan et d'autres villes, les protestants se soulèvent en 1569, et défendirent courageusement le *pas* de Marennes. La paix vint mettre un terme à ces atroces boucheries. S'il fallait en croire Danville, le *Novioregum* des Romains serait Royan, et plusieurs historiens érudits ont considéré cette ville comme l'une des plus importantes des *Santons* et leur dernière limite du côté de l'Océan, car les *Santons* faisaient partie des tribus armoricaines établies sur les bords de l'Océan. Si nous en croyons quelques modernes, dit l'abbé Lacurie dans une notice, les Cimbres chassés des bords du Pont-Euxin et refoulés vers l'Ouest par les races teutoniques, se répandirent comme un torrent dans les Gaules, vers le milieu du VII[e] siècle avant J.-C., et envahirent le nord et l'ouest de ces vastes contrées.

Dépossédée d'une partie de leur terre natale, la confédération des Gals alla chercher au loin une nouvelle patrie. Les uns, conduits par Sigovèse, passèrent le Rhin et s'établirent sur la rive droite du Danube; les autres, à la suite de Bellovèse, marchèrent sur l'Italie et se cantonnèrent au nord du Pô. Compagnons d'armes de Bellovèse, les *Santons* ou Saintongeois auraient fondé *Médiolanum* en Etrurie, en mémoire de leur ancienne métropole. Quoi qu'il en soit de l'invasion des Kemris et des succès des *Santons* en Etrurie, nous dirons avec le savant auteur de l'*Histoire civile et religieuse de la Saintonge*, que le territoire des *Santons*, en changeant de maîtres, conserva ses anciennes dénominations, et que les vaincus, eu s'en allant, léguèrent leurs noms aux vainqueurs. Ainsi, après comme avant l'invasion, le territoire dont

Médiolanum était la métropole fut encore le pays des *Santons*. Il était borné au nord par les *Pictones*, à l'est par les *Lemovices* et les *Pétrocorii*, la Garonne au sud les séparait des Bituriges-Vivisci, l'Océan le bornait à l'ouest. Royau plusieurs fois ruinée et rebâtie n'est plus ce grand entrepôt des *Santons*, ni cette ville puissante qui les défendait contre les excursions des pirates. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un petit port à l'embouchure de la Gironde. Elle a même perdu les traces de son marquisat. Il lui reste ses bains très-commodes, sa pêche abondante et son commerce des meilleures sardines de la côte. Son territoire très-fertile est des plus agréables. On trouve sur la plage des cailloux magnifiques. Royan est encore un syndicat maritime.

Les protestants, qui composent la plus grande partie de la population, vivent en très bonne intelligence avec les catholiques.

Mais la cloche du bateau à vapeur annonce qu'il faut s'embarquer. Déjà, comme un jeune et valeureux coursier qui, impatient de s'élancer dans l'arène, piaffe et écume sous le cavalier qui le retient, le bateau à vapeur fait moutonner la vague qu'il brise sous sa roue de fer. Vite, un adieu aux amis; ensuite, un peu de précaution ne sera pas de trop pour descendre sur le recif glissant où vous attendent les barques toujours ondulentes des marins qui doivent vous transporter à bord du bateau à vapeur mouillé au large.

A peine êtes-vous arrivés à bord qu'on lève l'ancre; le capitaine donne le signal du départ; on concentre la vapeur; la machine fonctionne, et le bateau bondit sur les flots qu'il laboure. Gardez vos estomacs, c'est nécessaire, si vous ne voulez pas, malgré le déjeuné ou le dîner, être bientôt à

jeûn. Pour éviter ce petit malheur, bravez le roulis et le tangage; promenez-vous et jetez en même temps un coup-d'œil sur l'embouchure de la Gironde, resserrée par les extrémités de l'ancienne Saintonge, et la pointe de Grave, du côté du Médoc, qui semblent se tendre la main, comme deux sœurs, pour résister aux fureurs de l'Océan.

Dans ce fond où l'horizon ne présente à vos yeux que ciel et eau, ce point qui blanchit à environ 14 kilom. de vous, comme une pâle étoile, c'est le phare, appelé tour de Cordouan, bâti sur un banc de rochers. Son élévation est de 74 mètres, et le diamètre du mur d'enceinte de 42. Cet édifice est couronné par une lanterne en fer, au foyer tournant, pour indiquer l'entrée du fleuve pendant la nuit. Louis de Foix la construisit en 1548. En 1599, pour réparer cette gigantesque tour, la ville de Bordeaux dut payer, d'après les ordres du roi, un droit de 50 centimes pour chaque balle de pastel et de laine, plus une somme de huit mille francs.

Le rocher de Cordouan est depuis longtemps le sujet d'une vive controverse entre les antiquaires et les savants géographes. Pomponius Méla, auteur latin, dans sa description de l'embouchure de la Garonne, parle d'une île merveilleuse. Il s'exprime ainsi : « Il existe dans le lit de cette rivière une île » connue sous le nom d'Antros, que les habitants du pays » croient être suspendue sur les eaux et s'élever avec elles » au temps de la crue (marée) ; cette opinion est fondée sur » ce que les lieux environnants qui paraissent la dominer » pour l'ordinaire, sont couverts d'eau quand la rivière est » grosse, tandis qu'elle surnage encore et qu'elle semble » même alors comme élevée au-dessus des rivages et des » hauteurs qui, peu auparavant, la dérobaient à la vue. » (Trad. de Fradin.) — Maichain, le père Arcère et plusieurs

autres auteurs pensent que l'île d'Antros n'est autre chose que le rocher sur lequel est bâtie la tour de Cordouan. Le savant Danville trouve aussi l'île d'Antros vers la côte de Médoc. « En examinant avec attention, dit-il, la disposition du local » à l'entrée de la Garonne, il y a tout lieu de soupçonner que » la pointe en grande saillie qui en resserre considérablement » l'entrée vis-à-vis de Royan, jusqu'à réduire à environ 2,400 » toises un canal qui, auparavant, s'étend à près de 6,000 toi- » ses, a été autrefois isolée. Cette pointe qui, depuis un lieu » nommé Soulac, s'allonge d'environ 4,000 toises, ne tient au » continent du Médoc que par une langue de terre, laquelle, » en haute marée, ne conserve qu'un demi-quart de lieue de » largeur, et qui doit avoir été coupée par la continuation » d'une ouverture, dont l'entrée, du côté de la Gironde, est » appelée Chenal de Soulac, car le terme de chenal ne pou- » vait être appliqué qu'à une passe d'entrée ou de sortie par- » ticulière, ce qui a été confirmé par une carte manuscrite, » levée fort en détail sur les lieux et dont l'objet spécial est » de marquer les endroits couverts en haute marée, à la dis- » tinction des plages que la mer basse laisse à découvert... » Un autre terrain, situé au-dessus de celui dont on vient de » parler et qui est une île portant le nom de Jau dans les » cartes faites il y a 180 ans, n'est actuellement séparée du » continent du Médoc que par quelques fossés pour l'écoule- » ment des eaux. Or, puisqu'on découvre une île à l'entrée » de la Garonne, on peut être fondé à y reconnaître l'île » d'Antros. » Selon toutes les apparences, écrit M. l'abbé Lacurie, le rescif de Cordouan et la pointe de Grave faisaient corps dans les temps anciens; au XI[e] siècle encore, sous Louis-le-Débonnaire, il est parlé d'une tour où l'on donnait du cor pour avertir du voisinage des écueils, les navires cherchant à entrer dans le fleuve, et cette tour était à la pointe du Médoc. Nous tenons d'hommes graves qu'il existe des

baillettes, portant marché passé pour transporter à bœufs des provisions à Cordouan. Il serait donc possible qu'au temps de Pomponius Méla, la pointe de Grave et le récif ne fissent qu'une seule terre.

Mais, dans ces parages, la violence des flots a dû faire de grandes brèches. Des montagnes d'eau amenées par le flux et poussées par les vents qu'aucun obstacle n'arrête, ont dû ébranler les falaises avec toute la puissance d'un immense bélier. Les différents sels dont les eaux de la mer sont imprégnées, agissant continuellement sur les substances qui composent les rochers, ont dû en provoquer la décomposition, dit encore le même écrivain. Les eaux ont pu pénétrer la masse, et, par un effort continuel, l'auront divisée pour se donner un libre cours. Ainsi peuvent s'expliquer les atterrissemens qui rattachent au continent la pointe de Grave.

Quant à l'élévation périodique de cette île ou à son abaissement, il en faut chercher la cause dans la mobilité des dunes, mobilité telle qu'il arrive souvent au voyageur de ne plus voir à la fin du jour les dunes qu'il avait remarquées le matin, l'impétuosité des ouragans élevant et promenant sur la côte ces collines de sable, phénomène que chacun peut vérifier. L'élévation ou l'abaissement de la surface sablonneuse de l'île a pu faire penser aux Santons que l'île s'élevait ou s'abaissait avec la marée.

Sur la rive gauche, vous voyez comme un point dans l'horizon la commune de Soulac, qui s'étend sur les bords de la mer jusqu'à la tour de Cordouan. Elle forme l'extrémité du Bas-Médoc dont les vins sont si recherchés. Après que Bordeaux fut passé définitivement sous la domination française, les navires anglais ne pouvaient pas arriver dans cette ville avant

d'avoir obtenu un sauf-conduit. C'est dans le port de Soulac qu'ils devaient l'attendre et déposer là, ou à Blaye, leurs munitious de guerre et leur artillerie. (*Chroniques bordelaises*). Une grande route conduit aujourd'hui de Soulac à Bordeaux, passant par St-Vivien et Lesparre, sur une terre autrefois couverte d'une antique et célèbre forêt qui portait le nom de forêt de Lesparre. Lesparre fut une des villes les plus importantes de l'Aquitaine dans ce moyen-âge. Vers le milieu du XVe siècle, la peste ayant fait de terribles ravages dans tout le Bas-Médoc, mais principalement dans la ville de Lesparre, les habitants firent vœu d'aller tous les ans en procession à Notre-Dame de Soulac, éloignée de 24 kilom.

Sur la même rive, nous laissons derrière nous Le Verdon, village où les bâtiments attendent le vent favorable pour entrer en mer. En 1652, la flotte espagnole de trente-deux voiles qui venait au secours des Bordelais, contre les troupes du roi, mouilla au Verdon ; mais Conti et les meneurs de l'armée, Dure-Tête et les autres, ayant échoué, et les troupes royales étant entrées à Bordeaux, elle brava même la tempête pour gagner le large. Mais pendant que nous examinons cette rive, l'autre a presque disparu. La Gironde est si large qu'on se croirait en pleine mer, surtout lorsqu'on rencontre çà et là de nombreux bâtimens qui, avec toutes leurs voiles dehors, sillonnent rapidement les flots, et vieunent faire à Bordeaux l'échange des produits des deux mondes.

Sur la rive droite paraissent Méchers, petit village sans importauce, et Tallemont, *Talemundum*, jolie petite ville de Saintonge, assise depuis plusieurs siècles sur une presqu'île de la Gironde. Cette ville qui date du moyen-âge comme son nom le prouve, devint plus tard une principauté assez importante et joua un grand rôle dans les guerres de religion.

Son port, quoique petit, est fréquenté par un grand nombre de barques du commerce. Son territoire est couvert de vignobles, mais la liqueur est loin de ressembler au nectar du Médoc.

C'est dans ces mêmes eaux que tourmente notre vapeur, que naviguèrent les barques des Phéniciens qui cherchaient les rives de Bordeaux ; les barques longues et légères des Normands aux deux voiles blanches, qui vinrent attaquer souvent Bordeaux, qu'ils prirent et brûlèrent, ainsi que les autres villes des bords de la Garonne jusqu'aux portes de Toulouse ; la flotte enfin d'Henri III d'Angleterre, qui, sous prétexte d'aller partager les combats des Croisés, remontait la Gironde, composée de trois cents gros navires et un plus grand nombre de petits, chargés de guerriers pour agrandir le royaume de Guienne.

Les armées de Charles VII, sous le commandement du comte de Dunois, du comte de Foix, du sire d'Albret, du comte de Penthièvre et de Jean Bureau, s'étaient enfin rendues maîtresses de Bordeaux et de toutes les villes de l'Aquitaine. Mais les promesses royales n'ayant pas été remplies et les Bordelais tenant d'ailleurs de cœur à l'Angleterre, il se trama un complot en faveur du rappel des Anglais, à la tête duquel se trouvèrent l'archevêque de Bordeaux, le maire, les principaux seigneurs, entre autres ceux de Rauzan et de Duras. Le comte Shrewsburg, vieux guerrier, débarqua avec cinq mille hommes dans le Médoc, sans aucune résistance de la part des Français qui avaient négligé de garnir et de défendre les côtes, et s'empara de Bordeaux. Le roi de France revient en Guienne avec une armée considérable, et, après avoir pris plusieurs places, il vint assiéger Castillon. En attendant, des renforts et un convoi de quatre-vingts navires

chargés de farines et d'autres provisions arrivait de Londres à Bordeaux. Les Bordelais forcèrent le général anglais à secourir Castillon, cernée par les troupes françaises. L'armée anglaise et bordelaise fut défaite et taillée en pièces, et le général fut tué en combattant vaillamment. La bataille de Castillon fut acharnée et très mémorable. L'armée française fière de ce succès vint camper devant Bordeaux, tandis que la flotte du roi de France, composée de navires bretons, poitevins, espagnols, hollandais, zélandais et flamands, entrait dans la Gironde et bloquait la ville et la flotte anglaise et bordelaise, composée d'environ cent soixante navires à l'ancre dans le port. Le roi de France pardonna Bordeaux, donna la liberté aux Anglais et condamna à un exil perpétuel les seigneurs de l'Esparre, de Duras, de Rauzan, de l'Estrade et seize autres seigneurs aussi distingués.

Pour éviter les bancs dangereux de Castillon et de Mortagne, le bateau est obligé de tenir un côté du fleuve. Mortagne-la-Vieille est une petite ville ancienne qu'on avait oubliée depuis longtemps sur la Gironde. Elle a toujours fait un grand commerce de cuirs, mais elle prend chaque jour plus d'importance depuis que les routes de Mortagne à Rochefort et Saintes sont terminées. Il serait à désirer, pour cette ville, que les bateaux à vapeur continuassent un service régulier, l'été comme l'hiver, entre ce port et Bordeaux. L'hiver, malgré le mauvais temps et la grosse mer, les paquebots y arrivent sans aucun risque. Sur la rive gauche on laisse St-Christot, gros bourg qui semble commander la rive.

Année commune, on récolte dans le Médoc proprement dit, environ 55,500 tonneaux de vin.

Je vous dirai maintenant, à vous qui voyez pour la pre-

mière fois le Médoc, jusqu'où s'étend cette terre renommée et mille fois bénie par les fins gourmets.

Le Médoc est cette portion du département que baignent l'Océan et la Gironde sur la rive gauche. Elle a environ dix lieues de largeur. Son nom dérive de sa position *entre deux eaux, in medio aquæ.* — La terre du Médoc, dans la partie centrale, est couverte de landes où l'on ne rencontre que quelques rares habitations, et où tout languit, jusqu'aux animaux domestiques. Autrefois, on y voyait beaucoup de sangliers et de loups. C'est un pays de landes.

Disséminés dans des plaines à peine couvertes d'une pelouse rase, où on ne trouve que quelques chênes tausins, dévorés par les brebis du matin au soir, dit J. N, écrivain de la *Mosaïque du Midi,* les Landais du Médoc et des environs n'ont d'autres compagnons que leurs moutons et leurs chiens. S'ils portent leurs regards vers l'horizon, ils n'aperçoivent que la surface monotone des landes ou les noirs rideaux formés par les forêts de pins. Dans leurs déserts, qu'on pourrait appeler le Sahara de l'Aquitaine, où la nature est effrayante de stérilité, ils mourraient d'ennui, si dès l'enfance ils n'étaient accoutumés à vivre seuls au milieu des sables mouvants, submergés en partie pendant l'hiver et brûlants pendant l'été. Ces tribus qui ont reçu les diverses dénominations de *Borges*, de *Maurcsins*, de *Landais* ou *Lanusquets*, forment en quelque sorte une nation à part.

D'une stature au-dessous du médiocre, d'une maigreur qui approche du marasme, d'un teint hâve et décoloré, les Landais offrent toujours la triste image de la maladie, excepté ceux qui habitent les quelques rares oasis que la nature semble avoir jetés çà et là à de très grandes distances.

2

Le défaut de souplesse dans les organes, l'irritabilité dans le système nerveux, les prédisposent au spasme et à l'aréthisme. Errants comme les arabes du désert, ils vont chercher les objets de consommation qui leur manquent et vendre le superflu des produits de la contrée. Néanmoins, dans leurs pèleriuages ils ont des haltes fixes et invariables; ils n'ont pour toute nourriture qu'un pain mal pétri, fait de farine de seigle et de maïs, qu'ils assaisonnent quelquefois avec des sardines de Galice. Couchés dans leurs chars, ils ne prennent que quelques heures de repos, et bien souvent ils dorment sur la terre humide. Ils donnent à leurs bœufs quelques tiges de *panis*, et, après les avoir forcés en quelque sorte à prendre cette nourriture, ils les lâchent sur la lande et poussent un cri rauque pour accélérer leur marche. On déplore, en voyant ces visages ridés par la misère, ces têtes à peine couvertes de quelques cheveux, le sort de ces hommes que la nature a condamnés à vivre au milieu des privations les plus cruelles. Les Landais ne sont pas plus heureux lorsqu'ils retrouvent le repos dans leurs chaumières. Les habitations sont peu élevées et la toiture en est écrasée. Au centre est ordinairement une pièce commune et le foyer, autour duquel se réunissent tous les habitans de la maison. Le sol, assez mal battu, tient lieu de carrellement et de plancher ; de petites lucarnes laissent à peine pénétrer la lumière du jour, et le chaud et le froid s'y font sentir avec une égale intensité.

Leurs vêtemens ont des formes étranges, qu'ils font distinguer aisément le Landais de tous les autres habitants de la France... Les bergers qui habitent les environs de la Teste et de Parentis n'ont pour vêtement que des peaux de brebis. Ils marchent sur des échasses qu'on appelle *xcanques*, qui les élèvent à cinq ou six pieds au-dessus du sol. Ils s'y habituent dès la plus tendre enfauce, et acquièrent une si grande

dextérité, qu'ils suivent constamment la ligne droite au milieu des nappes d'eau de deux pieds de profondeur. Les bergers se munissent d'une longue barre qui leur sert de balancier quand ils marchent et dè point d'appui lorsqu'ils veulent se reposer. (Thore. *Promenade sur le golfe de Gascogne.*) Les étrangers qui assisteront cette année au camp de manœuvres qui s'établit à St-Médard-en-Jalle, dans les landes de Bordeaux, sous le commandement de MMgrs les ducs de Nemours et d'Aumale, princes qui, comme toute la famille royale, ont tant de droits à l'admiration et à l'affection de la France, pourront se faire une idée des landes, quoique celles de St-Médard, bien que marécageuses, n'aient pas encore toute la tristesse et la désolation de celles de la Teste, d'Houeillés et de Durance (Lot-et-Garonne).

Les habitants des landes ne parviennent jamais à un âge avancé ; l'excès des liqueurs spiritueuses, une nourriture peu substantielle et malsaine, leurs demeures humides, hâtent leur décrépitude. Ceux qui atteignent la soixantième année sont sujets à des infirmités dégoûtantes, et les mariages prématurés détériorent de jour en jour l'espèce humaine dans le département des Landes. Les Landais sont pillards ; malheur aux navires ou aux barques qui échouent sur la plage qui règne depuis la tour de Cordouan jusqu'au cap Breton ; les habitants crient : *avarech*, *avarech*, et enlèvent tout ce que les naufragés ont sauvé des flots. C'est à leur grande misère qu'on doit attribuer cette coupable cupidité. Le meilleur moyen d'améliorer les mœurs de ce peuple, de lui faire comprendre les lois éternelles de la probité, c'est de le tirer du dénuement et de l'abjection qui pèsent sur lui. Jusqu'à ce jour, les Landais ont été oubliés dans leurs déserts sablonneux, et depuis quelques années seulement, des hommes évidemment patriotes travaillent à propager l'industrie et

l'agriculture chez ces tribus à demi-sauvages qu'un voyageur appelle à juste titre les Bédouins de l'Aquitaine. Il n'en est pas ainsi des Landais d'Houeillés et Bazas; probes et religieux, ils vivent mieux que ceux de la Teste et Parentis. La civilisation et l'agriculture ont pénétré surtout dans le canton d'Houeillés (Lot-et-Garonne), grâce au curé, aux magistrats et aux principaux propriétaires de cette contrée remplie des souvenirs du bon roi Henri IV. Un canal finirait d'enrichir ce pays, et si les princes poussaient leurs excursions jusqu'à Capchicot et la Tour-Neuve, anciennes habitations du roi Béarnais, leur nom et leur souvenir se mêlerait à ceux de leur illustre ancêtre.

Déjà Pauillac blanchit sur la rive du fleuve; mais avant de saluer cette petite rivale de Bordeaux, jetons un coup-d'œil sur l'île de *Patiras* que vous découvrez devant son port. Le nom seul de cette île détruit tous les charmes que son aspect pourrait promettre. Elle fut quelquefois la retraite du redoutable Monstri, pirate qui ravagea le Médoc et la Saintonge, et ne succomba que sous les efforts des considérables forces navales que le parlement de Bordeaux avait armées. Ici, la largeur de la Gironde est de 8 kilomètres.

Le seul nom de *Patiras* annonce que cette île fut le théâtre de cruelles souffrances. C'est-là, sans doute, que le cruel Monstri et ses compagnons déshonoraient et immolaient les filles et les femmes qu'ils avaient enlevées dans leurs excursions sur le fleuve et sur les rivages, tandis qu'ils condamnaient les hommes à mourir moitié enterrés; mais c'est peut-être à une autre cause qu'il faut attribuer encore le nom expressif de cette île. En 1320, les lépreux étaient très nombreux dans le Bordelais, surtout dans la ville, à la suite des croisades. Séparés du reste du monde par des cérémonies

solennelles et funèbres, obligés de quitter patrie, parents et amis qui tous les fuyaient pour éviter les émanations de leurs corps et de leurs habits, ils se retiraient dans les îles de la Gironde, dans celle de *Patiras* surtout, où ils vivaient en corps et en famille. Dabord leur sort n'inspirait que pitié et compassion, mais bientôt le dégoût et l'horreur l'emportèrent ; les dons diminuèrent avec le courage et la pitié des mariniers qui leur portaient leurs provisions. La misère s'unit aux souffrances pour dévorer promptement ces malheureuses victimes. A ces infortunés habitants de *Patiras,* succédèrent les Juifs proscrits qui, fuyant la mort qui les poursuivait dans Bordeaux, ne comptèrent pour rien le terrible fléau et vinrent se cacher dans ces îles. On exerçait en effet alors à Bordeaux, contre les Juifs, de terribles châtiments. Accusés d'avoir empoisonné les sources et les fontaines de concert avec les lépreux qu'on exilait de Bordeaux, ils furent proscrits. Ecoutez le continuateur de Nangis : « On » creusa une très grande fosse, on y alluma un grand feu, et » l'on y brûla pêle et mêle une centaine de juifs des deux » sexes. Beaucoup d'entr'eux, hommes et femmes, s'élancè- » rent dans le feu en chantant comme s'ils fussent allés à la » noce ; plusieurs veuves jetèrent leurs propres enfants aux » flammes, de peur que les chrétiens ne les enlevassent pour » les baptiser. »

Nous voici enfin devant Pauillac, chef-lieu du dernier canton du Haut-Médoc, et la ville la plus commerçante de toute cette contrée. Sa rade est une des plus sûres. Les bâtiments, qui ne peuvent pas remonter la Gironde jusqu'à Bordeaux, avec la totalité de leurs chargements, s'y arrêtent. Pauillac est la ville aimée des marins; c'est leur point de relâche, soit qu'ils aillent en mer, soit qu'ils entrent en rivière. Maintenant plusieurs voitures servent

les routes qui, de cette ville, conduisent dans l'intérieur du Médoc.

Encore 11 lieues et vous verrez Bordeaux. Mais avant côtoyons les vignobles qui donnent le crû de *Château-Laffite* à côté de Pauillac, qui le dispute à celui de *Château-Margaux*, et dans la commune de St-Lambert, celui de *Château-Latour*.

BLAYE.

Cette ville qui semble dans le lointain surgir du sein des flots, flanquée et crenelée, c'est la ville de Blaye, assise sur la rive droite du fleuve. Voyez comme peu à peu elle grandit et s'élève couronnée de riches coteaux. Cependant le rivage qui s'étend depuis Blaye jusqu'à Talemont, dans la direction de Mortagne, est une contrée plate dont le sol couvert de prairies et de marais paraît avoir été longtemps submergé.

A mesure que nous approchons de Blaye, voyez comme ce groupe d'îles, riches de verdure et bordées de hauts peupliers, se dessinent gracieusement au milieu des flots. On les nomme les îles de *Cazeaux*. Ce fort crenelé, qui s'élève sur la plus petite de ces îles, s'appelle le *Pâté* : sa forme lui a mérité ce nom. D'un côté, il défend le passage de la Gironde avec le fort Médoc, et de l'autre protège le port de Blaye. Ici le fleuve compte 3,705 mètres de large.

La ville de Blaye était connue des anciens sous le nom de *Promontorium Santonum*, elle était le point de départ de la grande voie romaine de Saintes à Bordeaux. Les gouverneurs de la seconde Aquitaine fortifièrent ce poste qui devint important, surtout pour repousser les pirates Bretons qui ne cessaient d'insulter la Gironde et de porter la désolation sur les rivages. A la chute de l'empire romain, Blaye subit probablement la destinée de Bordeaux et fut plusieurs fois prise et reprise par les flottes anglaises, espagnoles, françaises et bordelaises, pendant le gouvernement de Guienne. Les Huguenots, qui s'en étaient rendus maîtres en 1568, occupèrent cette ville jusqu'à ce qu'ils en furent chassés par les ligueurs.

Aux hautes et épaisses murailles surchargées de canons qui fuient derrière nous, on reconnaît sans peine la citadelle de Blaye, construite sur un rocher dont l'enceinte renferme un vieux château où mourut le roi Chéribert, petit-fils de Clovis.

En 1406, le duc d'Orléans, à la tête d'une petite armée de 5,000 hommes, s'empara de Blaye. Il voulait arracher l'Aquitaine à la domination anglaise. Il s'empara également de Bourg, mais, manquant de tout, et la flotte qui venait à son secours ayant été incendiée, il se trouva forcé de battre en retraite, tandis que Bordeaux tremblant avait mûré ses portes.

à la nouvelle de ce redoutable enuemi. En 1430, le comte de Dunois assiégea par terre et par eau la ville de Blaye. Les Anglais et les Bordelais tentèrent en vain de secourir cette place; leurs navires furent chassés et mis en fuite par les bâtiments français qui bloquaient Blaye sous le commandement de Jean-le-Boursier. La ville fut emportée d'assaut le 22 mai. (*Guienne hist. et m.*)

Henri IV, devenu roi de France, fit réparer la citadelle. La ville était alors entourée de marais qui, desséchés, sont aujourd'hui des terres très fertiles. Vers le XI[e] siècle, l'élection de l'évêque de Bordeaux se faisait à Blaye, où se réunissaient les évêques de la province et les barons.

Le port de Blaye, comme vous voyez, n'est pas très important; cependant cette ville, sur la rive droite de la Gironde, à 7 lieues de Bordeaux, fait un très grand commerce de vins et d'eaux-de-vie qui sont exportés dans le nord de l'Europe. Il y avait autrefois à Blaye deux abbayes peuplées de moines de St-Benoît et de St-Augustin. Chéribert fut enseveli, en 570, dans l'abbaye de ces derniers dite de St-Romain. En 1568 les protestauts détruisirent ce tombeau, car, pendant que Moutlüc, après avoir rassuré les Bordelais contre les entreprises des protestants, guerroyait du côté de Ste-Foi, l'amiral de Coligny débarquait sur les côtes du Médoc avec quelques soldats réformés et s'avançait sur Bordeaux à marches forcées. Des-Rois onvrit les portes de Blaye aux Huguenots, dont il partageait en secret les opinions. Maîtres de cette clef de la Gironde, les calvinistes interceptaient les transports, capturaient les bâtiments de commerce et allaient jusque dans la rade de Bordeaux. Montluc s'offrit à emporter Blaye d'assaut, mais il lui fallait 50,000 livres pour les dépenses de l'expédition. Le parlement les refusa. Indigné, il alla continuer



la guerre dans l'Agenais. Cependant la ville de Blaye fut reprise. Charlemagne fit aussi enterrer dans cette ville Roland, son neveu, qui succomba dans les plaines de Ronceveaux. Le tombeau de ce fameux guerrier qui donna lieu à cette belle chevalerie, qui fit chanter tant de poètes romanciers, se trouve aujourd'hui dans l'église de St-Seurin de Bordeaux.

En 1814, la citadelle de Blaye résista longtemps aux Anglais. Elle opposa une courageuse et terrible résistance, car la flotte anglaise fut foudroyée par l'artillerie de la citadelle et du Pâté et forcée de se retirer. Ce fait d'armes est pour les habitants de Blaye un glorieux souvenir, et si, sur les flots de la Gironde, dit Charles Compans, écrivain de la *Mosaïque du Midi*, paraissait encore le pavillon d'Angleterre avec son léopard, le canon de la citadelle tonnerait comme en 1814. Jusque vers la moitié du XVI[e] siecle, les Anglais étaient obligés de payer un sou en arrivant à Blaye et d'y laisser leur artillerie. C'était plus humiliant pour eux qu'important pour la France, mais la domination française était reconnue.

Blaye, chef-lieu du premier arrondissement de la Gironde, est le siège d'un tribunal de première instance. La route de Bordeaux à Nantes, par St-André-de-Cubzac, Saintes, Rochefort, traverse cette ville. On croit que c'est l'ancienne Blabia des Romains.

En 1832, madame la duchesse de Berry, arrêtée en Vendée où avait éclaté la guerre civile, fut enfermée dans la citadelle de Blaye, sous la garde du général Bugeaud, aujourd'hui maréchal de France. Elle y accoucha d'une fille, qui mourut peu de temps après en Italie.

Devant vous, sur la rive droite du fleuve, le site change, le

paysage prend des teintes plus vives, plus riantes ; chaque élan de la vapeur va faire naître un nouveau charme et heurter un souvenir historique. C'est d'abord *Plassac* avec sa petite flèche moderne qui, du premier chaînon des riants coteaux de la rive, réclame un salut et une prière à sa Madone, autrefois l'objet d'un pieux pèlerinage.

Ce coteau qui se dresse majestueusement devant vous, couronné de quelques bouquets d'arbres que lui laissent encore les carriers qui, depuis si longtemps, lui déchirent en tous sens les entrailles jusqu'à plusieurs centaines de mètres, nous cache d'autres coteaux plus riches, couverts, depuis Blaye jusqu'au delà de Bourg, de vignes qui produisent, en abondance, un vin moins délicat que celui du Médoc, mais qu'on pourrait quelquefois lui comparer. Ces maisonnettes, accoudées à la roche où elles semblent suspendues, comme des nids d'hirondelle, servent de demeure aux pauvres familles des pêcheurs ou des matelots de la rive, mais surtout aux carriers qui passent périlleusement le jour dans les flancs des rochers et viennent reposer la nuit sous cette humble toiture. La plus grande partie de Bordeaux est bâtie avec des pierres extraites des carrières que nous allons côtoyer jusqu'à Bourg.

Nous voici devant La Roque-de-Tau, l'un des points de vue les plus agréables et les plus pittoresques. S'il nous était permis d'arrêter le navire qui nous entraine et de gravir le rocher, quel spectacle imposant et sublime se déploicrait à nos regards ! Du haut de ce tertre aérien, la vue est immense. Pour arriver à la cime, où commence une plaine des plus riches et des plus variées, parsemée de villages et de hameaux, comme aussi pour descendre dans le port, il faut suivre un défilé aussi étroit, et quoique moins haut, peut-être plus périlleux que celui des Thermopyles. Sur la rive opposée, nous

voyons toujours les îles de Cazeaux et du Nord. L'œil parcourt avec plaisir ce petit archipel, et, par un beau soleil de printemps, dans un moment d'extase romantique, on se surprend à désirer de vivre en ermite sous ces frais ombrages. Mais hâtons-nous de dire adieu à ce rivage enchanteur, un autre point de vue appelle notre attention. Cependant le voyageur a droit de savoir tout ce qui se rattache aux souvenirs de ces îles, autrefois relâche des barques des pirates normands, anglais et bordelais. Voici un chant d'un poème en l'honneur des généraux les marquis de Sauvebœuf, de Lusignan et Théobon, qui soutenaient la cause des Bordelais et du parlement contre le duc d'Epernon, seigneur de Cadillac, gouverneur de l'Aquitaine et créature du cardinal Mazarin et de la reine. D'Epernon avait été battu dans presque toutes les rencontres, surtout devant La Bastide, faubourg de Bordeaux, de l'autre côté du pont. « La Bastide sera toujours le lieu de » l'opprobre et de l'affront reçu par le duc d'Epernon... » Croyant nous dérober une partie de la victoire, il fit amener un convoi de plus de douze charrctées de ses morts ou » blessés... Le duc d'Epernon ayant proposé le lendemain » de faire une seconde attaque contre La Bastide, tous les officiers du conseil de guerre ne crurent pas pouvoir mieux » échapper de rechef de ce péril qu'en répondant : Oui, ajoutant : pourvu, Monsieur, que vous soyez à la teste ; sur quoi, » il demeura sans réplique et sans couleur.

» ... L'attaque du poste de Bacalan (quartier de Bordeaux), » qui fut faite en même temps que celle de La Bastide, par » le comte d'Augnon, pour faire diversion de nos forces, augmente notre gloire (des Bordelais)... Là (à Bacalan), plus » de vingt vaisseaux, outre les galères et les traversiers ennemis, se virent ensanglantés, quand nos seuls mousquetaires, sur le bord de l'eau, sans autre remparts que celui de

» leur courage, faisaient pleuvoir le dernier sort sur les in-
» fâmes pirates... Que de morts, que de blessés! Les uns
» tombaient dans le fleuve, les autres furent portés à Blaye,
» à Sainte-Luce, à l'île Cazeaux. » (*Archives de la Gironde*).

Nous voici au *Pain de Sucre* : c'est ainsi qu'on nomme, à cause de sa forme, ce rocher qui a quitté la montagne et est venu s'asseoir là, presque sur la rive de la Dordogne. Il sert de signal pour la marine; c'est le port de Bourg. D'ici, saluons la ville de *Ponce Paulin*, préfet du prétoire sous l'empereur Valentinien Ier et le père de St Paulin, qui fut le disciple d'Ausone. Bourg, qu'on voit, à travers ce groupe de verdure, s'élever en amphithéâtre sur le coteau de la rive droite de la Dordogne, soutint plusieurs sièges durant les guerres de la réforme.

C'est dans cette ville que s'était retiré le roi Louis XIV, pendant que son ministre le cardinal Mazarin faisait le siège de Bordeaux avec des pertes considérables. Une députation de Bordeaux fut envoyée à Bourg auprès du roi, pour demander une suspension d'armes. Le roi s'empressa de l'accorder, en donnant l'assurance que la paix ne tarderait pas à être conclue à des conditions honorables. (*Guienne historiq. et monum.* d'Alex. Ducourneau). Les Bordelais ignoraient sans doute que le cardinal conquérant, humilié de tant de défaites et ennuyé de la résistance de Bordeaux, était à la veille de lever le siège. Les conférences de Bourg amenèrent la paix et le traité y fut signé par le roi et le parlement de Bordeaux, le 26 septembre 1650. La princesse de Condé et son fils, qui s'étaient réfugiés dans cette place pour éviter les poursuites du cardinal-ministre, eurent la permission de se retirer dans l'Anjou; le duc d'Epernon fut définitivement révoqué du gouvernement de Guienne, et le roi et la reine régente firent leur

entrée à Bordeaux. Une donation d'une pieuse dame de Bourg nous rappelle une histoire qui caractérise bien son siècle. En 1287, *la noble dame Rose de Bourg, dame de Vayre, fille de Guitard de Bourg, chevalier, seigneur de Verteuil, et veuve de feu noble homme Eyquem Wilhem, seigneur de l'Esparre, damoiseau,* laissa par son testament du 14 novembre 1217, dix sols à la *récluse de St-Lazare*, ou de St-Seurin de Bordeaux. On appelait *récluse*, au moyen-âge, une fille religieuse ou non, qui, après diverses épreuves, recevait de son évêque l'autorisation de se vouer à la réclusion avec serment de n'en jamais sortir. Elle habitait dès lors une cellule en pierre de douze pieds carrés, percée de trois ouvertures, l'une donnant dans le chœur pour recevoir la communion, un autre à l'opposé pour faire passer les aliments (du pain et de l'eau), et la troisième pour donner de l'air et du jour, encore cette dernière devait-elle être garnie d'une feuille de corne ou de verre. (*Guienne hist.*)

Cette petite ville, fort ancienne, possède un bon port, une verrerie et une filature de coton. C'est la patrie de Labadie. Les vins de Bourg sont excellents et renommés.

En quittant cette station, le bateau double le Bec-d'Ambez, où se fait la jonction de la Dordogne et de la Garonne et où le fleuve prend le nom de Gironde jusqu'à la mer. Ce passage est quelquefois dangereux ; presque tous les ans quelque navire y fait naufrage. La terre, resserrée entre les deux rivières, se nomme l'*Entre-Deux-Mers.*

Si nous remontions la Dordogne qui s'ouvre devant nous, nous verrions à Cubzac un pont merveilleux dont la construction parut longtemps impossible. Jamais pont ne fut plus utile, car la Dordogne, comme le fleuve des Amazones, le

Nil, le Gange et le Sénégal, offre aux mois d'août et de septembre un phénomène que les savants naturalistes n'ont pas encore expliqué, malgré leurs intéressantes hypothèses. Je veux parler du *Mascaret* qui, en patois, signifie *rat d'eau*. Pendant ces deux mois, lorsque les eaux de la Dordogne sont basses, on voit presque tous les jours, à des heures fixes, une masse d'eau en forme de tonne, remonter la rivière avec un bruit semblable à celui que produiraient des cailloux qu'on roulerait les uns sur les autres. Quelquefois, dit M. C. D., auteur de l'article *Mascaret* dans la *Mosaïque du Midi*, on croirait entendre les sifflements du vent du Midi. Au Bec-d'Ambez, point de jonction où la Dordogne se jette dans la Garonne, on voit, dans les jours brûlants du mois d'août, une lame d'eau haute de huit à dix pieds, tourner d'abord sur elle-même sans prendre aucune direction, puis se jeter tout-à-coup vers les bords de la rivière, les remonter, les parcourir dans leurs sinuosités sans s'arrêter un seul instant. A St-André-de-Cubzac, le mascaret se divise en plusieurs lames et s'étend sur toute la rivière. Lorsqu'il arrive, on entend un bruit pareil à celui des vagues de la mer. On le voit tournoyer sur lui-même, se disperser en lames innombrables et s'enfuir avec la rapidité du vent. Au Bec-d'Ambez, il a la forme d'un monticule ; à St-André-de-Cubzac, il se divise majestueusement en lames innombrables et s'avance ainsi jusqu'à Caverne. Là, il s'arrête, disparaît un instant ; on croirait qu'il s'est perdu, mais il reparaît bientôt entre Asque et Lisle. Alors il ressemble à un promontoire et présente une hauteur de quinze à vingt pieds, puis il se divise encore en lames. A Tersac, il reprend sa première forme et redevient tel qu'on l'a vu au Bec-d'Ambez ; mais, arrivé à Daveire, il se partage encore en plusieurs lames ; ensuite il redevient monticule, longe les bords de la Dordogne jusqu'à Fronsac, où il s'étend majestueusement sur toute la rivière, passe comme

un intrépide contrebandier devant la rade de Libourne et continue ses courses capricieuses jusqu'à Genisac, Les-Réaux et Peyrefite. Le mascaret devient de jour en jour plus modéré. Autrefois il était beaucoup plus violent. J'ai entendu dire à plusieurs marins que le mascaret se faisait sentir autrefois dans la Garonne bien au-dessus de Bordeaux; rien ne pouvait résister à son impétuosité; il renversait les plus fortes barques, et malheur à celles qui se trouvaient alors au milieu de la rivière, elles étaient englouties; il s'avançait avec un bruit effrayant qu'on entendait à une lieue de distance. Comme il paraît tous les ans dans la Dordogne, les riverains de ce fleuve sont accoutumés à sa visite, et si, au mois d'août ou de septembre, ils ne le voyaient pas arriver, ils se croiraient à la fin du monde. Plusieurs personnes croient encore aux causes surnaturelles du mascaret. Cependant on en comprend vite la cause, lorsqu'on pense qu'aux mois d'août et de septembre les eaux de la Dordogne devenant extrêmement basses, la marée pénètre au premier montant, pénètre en avant dans ce fleuve et leur donne une impulsion violente. Les lames poussées par le flux de la mer ne trouvent pas assez de profondeur pour s'étendre et se développer; retenues de chaque côté, elles se gonflent, s'élèvent et vont se briser contre les bords de la rivière, et les tas de cailloux qu'elles rencontrent augmente la force du mascaret. Cette explication des savants naturalistes paraît claire. Quoi qu'il en soit, au premier aspect du mascaret on reste muet de surprise et d'admiration; on ne se lasserait pas de suivre dans ses détours la petite trombe qui se brise, se relève, se disperse, s'agglomère, s'étend, se cache, reparaît, devient tour à tour lame bruissante, colonne, tonneau; prend mille formes diverses, murmure, gronde, mugit et siffle comme l'aquilon.

En quittant le *Pain de Sucre*, d'où l'on peut apercevoir, à

l'aide d'un simple lorgnou, le gigantesque, le merveilleux pont de Cubzac, le bateau traverse le fleuve et rentre dans la Garonne. Là, devant vous, sur la gauche, cette pointe de terre qui s'avance entre deux mers, avec toute la uudité, oute la tristesse du désert, ne paraît si sévère que pour loger un poste de douaniers ; mais bientôt elle se dérldera et prendra peu à peu jusqu'à Bordeaux la parure la plus coquette.

Le Bec-d'Ambez a disparu avec son imposante perspective. Il nous reste à admirer les deux rives de la Garonne, en côtoyant le Médoe sur la rive gauche et l'Entre-Deux-Mers sur la rive droite. Les quelques villa qu'on voit çà et là parsemées sur les rives, seules, soulagent un peu l'uniformité monotone de ce pays plat et marécageux. L'Entre-Deux-Mers dépendait autrefois de la ville de Libourne qui joua un rôle très important dans toutes les guerres de Guienne.

Mais la cloche sonne; encore une escale ! C'est Macau, bourg populeux et riche. On vante de ce pays les crûs des châteaux de Cantemerle et de Sauves, domaines magnifiques, couverts de forêts de chênes et de pins, rafraîchis par de belles pièces d'eau. Le port de Macau est le premier du Médoc, et le plus actif après Pauillac.

On lit dans la *Guienne historique et monumentale* de M. Ducourneau que, vers l'an 1530 ou 36, les habitaus de l'île de Macau, ayant refusé de verser entre les mains du collecteur la somme de 60 francs bordelais, sur les 12,050 livres tournoises que les habitants de la Sénéchaussée devaient payer au roi de Navarre, ils furent poursuivis par noble Galiot Mandet, secrétaire du roi et de la reine de Navarre; alors l'abbé de Sainte-Croix intervint pour prouver qu'en vertu de ses privilèges il exemptait de toute contribution envers le roi, tout

5

individu placé sous la dépendance du monastère et particulièrement les familles de Macau. Galiot reconnut la légitimité de cette réclamation et arrêta les poursuites. Combien étaient puissants les abbés du monastère de Sainte-Croix, de Bordeaux ! Les souverains pontifes les avaient même affranchis de la juridiction de l'archevêque de Bordeaux. Ils pouvaient tout le bien comme le mal.

La petite commune de *Cantenac*, aux vins exquis et recherchés, sépare Macau de Château-Margaux, fameux crû qui fournit aux friands le moderne nectar des dieux.

Sur la même rive, cachées derrière un épais rideau d'arbres touffus et de roseaux marécageux, nous laissons les communes de Ludon, Parampuire et Blanquefort dont les vins sont renommés.

St-Louis de Montferrand et un peu plus loin Bassens, sur la rive opposée dans l'Entre-Deux-Mers, appellent notre attention et réclament aussi un éloge pour leurs vins. La seigneurie de Montferrand était autrefois la première baronnie du Bordelais. Mais si nous pouvons louer les vins du Médoc et de l'Entre-Deux-Mers, nous regrettons de ne pouvoir en faire autant pour la terre qui les produit ; car, dans tous ces pays, les fièvres règnent presque toute l'année et dévorent ou épuisent la plus grande partie des peuples qui l'habitent.

En passant, jetons un regard sur le château de M. de Peyronnet et sur son romantique embarcadère. C'est là, dans cette agréable solitude que vit, retiré et tranquille, l'ancien ministre qui assista, en 1830, à la chute du trône des Bourbons. Il signa, dit-on, par respect, des ordonnances qu'il jugeait intempestives, mais, malgré tout, il figure parmi les premiers

talents de notre époque. Poète, ami d'un autre poète, M. de Marcellus qui n'est plus, il chante comme lui des hymnes sacrés. Il a pu se convaincre que pour gouverner un grand peuple civilisé, il faut de la modération et de la justice et que la violence perd à la longue les empires.

Entendez : l'écho des rives répète déjà les coups de marteaux que des centaines d'ouvriers font retentir dans les chantiers de M. Chaigneau, où vous pouvez voir une machine ingénieuse pour retirer à sec, sur la cale, les navires même chargés.

Ici le paysage change : les coteaux riants reparaissent et forment une chaîne, non interrompue, que la Garonne longe depuis sa source.—Examinons cette haute colline qui, svelte et coquette, s'élève hardiment vers le ciel. On la dirait orgueilleuse de l'élégante couronne d'arbustes que la nature lui a donnée. La cloche sonne pour la dernière fois. Nous sommes devant *Lormont*, village resserré par la Garonne, sur le flanc du coteau. Cette flèche qui s'élève élégamment à travers le feuillage des arbres qui l'entourent, vous annonce une ancienne abbaye aujourd'hui la paroisse. Les moines ne se trompaient jamais pour choisir les sites. Les évêques de Bordeaux avaient à Lormont un château magnifique qui a disparu.—C'est devant Lormont que le marquis de Sauvebœuf, après avoir défait les Epernonistes dans plusieurs rencontres, battit leur flotte, avec quelques navires bordelais dont il avait pris le commandement. Les soldats de d'Epernon débarquèrent ; mais Sauvebœuf, ayant reçu des renforts de Bordeaux, leur livra bataille et les tailla en pièces. D'Epernon, saisi d'épouvante, ne songea qu'à son salut. Il ramassa à la hâte les débris de sa flotte, mit à la voile et se retira au Bec-d'Ambez. Grand Sauvebœuf, est-il dit dans une pièce de vers

qu'on trouve dans les archives de la Gironde et qu'à reproduit l'auteur de la *Guienne hist.* « Grand Sauvebœuf, Lor-
» mont se souviendra de la défaite des gens de l'armée navale
» du comte d'Augnon... Cinq cents combattants ennemis reçu-
» rent la mort... Cette perte fut suivie d'une si grande frayeur,
» que l'ennemi prit la fuite et relâcha le lendemain à sept
» lieues de Bordeaux, dans un étonnement extrême d'avoir
» perdu ses gens à terre, aux yeux et sans secours de son gé-
» néral. »

Ces maisonnettes qui bordent le rivage, servent de rendez-vous à l'amitié. Le dimanche vous y trouveriez à peine où vous asseoir; car, pour ainsi dire, tout ce qu'il y a de gai, de joyeux dans Bordeaux s'y transporte pour humer le Médoc, le Champagne, faire la fine collation et admirer la nature.

L'élan de la vapeur est si rapide qu'il vous laisse à peine le temps de saluer, devant vous, sur la rive droite, les riches collines de Cénon et de Queyries, qui couronnent une immense plaine de marais que des travaux, habilement conçus, ont changée en vergers et en jardins délicieux.

BORDEAUX.

—

Mais trève aux réflexions..... A travers ces lignes épaisses de smacks hollandais et de navires sortis de tous les points du monde; à travers cette forêt de mâtures, *Bordeaux* vous apparaît enveloppé de légères brumes qui forment un voile diaphane. On dirait une moderne Venise, sortant du sein de l'onde, belle et fraîche de jeunesse. Gênes et Constantinople exceptées, il n'est pas une ville, en Europe, dont l'aspect soit d'un effet plus magique.

Ces cheminées pyramidales qui s'élèvent nombreuses, depuis les premières maisons jusqu'aux débarcadères, vous annoncent d'immenses usines qui méritent d'être visitées, surtout la fabrique de porcelaine de M. Jonsthon.

Bordeaux !!... En débarquant sur cette terre, on regrette que l'inquisition douanière vienne troubler les premières émotions. Mais le superbe coup-d'œil des quais et surtout des promenades des Quinconces, encadrées dans trois lignes de maisons qui n'envient rien aux plus élégantes de Paris, font oublier aussitôt une formalité réciproquement ennuyeuse.

Bordeaux, comme Venise, fut fondé par une colonie de *Bituriges*, d'autres disent Phéniciens, qui, venus d'Orient pour échapper à la misère de leur pays, bâtirent, dans des marais situés sur la rive gauche de la Garonne, quelques huttes sur lesquelles s'élèvent aujourd'hui, sans contredit, la seconde ville de France. Sous les Romains, devenue la métropole de la seconde Aquitaine, elle s'éleva au plus haut degré de splendeur. Tétricus y prit la pourpre impériale; les deux poètes Ausone et St Paulin l'illustrèrent ; Rome lui envia son école, et lui demanda des élèves pour professeurs.

L'invasion des Vandales avait ébranlé l'empire romain. Les Goths surtout l'avaient complètement démoli. Les Visigoths l'asservirent. Euric, leur roi très redoutable, entreprit la conquête de la Gaule. Ce puissant roi, dont le royaume s'étendait des Alpes à l'Océan, et de la Loire au Tage, faisait souvent sa résidence à Bordeaux, qui devint le centre de la politique de l'Occident. C'est de cette ville que partaient les correspondances avec tous les barbares des pays lointains. Bordeaux, par cela même surpassait en puissance les grandes capitales, sans en excepter Constantinople. C'est pourquoi

Sidoine Apolin écrit dans son livre huitième : « O Rome, tu » viens ici (à Bordeaux) prier toi-même pour ta vie ; et quand » le nord te menace de quelques troubles, tu implores le bras » d'Euric, contre les hordes de la Scythie ; tu demandes à la » puissante Garonne de protéger le Tibre affaibli. » Alaric succéda à Euric. Il caressa en vain le clergé humilié et persécuté. Il se forma au sein de l'état catholique une opposition sourde, mais implacable. Les évêques réunis en concile à Agde ménagèrent adroitement à Clovis, roi des Francs, devenu catholique, la conquête de leurs diocèses et préparèrent la nationalité française.

En 731, la ville de Bordeaux fut ravagée par les Sarrasins. Les Normands la détruisirent plus tard de fond en comble ; après le divorce de Louis-le-Jeune avec Alianor de Guyenne, l'Angleterre, ce pirate insatiable, s'empara de cette belle contrée par l'avènement au trône de la Grande-Bretagne d'Henri d'Anjou, second mari de l'héritière des ducs d'Aquitaine.

Voici, selon le chroniqueur qui a écrit l'histoire poétique de la croisade et que nous copions après la *Mosaïque du Midi*, la cause du divorce d'Alianor. Le page Rimbaud suivit Alianor à la cour de France ; plus tard il obtint du roi Loys la permission de prendre part à la guerre sainte ; il se distingua dans plusieurs combats, et fut enfin fait prisonnier par les infidèles. Alianor pleura longtemps le jeune page ; un jour un prisonnier lui annonça que Rimbaud était entre les mains de Salha-Eddin. Alianor avait entendu vanter la courtoisie du chef des infidèles ; elle lui écrivit une lettre pour lui demander la liberté de Rimbaud et lui envoya une riche rançon. Salha-Eddin encore dans la fleur de l'âge fut sensible à la prière de la reine de France, et lui renvoya le page après l'avoir comblé de riches présents pour sa maîtresse.

— Jeune chrétien, lui dit-il, vas dire à la reine Alianor, que le grand Salha-Eddin t'a rendu la liberté à sa prière; qu'il ne désirait rien tant que de voir celle dont la beauté surpasse tous les charmes des reines de l'Asie. Tu lui offriras ces étoffes d'or et cet anneau que je lui donne comme un gage de mon admiration.

Rimbaud, de retour au camp des chrétiens, raconta avec l'exaltation qu'inspire une vive reconnaissance les merveilleuses choses qu'il avait vues dans le camp de Salha-Eddin. Alianor, étonnée, conçut aussitôt un violent désir de voir le jeune sultan et communiqua ses projets à Rimbaud. Deux jours après la reine sortit au commencement de la nuit, suivie de Rimbaud et de quelques chevaliers sur la discrétion desquels elle croyait pouvoir compter. Le page prit le devant pour avertir le sultan des infidèles. Il était minuit quand le cortège arriva au camp de Salha-Eddin qui alla au-devant d'Alianor avec l'élite de ses guerriers.

Allah soit loué ! s'écria-t-il dès qu'il aperçut la princesse, puisqu'il m'est donné de voir le chef-d'œuvre de sa main toute-puissante.

Et il ordonna à deux de ses guerriers de marcher à côté de la haquenée que montait Alianor. Tout le camp était illuminé, et la tente de Salha-Eddin étincelait d'or et de pierreries. Il reçut Alianor dans ses bras au moment où elle descendit de sa haquenée et la conduisit dans sa tente au milieu de tous ses seigneurs qui poussaient des cris d'admiration. Alianor ne put retenir un mouvement de surprise en voyant tant de richesses entassées les unes sur les autres.— O Salha-Eddin ! s'écria-t-elle, tu es le plus grand des rois ; on m'avait dit que les Turcs étaient des barbares, et leur chef un prince cruel

et implacable. Pourtant, si ton regard ne me trompe pas, tu as la douceur et la majesté du lion. Salha-Eddin, me disait-on souvent, est hideux et méchant comme un démon... Insensée que j'étais ! j'ajoutais foi à ces discours. Tu es plus beau et plus généreux que les princes chrétiens, puisque ton premier regard a porté le trouble dans mon âme, et qu'il m'est permis de me reposer sous ta tente... — Ce jour sera le plus heureux de ma vie, reine des chrétiens; les prisonniers m'ont parlé souvent de ta beauté; mais je vois maintenant que tu ne ressembles pas à nos femmes. O reine ! n'es-tu pas une de ces vierges immortelles qui attendent dans le paradis les élus du prophète, pour leur faire goûter les joies ineffables du bonheur éternel ? Il n'y a pas de lis dans les jardins d'Alep, de rose sous le beau ciel de Bagdad qui ait la blancheur et l'éclat qui brillent sur ton visage, et ton regard est plus doux que celui des colombes de la Syrie. Oh ! que ne m'est-il permis d'être ton esclave ! le grand Salha-Eddin déposerait à tes pieds son glaive si terrible aux chrétiens, et vivrait heureux avec toi dans nos délicieuses retraites d'Orient. Non... non... le ciel ne m'a pas réservé tant de bonheur; demain tu reviendras au camp des chrétiens; je vous chasserai de ces contrées comme le simoun chasse le sable dans le désert; tu suivras ton époux vaincu... Fleur de beauté, les pâles rayons de votre soleil d'Occident t'auront bientôt flétrie ! Salha-Eddin ne t'oubliera jamais ! N'oublieras-tu pas le grand Salha-Eddin?..

La reine Alianor, émue, troublée par ces paroles qui exprimaient la violente passion qu'elle avait inspirée au prince des infidèles, n'osait lever les yeux, son cœur était partagé entre l'admiration et l'amour. Elle passa le jour suivant au camp de Salha-Eddin, qui lui donna des fêtes où il déploya toute la magnificence des peuples de l'Orient. L'absence de la reine ne put rester cachée dans l'armée des chrétiens.

Louis ne l'ignora pas, et lorsque Alianor revint, il ne voulut point la voir ; ils se réconcilièrent du moins en apparence avant de faire voile pour la France ; mais le roi ne pouvait plus aimer une femme dont le dévergondage avait été un scandale pour tous les croisés, et Alianor détestait son époux, né pour vivre dans le cloître plutôt que sur le trône. Louis VII, ayant perdu dans l'abbé Suger, abbé de St-Denis, sa providence, il ne commit plus que des fautes qui le mirent à la merci des princes jaloux de sa puissance. Il oublia les conseils de son prudent ministre et ne songea plus qu'aux galanteries dont la rumeur publique accusait Alianor ; il résolut de la répudier, et fit assembler pour cela un concile à Beaugency-sur-Loire. — Messeigneurs, dit-il aux évêques, je vous demande l'autorisation de répudier la reine Alianor, parce que je ne puis plus me fier à elle, *et que je ne serai jamais assuré de la lignée qui viendra de mon épouse.*

Alianor ne fit aucune opposition à la demande du roi et se contenta de dire que le mariage était nul *pour cause de parenté;* le concile autorisa le divorce le 18 mars 1152, un an après la mort de Suger qui avait sauvé le royaume pendant la croisade du roi.

Eléonore, redevenue duchesse d'Aquitaine, quitta la cour de France et prit la route du Poitou ; elle était encore dans la fleur de l'âge et de la beauté. Louis VII, en la répudiant, lui avait rendu tous les domaines de Guillaume X. A la nouvelle du divorce, les plus puissants seigneurs lui demandèrent sa main. Thibault, comte de Blois, et Geoffroy d'Anjou voulurent même l'enlever de vive force, mais, continue le chroniqueur et le rédacteur de la *Mosaïque du Midi*, Eléonore avertie par ses anges gardiens échappa à leurs poursuites et regagna heureusement le Poitou.

Henri Plantageuet, duc de Normandie, était un prince beau, brillant et courtois ; depuis longtemps il aimait Eléonore, il suivit la jeune princesse à Poitiers, et, plus heureux que ses rivaux, il obtint la main de l'héritière du grand et riche duché d'Aquitaine ; il l'épousa le jour de la Pentecôte, et se vit ainsi maître de toute la France occidentale, de l'embouchure de la Somme aux pieds des Pyrénées ; quelque temps après, l'heureux Henri ajouta au titre de duc d'Aquitaine celui de roi d'Angleterre, à la mort d'Etienne, en 1154. Louis-le-Jeune vit alors la profondeur de l'abîme qu'il avait creusée sous ses pieds ; il songea à contracter un nouveau mariage et épousa en secondes noces Constance, fille d'Alphouse VII, roi de Castille et de Léon. Telle fut la source de tant de guerres funestes à notre patrie et la cause de la domination anglaise dans la plus belle contrée de la France. Tant de malheurs causés par la légèreté d'une femme ne pouvaient pas rester impunis. Le ciel réservait à Alianor de terribles châtiments. Henri qui n'avait épousé Eléonore que pour acquérir le riche héritage des ducs d'Aquitaine, n'aima pas longtemps la fille de Guillaume X. Alianor lui rendit haine pour haine, et cette femme irritée de ce que son mari lui préférait de nombreuses rivales, se livra à tous les excès du plus violent désespoir. Tous les moyens de vengeance que lui suggéra l'enfer lui semblèrent bons. De toutes les maîtresses du roi d'Angleterre, la fameuse Rosemonde était la plus belle ; Henri avait pour elle une affection particulière ; aussi fut-elle la première victime que l'impitoyable Alianor immola à son ressentiment. Elle donna une fête dans son palais et invita la belle Rosemonde. — Ce soir, lui dit-elle, je veux fêter les dames et les chevaliers qui sont attachés à ma personne royale, je vous conjure d'assister à ma fête ; vous en serez l'ornement ; les chevaliers et les pages me blâmeraient avec raison, s'ils ne voyaient à ma table la plus belle de toutes les dames d'An-

gleterre. Les désirs de la reine Alianor seront accomplis, répondit Rosemonde qui craignait de se trahir par un refus. — Demain les prêtres réciteront autour de ton cercueil les prières des morts, dit Alianor à voix basse.

Et le soir, dames, demoiselles, chevaliers, barons, pages se réunirent dans les appartements de la reine. Le festin fut splendide et les convives nombreux. Alianor fit asseoir à ses côtés la belle Rosemonde qui fit l'admiration des chevaliers Bretons et Aquitains. — Seigneurs chevaliers, dit la reine, le bruit court que je suis jalouse de la belle Rosemonde, maîtresse du roi, mon époux. Pour que désormais personne ne doute que je n'ai point de haine contre une si belle dame, je veux que nous buvions dans la même coupe en signe d'amitié!

Un page qui était sans doute le confident d'Alianor, remplit de vin de Chypre une coupe d'or et l'offrit à la reine qui fit semblant de boire. Puis elle dit à Rosemonde : — Buvez, belle Rosemonde; ce vin est excellent; un chevalier Aquitain l'a porté de son pèlerinage en Orient.

Rosemonde trembla de tous ses membres, mais elle vida la coupe d'un seul trait. Alianor se prit alors à rire aux éclats comme une insensée. — Vous verrez dans quelques instants, s'écria-t-elle, comment Alianor se réconcilie et fait pacte d'amitié avec les concubines d'Henri Plantagenet.

Les convives ne purent s'empêcher de frémir en entendant ces terribles paroles prononcées avec l'accent d'une voix infernale. Au même instant la belle Rosemonde devint pâle comme un cadavre. Elle éprouva de si violentes douleurs qu'elle jeta de hauts cris. Les chevaliers alarmés se levèrent pour la secourir. — Tranquillisez-vous, beaux sires,

dit Alianor, c'est une faiblesse qui ne sera pas de longue durée.

Cependant Rosemonde s'agitait dans les cruelles douleurs de la suffocation ; elle se tordait comme un serpent ; ses yeux sortaient de leur orbite, ses dents craquaient dans sa bouche ; elle était affreuse à voir. — Ce n'est rien, beaux sires, disait Alianor, ceci passera bientôt.

Tout-à-coup Rosemonde vomit le sang à pleine bouche ; elle jeta sur Alianor un regard affreux, bondit sur son siège et tomba morte dans la salle. — Elle expire, s'écrièrent les chevaliers qui se hâtèrent de la relever. — Je l'ai empoisonnée, beaux sires, s'écria la reine. C'est ainsi qu'Alianor d'Aquitaine se vengera des infâmes courtisannes qui souilleront sa couche royale. Maintenant retirez-vous, j'ai voulu que vous fussiez témoins de ma terrible vengeance. Henri II, effrayé lui-même de ce terrible caractère, n'osa pas songer à venger Rosemonde. Mais la vengeance d'Alianor ne s'arrêta pas là. Elle réunit ses trois fils, Henri au *Court-Mantel*, Richard, surnommé plus tard *Cœur-de-Lion*, et Geoffroy, duc de Bretagne, qui avait à peine quinze ans. Cette mère exécrable, poussée par un mauvais génie, fit jurer les trois princes, sur le corps et le sang de Jésus-Christ, de se révolter contre leur père, et la guerre commença. Henri, indigné, la fit amener devant lui par deux archers. — C'est vous, madame, qui avez excité mes enfants à se révolter contre mon autorité royale ? — Oui, répondit Alianor avec fierté. — Quel démon vous a suggéré un si abominable dessein ? — La vengeance, Henri Plantagenet ; ne fallait-il pas que mon époux fut forcé à se repentir de m'avoir préféré des courtisannes ! — Quel est le châtiment que vous méritez, madame ? — C'est au bourreau de frapper et au patient d'attendre la mort avec courage,

dit Alianor. — Je ne veux pas vous *occire*, dit Henri, je vous laisserai vivre, afin que vous soyez dévorée par les remords. Vous serez enfermée dans une étroite prison, et vous n'en sortirez qu'après qu'on aura porté mon cadavre dans le caveau royal de West-Minster. — L'arrêt fut exécuté, et Alianor se repentit trop tard de s'être abandonnée à la fougue de son impétueuse colère. La douleur emporta rapidement Henri au tombeau. Honte ! murmurait-il à chaque instant pendant son agonie, honte au roi vaincu ! maudit soit le jour où je suis né ! malédiction à mes enfants ! Il expira le 6 juillet 1189, en prononçant ces terribles paroles. Richard-Cœur-de-Lion, son fils, lui succéda, et rendit la liberté à la vieille reine Eléonore, après treize ans de captivité. Cette hideuse femme fit assassiner le jeune duc de Bretagne qui succomba sous le fer meurtrier de Jean-Sans-Terre, son oncle. Enfin, tourmentée par ses remords, la coupable et abominable Alianor, sentant la mort s'approcher, fit appeler un saint ermite du voisinage de Fontevrault, où elle se trouvait, pour obtenir rémission de ses crimes. L'ermite arriva sur le soir, continue J.-M. Cayla, élégant écrivain de la *Mosaïque du Midi*, le temps était affreux et le tonnerre grondait à chaque instant. La vieille Eléonore, couchée sur son lit de mort, n'était plus qu'un cadavre. L'ermite recula d'horreur au premier aspect; mais, surmontant sa répugnance, il s'approche. — Reine, dit-il à Eléonore, dans quelques instants vous ne serez plus de ce monde. Hâtez-vous de me faire l'aven de vos crimes. — De mes crimes, répéta Eléonore d'une voix déchirante ! Ah ! oui, l'enfer est là avec ses abîmes pour m'engloutir ! — Ayez confiance en la miséricorde du Seigneur, *si vous vous repentez*, il vous pardonnera. Ne me cachez rien. — Eléonore voulut parler, mais le râle de la mort étouffa sa voix. — Il est trop tard, dit le moine en se frappant le front ! Alianor d'Aquitaine, ajouta-t-il, ne se souvient-elle pas d'un page nommé

Rimbaud ! La vieille reine fit un signe affirmatif. — Je suis Rimbaud.... ajouta le moine. D'affreuses contorsions montrèrent quelle impression cet aveu avait produit sur la vieille reine. Elle avoua ses crimes. Jésus, faites-lui miséricorde, dit le moine. Eléonore n'était plus. Ainsi finit cette femme qui attira tant de malheurs sur la France et fit la honte des deux familles royales de France et d'Angleterre. Plus de vertu et plus de religion aurait fait éviter tant de crimes et de meurtres qui déshonorent à jamais l'héritière de l'Aquitaine et rendent surtout sa mémoire exécrable.

Pendant le siècle de la chevalerie, et sous les Anglais, Bordeaux fut le séjour d'une cour brillante et guerrière. C'est dans ses murs que le prince *Noir* conduisit prisonnier un roi de France. C'est là aussi que le même héros retint dans les fers le connétable Duguesclin.

C'était en combattant pour la cause de Henri de Transtamare, contre le prince de Galles qui voulait rétablir sur son trône Pierre de Castille, détrôné par son frère, que Bertrand Duguesclin avait été fait prisonnier et conduit à Bordeaux, où on le traita magnifiquement. Henri de Transtamare, affligé de la perte de Duguesclin et craignant qu'il eût à souffrir, se déguise en pèlerin, s'arme d'audace et de courage et arrive à Bordeaux. Un écuyer de Bertrand lui ménagea une entrevue. Le portier de l'Ombrière, corrompu par cent florins (dit Ménard, *Hist. de Duguesclin*), laissa entrer le prétendu pèlerin, que Duguesclin festoya de son mieux. Sur la fin du repas le portier, pensant qu'un grand personnage se cachait sous ce déguisement, dit à sa femme qu'il allait prévenir le prince de Galles. Mais celle-ci s'empressa d'avertir Duguesclin qui s'arma d'un bâton, abattit le portier à ses pieds, lui enleva les clefs et fit évader le roi Henri, qui s'en

retourna en Espagne. Dugueselin se racheta bientôt, écrasa les Anglais et les chassa de partout.

En 1451, le 21 juillet, Bordeaux revint à la couronne de France, sous Charles VII. Cette ville subit encore le joug de l'Angleterre un an après; mais, le 9 octobre 1453, Bordeaux redevint à la France, et n'a plus cessé de lui appartenir.

François I[er] s'arrêta à Bordeaux lorsqu'il revenait de sa prison de Madrid, le chagrin et de noirs pressentiments dans l'âme : *Il avait tout perdu fors l'honneur.*

En 1530, il repassa encore dans cette ville, accompagnant son épouse, la belle Eléonore d'Espagne qu'il aimait tant. Charles-Quint, le glorieux empereur, allant châtier les révoltés des Pays-Bas, s'arrêta quelques jours à Bordeaux où il tint le chapitre de la Toison-d'Or, dans l'église de St-André. Il fit donner la liberté à tous les prisonniers et accorda beaucoup de grâces.

Des guerres de religion la déchirèrent sous les règnes de Charles IX, de Henri III et de Henri IV. Ses démêlés avec le duc d'Epernon, sous Louis XIV, et les menées des partisans du prince de Condé, troublèrent son repos. La Restauration fut encore pour Bordeaux un temps d'anxiété et d'agitation. Aujourd'hui, plus calme, elle travaille à raviver son commerce qui se meurt.

Bordeaux reçut toujours magnifiquement ses princes. En 1660, Louis XIV, pendant qu'on négociait la paix des Pyrénées et son mariage avec l'infante d'Espagne, sa cousine, passa deux mois dans la capitale de la Guienne, et logea à l'hôtel Richelieu, sur les Fossés de l'Intendance. Il se rendit à

Saint-Jean-de-Luz, où fut célébrée avec une pompe orientale la cérémonie du mariage. Louis XIV, suivi de sa nouvelle épouse, de la reine-mère, des princesses, du cardinal Mazarin, se dirigea sur Bordeaux. « Le roi, les reines et monseigneur le cardinal Mazarin, les princesses et duchesses et toutes les personnes de qualité et d'un mérite connu, a écrit un témoin oculaire, se mirent, à Langon, dans une barque, et toute la cour dans d'autres bateaux couverts. Après avoir marché deux lieues, les jurats de Bordeaux amenèrent au roi un beau et grand bateau où Louis XIV, les reines, monseigneur le cardinal Mazarin, les princesses et toutes les personnes de qualité se mirent. Il était magnifiquement doublé par dedans de velours cramoisi avec des passements d'or; il y avait une table couverte d'un tapis de même couleur, et aussi une chaise de velours noir avec des passements d'argent pour la reine-mère. Le haut-bout du bateau était fermé d'une balustrade, comme un cabinet élevé d'un petit degré, où se mirent Leurs Majestés. Il était tout doré, enrichi d'emblêmes, de chiffres, peintures et devises. Ce bateau était couvert par le bout d'en bas de tapis, et bordé de bancs couverts de velours cramoisi avec des crépines d'argent, qui servaient de sièges à toutes les dames de la cour qui s'y trouvaient. Il y avait une balustrade dorée qui régnait tout autour et qui formait une galerie en dehors, tapissée par en bas et enrichie de devises latines. La chambre qui contenait tout le bateau était grande, il y avait plusieurs larges croisées, et le haut était un dôme très élevé, doublé de damas cramoisi avec des passements d'or et d'argent. Il était tiré par quatre grands bateaux plats en forme de galères, qui étaient azurés et semés de couronnes d'or avec des chiffres, et les bateliers qui les menaient étaient habillés de taffetas bleu avec du passement d'or et d'argent; plusieurs autres suivaient celui-là, et plusieurs personnes de Bordeaux vinrent

dans d'autres pour voir passer le roi. Il fut salué à son arrivée de plusieurs coups de canon et des cris publics du peuple, dont le quai était entièrement rempli. Il semblait quo c'était un amphithéâtre fait à plaisir, à cause que le quai est un peu descendant vers la rivière. Les violons suivaient le bateau du roi, le son des trompettes et le bruit des canons se mêlèrent à la musique. Le roi et les reines y prirent plaisir, et le bel effet que faisaient tant de choses ensemble aurait à mon gré rendu cette journée belle et agréable, si le chaud qui fut excessif ce jour-là eût permis d'en jouir plus commodément. On arriva à Bordeaux le viugt-troisième jouin 1660, veille de la Saint-Jean. Louis XIV fut émerveillé de l'enthousiasme des Bordelais. Il témoignait à chaque instant aux dames de la cour combien il était satisfait d'une réception si maguifique. » Ah ! c'est que les âmes méridionales aiment vivement leurs princes et savent le témoigner magnifiquement. Venez, nobles princes de France, venez parmi les peuples du midi, vous ne trouverez partout qu'enthousiasme, admiration, amour et fidélité! Notre contrée est celle pour laquelle on fait le moins, et cependant c'est celle qui aime le plus le roi, sa famille, la patrie et la gloire! Le prince d'Orléans, dont la mort déplorable nous a couverts de deuil; sa belle et vertueuse veuve, le comprirent, il y a quelques années, lorsqu'ils visitèrent les rives de la Garonne. Quels transports ! quelle joie ! On aurait dit qu'il n'était plus passé de princes ni de rois dans le Midi. Le duc de Nemours, régent de France, et le duc d'Aumale, qui viennent commander le camp de manœuvres de Bordeaux, verront que le Midi sait rivaliser avec le Nord pour honorer les princes qui se montrent dignes de la patrie.

Il faut visiter son théâtre, l'un des plus beaux de l'Europe, chef-d'œuvre que l'architecte Louis éleva sous le règne de

Louis XVI ; l'hôtel de la Bourse; l'église de Notre-Dame, bâtie en 1701 ; l'hôpital ; le château royal où ont logé successivement Napoléon et l'impératrice Joséphine, en 1808; le duc et la duchesse d'Angoulême, en 1814, et depuis 1830, le duc d'Orléans, prince royal, qui sut, par sa noble courtoisie et sa popularité, se concilier l'estime et l'affection générale.— Un négociant de Bordeaux, m'a-t-on raconté, qui ne connaissait pas le prince, traversait, le matin, à l'aube du jour, la promenade des Quinconces. Désireux de fumer son cigare et n'ayant pas de quoi l'allumer, il s'approche poliment d'un grand monsieur,d'une haute et belle stature, qui, fumant un cigare, contemplait la rade de Bordeaux. Pardon, monsieur, dit-il, permettez-moi d'allumer mon cigare. Volontiers, répond avec bienveillance et empressement le grand et magnifique jeune homme. Malgré les efforts de l'un et de l'autre, le négociant ne pouvait jamais allumer son cigare. Tenez, dit le noble étranger, voilà un cigare qui peut-être brûlera mieux que le vôtre : faites-moi l'amitié de l'accepter. Le négociant accepte, allume l'excellent cigare, remercie, échange une poignée de main et part pour aller vaquer à ses affaires. Il fut d'abord étonné de voir une grande foule de monde accourir et le regarder en riant. Tu ne te gênes pas, lui dit un de ses amis venu à sa rencontre. Comment donc, répondit-il ! Eh ! tu ne connais donc pas le duc d'Orléans ? Non, dit-il. C'est lui qui vient de te donner ce cigare..... Stupéfait et confus, le négociant revint sur ses pas, se confondit en excuses auprès du prince qui de son côté le combla d'honnêtetés. Je n'étais pas jusqu'ici, dit le négociant, partisan de la nouvelle dynastie, mais, prince, désormais mon cœur est à vous et aux vôtres. Cela ne m'étonne pas, dit le prince, car il faut peu pour gagner le cœur d'un bon Français... — Ce négociant est devenu un ami dévoué de la famille royale actuelle et surtout du prince qu'il a pleuré lorsque la mort l'enleva si cruellement

à la France. Il faut peu à un prince pour se créer des amis, et, il faut l'avouer, le duc d'Orléans avait le talent merveilleux de s'attacher tous les cœurs. Il avait tout ce qu'il faut pour faire un grand roi. — Que la terre lui soit légère et que sa belle âme repose dans la paix du Seigneur !

N'oubliez pas de visiter les anciens monuments : les ruines de l'amphithéâtre, connu sous le nom de Palais-Gallieu ; on évalue à 15,000 le nombre des spectateurs qu'il pouvait contenir ; les Piliers des Tutelles, édifice consacré au Génie, dieu tutélaire de Bordeaux, qui disparut en 1677. Bordeaux avait aussi plusieurs châteaux-forts qui ont disparu, tels que le château Trompette, le fort Louis, le château du Hâ, etc. Le château du Hà nous rappelle la fin tragique de Charles de Berry. En 1469, Louis XI avait donné le duché de Guienne en apanage à son frère Charles de Berry. L'entrée de ce prince dans Bordeaux fut un espèce de triomphe. Mais Charles ne jouit pas longtemps du bel apanage que lui avait donné son frère. Un jour, enfermé dans les appartements du château du Hâ, il prenait le repas du soir, tête à tète, avec sa belle maîtresse, la dame de Monsoreau. Tout-à-coup, la pâleur de la mort et des cris de souffrance firent place à la joie et aux doux propos d'amour. La dame de Monsoreau tomba sur le parquet se tordant dans les convulsions de l'agonie. Charles sentit les atteintes d'une maladie qui le défigura horriblement. Tous deux moururent empoisonnés, et ce crime est toujours resté enveloppé d'un horrible mystère. (Ducourneau. *Guienne historiq. et monum.*)

L'église de St-Seurin, l'une des plus anciennes de Bordeaux, dont la chapelle souterraine renferme le tombeau de Ste Véronique, de St Amant et de St Fort ; celle de St-André avec sa double flèche, sa nef de 60 mètres en longueur, et sa voûte

élevée de 27 mètres au-dessus du pavé du temple, et qui forme l'un des plus beaux monuments gothiques du royaume; celle de St-Michel, avec son caveau, son clocher du XV[e] siècle, qui s'élevait jadis de 100 mètres, et dont la flèche, où se trouve aujourd'hui le télégraphe, s'écroula, un jour d'orage, de 24 mètres, en 1768; l'église de Ste-Croix, qui faisait partie d'un couvent fondé sous le règne de Clovis II, en 650, méritent d'être vues.

Allez également, qui que vous soyez, vous recueillir et prier à la Chartreuse, cimetière admirable, qui fait honneur à la piété des Bordelais. Le cimetière du Père La Chaise, par la beauté de ses tombeaux, par les grands noms qui sont gravés sur chacun de ses marbres, surpasse tout ce que l'imagination peut se figurer. Le cimetière de la Chartreuse de Bordeaux peut seul être comparé au Père La Chaise. Le terrain qu'il occupe était le vignoble du monastère des Chartreux. Au milieu de cet immense carré, divisé par des allées ombragées de grands arbres, où l'on se sent frappé d'un mystérieux recueillement, le luxe est venu fièrement étaler son orgueil sur le champ de la mort. Des pierres richement sculptées, le marbre, l'or, tout a été prodigué par la douleur ou par la vanité. On y voit plusieurs tombeaux remarquables. On s'arrête devant celui que la garde nationale de Bordeaux a élevé au brave colonel Deschamps, avec ces mots : « *Soldats, je vous lègue la cravate de mon vieux drapeau; elle vous appartient désormais et vous la conserverez sans tache.* » On contemple avec émotion la tombe où repose la femme du général Moreau, et où on a déposé le cœur du célèbre capitaine. Le mausolée se fait remarquer par sa simplicité. On y lit cette inscription : « Auprès d'une épouse qu'il aimait est déposé le cœur de J.-V. Moreau, général en chef des armées française, né à Morlaix le XII février MDCCLX,

décédé le XI septembre MDCCCXIII, grand capitaine. » Si vous demandez le tombeau des jumeaux de La Réole, les frères Faucher, on vous montrera une pierre oblongue, isolée, que l'herbe couvre presque entièrement. Un regret à ces hommes de courage, qui moururent victimes des réactions politiques ! En 1830, on transporta à la Chartreuse les ossements des deux magnanimes jumeaux, avec une pompe digne des beaux temps de la grandeur romaine. On les appela martyrs, et on leur vota un tombeau par acclamations... Le monument n'est pas encore en projet... Craint-on de laisser vivre sur le marbre une page horrible de notre histoire?.. L'homme qui attacherait son nom à cette œuvre vivrait longtemps dans la mémoire des Français... « En passant dans une petite allée, écrit M. J.-M. C., écrivain de la *Mosaïque du Midi*, je remarquai un tombeau de marbre blanc élevé par la tendresse maternelle. J'y admirai une figure de jeune fille qu'un ange tenait dans ses bras. Je fus enchanté de cette religieuse et poétique allégorie. Je me rappelai au même instant la jeune femme du désert, dont parle Châteaubriand. Je répétai les paroles du chantre d'Atala; mon imagination fut exaltée par ces poétiques souvenirs; je croyais voir la jeune canadienne confiant le corps de son fils aux rameaux d'un arbre en fleur ; je croyais entendre son chant de douleur. Je comparai ensuite la mère sauvage avec la mère civilisée, et je me dis : — Ici, le cadavre de la jeune fille est écrasé sous le marbre, et la mère du désert peut, à chaque heure du jour et de la nuit, bercer le corps de son fils dans son tombeau aérien !.. » — M. Maynard, dans son poème *les Elans du Cœur*, semble décrire ce champ consacré à la mort.

Qui n'a pas répandu quelques fleurs sur la tombe
D'une sœur qu'il perdit à la fleur de ses ans,
Qui sur l'autel du sort, innocente hécatombe,
S'éleva vers le ciel *comme un pudique encens ?*

Là, le fils éploré redemande sa mère,
L'ami vient à l'ami dire encore un adieu ;
Et la veuve, à genoux, murmurant sa prière,
Vient répandre son cœur sous le regard de Dieu.
Le riche est là couché sous un beau mausolée ;
Mais autour de ce marbre, au milieu de ces fleurs,
Sa famille, jamais *plaintive et désolée*,
Ne vient faire éclater ses sanglots et ses pleurs.
Ci-gît... Une épitaphe, inscription pompeuse,
Voilà tout ce qui reste à l'homme dédaigneux,
Qui, promenant ici sa richesse orgueilleuse,
Éblouissait la terre et se jouait des cieux ;
De ses amis nombreux la cohorte dorée
L'a quitté sans verser une larme de deuil :
Car l'amitié des grands est de courte durée
Et ne peut supporter le regard du cercueil.
Sur le tombeau du pauvre est une croix brunie,
Qui surpasse d'un peu le timide gazon,
Mais où l'on voit souvent, par la douleur flétrie,
Sa famille mêler des pleurs avec son nom.
Tous les cœurs ne sont pas ou de bronze ou de pierre ;
Pour moi, j'aime à penser à ceux qui ne sont plus,
Et j'aime à m'égarer au fond du cimetière,
Quand la cloche a sonné l'heure de l'angelus.
Là, reposent en paix bien des âmes chéries,
Elles viennent causer et rire autour de moi,
Elles sèment de fleurs mes tristes rêveries,
Et me serrent la main sans me causer d'effroi.

L'Evangile fut annoncé à Bordeaux, environ vers l'an 56 de J.-C. Tétricus ayant succombé sous le poids du gouvernement de la Gaule et compromis la domination romaine, Aurélien accourut, rétablit l'ordre, réprima les insurgés des campagnes bordelaises, fit remise de tout l'arriéré des impôts, et accorda une amnistie générale qui fut suivie de la paix. Ce fut dans ce temps que l'apôtre St Martial arriva à Bordeaux et convertit plusieurs familles au christianisme; mais ce ne

fut guère que vers le IVe siècle que la religion chrétienne, à cause de la persécution de Dioclétien, put s'introduire dans les campagnes de Bordeaux et dans la ville. Les prédications de St Front furent le signal de la chute du paganisme et de ses idoles. L'Eglise bordelaise se constitua régulièrement, et les fidèles clercs et laïques élurent Orientalis pour évêque. La mission de St Martin que Grégoire de Tours appelait *la lumière nouvelle* et que les empereurs chrétiens faisaient asseoir à leur table, acheva la conquête du christianisme dans l'Aquitaine et surtout dans la ville de Bordeaux. L'évêque Delphinus, imitateur sévère de St Martin, gouvernait l'Eglise de Bordeaux lorsqu'on y convoqua un concile pour préserver les fidèles de la contagion du manichéisme qu'avait importé dans la Gaule l'exalté Priscillien, chef des novateurs. La majorité des prélats qui composaient cette assemblée demandait la mort de l'hérétique; mais St Martin combattit avec énergie une décision si extrême, et soutint que c'était assez de chasser les hérétiques des églises. Quoiqu'il eût obtenu de l'empereur Maxime la promesse qu'on épargnerait la vie de Priscillien, celui-ci n'en fut pas moins puni du dernier supplice, par le fanatisme et l'égarement de ceux qui croyaient faussement avoir reçu mission d'exécuter la dernière justice de Dieu sur la terre. L'histoire de l'église de Bordeaux, depuis St Martial jusqu'au cardinal de Cheverus, le père des pauvres, *l'apôtre en réalité*, est l'une des plus remarquables. Malgré les persécutions ou les guerres religieuses, Bordeaux fut toujours avare de sang, et les réactions religieuses n'y eurent pas beaucoup d'empire. Le sang coula pourtant à l'arrivée de la réforme protestante. On tortura, on égorgea, on brûla, ou écartela pendant quelques jours les hérétiques.

Paulin, plus tard St Paulin, était un enfant de Bordeaux, l'élève et l'ami d'Ausone, aussi de Bordeaux, poëte célèbre

de son temps. Paulin, personnage consulaire, fut initié au christianisme en Espagne. Dégoûté des grandeurs de ce monde, dans lequel il avait acquis tant de gloire, il se livra tout-à-coup aux réflexions les plus sérieuses, et, abandonnant les plus hautes dignités, le barreau dont il faisait la gloire, il se retira à Nola, aux environs de Naples, après avoir été déjà ordonné prêtre pour y mourir paisiblement dans la retraite, auprès du tombeau de St Félix de Naples, qu'il vénérait d'une manière toute particulière. La conversion de Paulin eut un retentissement général. Ambroise à Milan, Augustin à Hippone se réjouirent d'une si importante conquête pour l'Eglise. Paulin avait beau fuir le monde, le monde le suivait en esprit, dans sa retraite, parce qu'il était une grande lumière. En 409, il fut nommé, malgré lui, évêque de Nola, et mourut en 431, pleuré non-seulement de son troupeau, mais même des juifs et des païens. Cependant, aux premiers jours de sa conversion, les poursuites de ses parents et l'abandon de ses amis lui arrachèrent ces plaintes : « Où est, s'écriait-il, où » est la parenté? Où sont les liens du sang? Que sert le toit » commun de la famille ? Je suis devenu, comme dit le psal- » miste, étranger en présence de mes frères ; j'ai été un » voyageur parmi les fils de ma mère; mes amis et ceux » qui étaient mes proches se sont éloignés; ils ont passé » à côté de moi comme un fleuve qui s'écoule, comme un » flot qui se retire. » Ausone, le célèbre professeur, l'ami de l'empereur Valentinien et le précepteur de son fils Gratien, était le fils d'un médecin de Bazas. Outre St Paulin et Ausone, Bordeaux a produit Michel Montaigne et le président de Montesquieu ; Vergniaud, le plus éloquent des Girondins; Lainé, improvisateur distingué au parlement, mort dans sa propriété de Landes, et accompagné à sa demeure dernière par un prêtre, un seul paysan et son fils ; le vicomte de Martignac, le plus élégant orateur de la chambre française;

Ravez, président de la chambre; De Sèze, l'un des défenseurs de Louis XVI, etc., etc.

La population de Bordeaux est presque aujourd'hui de 110 mille âmes. Dans cette ville, l'une des mieux civilisées, les affaires et les plaisirs s'y mènent de front; l'utile et l'agréable s'y donnent la main. Cependant son climat est fort inconstant; les pluies trop fréquentes répandent dans l'air une humidité presque pernicieuse. Le voyageur qui désirerait étudier l'histoire de Bordeaux et de l'Aquitaine fera bien de se procurer le savant et magnifique ouvrage de M. Alex. Ducourneau, la *Guienne historique et monumentale*, 1844.

VOYAGE

DE

BORDEAUX A AGEN.

L'heureux siècle, dites-moi, que celui qui nous a donné le *gaz hydrogène* et *la vapeur!*... La vapeur surtout! puissante, formidable, qui, avec un peu d'eau bouillante, vous bouleverse les flots et franchit les distances avec la rapidité de l'oiseau ; la vapeur qui vous mène de Royan à Bordeaux en six heures (24 lieues) ; et va vous conduire de Bordeaux à Agen en 14 heures, malgré la rapidité du fleuve. Oh ! certes, la vapeur est une bien belle chose ! mais, par ma foi, je vous le

jure, vous verrez bien autre chose ! car le siècle est en marche, et va le diable. Mais songez-y, voyageurs, quelques jours suffisent pour voir Bordeaux. Si vous voulez remonter aujourd'hui la Garonne, hâtez-vous, car le moment du départ approche..... Ecoutez..... l'heure sonne, les fourneaux s'allument, la machine fonctionne, la vapeur s'élève, tourbillonne, la cloche tinte, les passagers accourent, les amis s'embrassent, les parents pleurent, les jeunes gens chantent, les enfants crient, les matelots jurent;..... tumulte général ! confusion ! c'est étonnant ! Adieux, saluts, regrets, sourires et promesses sont échangées de part et d'autre..... Mais le capitaine donne l'ordre du départ, on pousse au large, le navire s'ébranle, les adieux plus bruyants se renouvellent, les retardataires accourent essoufflés, s'élancent et se cramponnent aux sabords. A bord, les maris cherchent leurs femmes, les femmes leurs enfants; on examine les passagers, les spectateurs groupés sur la rade; puis vogue la galère, à la garde de Dieu.

Comme nous arrivions de Royan, Bordeaux nous a présenté le point de vue le plus varié, le plus admirable; fixons maintenant nos regards sur ce pont étonnant qui semble fuir derrière nous, et qui est si supérieur par sa construction à tous ceux de l'Europe. De tous les monuments que le génie, à la fois si actif et si hardi du XIXe siècle, a élevés sur notre sol méridional, le plus remarquable est sans contredit le pont de Bordeaux. Les Romains n'osèrent exécuter le plan qu'ils en avaient conçu, parce que les obstacles que leur opposait une rivière où la marée se fait sentir avec toute sa force leur parurent insurmontables. Les rois de la première et seconde race ne furent ni plus heureux, ni plus entreprenants. L'Angleterre elle-même, dans le temps qu'elle occupait la Guienne, ne se sentit pas assez de courage pour doter

d'un pont une ville qui était le foyer de sa domination. Ce ne fut que dans le cours du XVIII[e] siècle qu'ou osa songer à son exécution. Le maréchal de Richelieu répondit aux jurats de Bordeaux qui étaient venus le prier d'attacher son nom à ce pont:—« Votre pont !... vous n'exécuterez jamais ce que n'ont pu faire trente générations d'hommes !... » Il était réservé au génie de Napoléon de triompher de toutes les difficultés qu'on avait regardées comme toute-puissantes contre les efforts de l'art. Après avoir examiné les lieux, Napoléon décida qu'on construirait un pont de pierre à l'extrémité supérieure de la ville, en face de la porte des Salinières. Deux ans s'écoulèrent, et, au commencement de 1810, cette entreprise si belle et si difficile fut définitivement conclue. Bonaparte qui ne trouvait rien d'impossible, donna ses ordres, et les travaux furent commencés. En 1814, le pont n'avait encore que six piles commencées. L'invasion de 1815 fit cesser les travaux; mais Louis XVIII, à peine assis sur le trône de France, se hâta de continuer la belle entreprise de Napoléon, et le pont fut terminé et livré au public dans les premiers jours d'octobre 1821. Le pont se compose de dix-sept arches, dont l'ouverture a 26 m. 56 cent. La largeur totale du pont est de 14 m. 50 cent., et sa longueur de 487 m. Il a coûté 6,500,000 fr. et treize ans de travaux presque continuels.

Le pont de Bordeaux ne le cède à aucun de ceux qui décorent les capitales des royaumes de l'Europe. Le pont de Dresde, bâti sur l'Elbe, a cinquante-six mètres de moins ; le pont de Tours, sur la Loire, n'a que quatre cent trente-quatre mètres; la longueur du pont de Waterloo, sur la Tamise, n'est que de trois cent soixante-dix-sept mètres, et le pont de la Guillotière, à Lyon, un des plus longs qui soient au monde, n'a que quatre cent quatre mètres, tandis quo celui de Bordeaux étend sa masse de quatre cent quatre-vingt-sept mètres

sur les eaux toujours agitées de la Garonne. Si l'on considère ensuite les grands obstacles qu'on a rencontrés dans sa construction personne ne peut contester qu'il ne soit une des merveilles de l'Europe.

D'ailleurs, continue M. V. Z., écrivain de la *Mosaïque du Midi*, la position de ce pont est si belle et présente un point si poétique!... Si vous arrivez à Bordeaux pendant le jour, arrêtez-vous un instant pour admirer les grandes et belles choses qui frapperont vos regards. A votre droite est la rade toujours peuplée d'innombrables vaisseaux; puis les quais si vastes, si magnifiques et bordés d'une rangée non interrompue de palais jusqu'aux extrémités du faubourg *Bacalan;* si vous levez les yeux sur l'immeuse cité, vous apercevrez les flèches aériennes de Saint-André, le lion d'or qui surmonte la tour de l'Horloge et le clocher noirâtre de Saint-Michel, où s'agitent sans cesse les bras infatigables du télégraphe. Dans la nuit, le spectacle n'est pas moins beau, ni moins imposant. D'interminables rangées de réverbères projettent leurs mille lumières sur la rivière que gonfle la marée montante, et les deux phares des Quinconces qui étaient restés inaperçus pendant le jour paraissent alors resplendissants et allumés. Un tel spectacle est à la fois ravissant et sublime; j'ai vu, j'ai admiré, mais il m'est impossible de décrire tout ce que j'ai vu, et surtout d'exprimer les grandes et délicieuses impressions que j'ai éprouvées.

Adieu ville au croissant, ville aimante, qui, comme une mère tendre, serres dans tes bras une épaisse forêt de barques et de vaisseaux, tes enfants, qui te comblent des richesses des deux mondes!

Sur la rive droite, à l'extrémité du pont, nous laissons

Labastide, village qui s'est considérablement augmenté depuis la construction du pont. Sa population augmente chaque jour et dispute à *Lormont*, les jours de fête, les plus élégants promeneurs. Labastide ou La Bastide figure dans les guerres des Epernonistes contre les arrêts du parlement de Bordeaux. En 1649, les troupes de d'Epernon campaient à La Bastide et menaçaient Bordeaux. Les Bordelais les attaquèrent et la victoire longtemps disputée se déclara en leur faveur. D'Epernon du haut du Cypressat resta tranquille spectateur du combat et de la défaite de son armée. Un de ses capitaines fuyait. «Où est donc l'honneur, lui cria-t-il ? — L'honneur, répondit le capitaine avec fermeté, est à La Bastide, où les généraux Bordelais combattent en personne. » C'était l'accuser de lâcheté. Bien différent de son père qui, pendant qu'il commandait Bordeaux, paya de sa personne dans tous les combats livrés par l'émeute et les ennemis du roi, fut audacieux jusqu'à l'outrage envers le cardinal de Sourdis et son clergé, lutta contre les excommunications, le duc d'Epernon fils était d'une lâcheté remarquable, qui caractérisait un homme violent et sanguinaire.

Mais, tandis que nous disons adieu à Bordeaux qui disparaît sous les brumes, à son port qui descend dans les flots, les rives de *Bègles*, sur la gauche du fleuve, accourent pour réclamer un salut. Les villa qui ornent la rive, nous avertissent que Bègles, à la porte de Bordeaux, est, l'été, le séjour du monde élégant. Bègles est une des mères nourrices de Bordeaux : c'est le pays des laitières et des jardiniers. Sur cette même rive, qui n'offre au reste rien de remarquable, on fait sécher sur des palisses une immense quantité de morues, dont l'odeur, que la brise apporte jusque sur le bateau à vapeur, n'est pas le plus agréable parfum de ces bords. Bègles, pendant les guerres de la Fronde, était un poste militaire

important. Dans le temps que les Ormistes étaient maîtres de Bordeaux, la flotte royale vint jeter l'ancre devant Lormont, et une armée considérable vint, sous le commandement du duc de Candale, prendre par deux fois ses campements à Bègles, d'où elle menaçait Bordeaux. En 1297, l'armée anglaise, commandée par le comte de Lancastre, défit complètement dans la plaine de Bègles les troupes de Philippe-le-Bel qu'il força de se retirer.

Regardons sur la rive droite : nous voici en face de *Floirac*, de *Carignan*, *Bouillac*, *La Trène*, *Camblannes* et de *Quinsac*, villages qui pointent agréablement ; les quatre premiers sur la cime ou dans les gorges des coteaux, quelquefois nus, quelquefois garnis d'épais fourrés ; les deux autres, dans la plaine marécageuse, couverte de gras pâturages et de magnifiques peupliers.

Quelques ruines qu'on rencontre çà et là vous disent assez que, théâtre d'horribles désastres, ces villages virent le meurtre et l'incendie désoler leur enceinte et leurs champs.

En 1649, d'Epernon fils, créature du cardinal Mazarin, lutta contre le parlement de Bordeaux et commençait dans la province les terribles guerres de la Fronde. Il permit l'exportation des grains. Le peuple s'ameuta et les femmes criaient qu'on voulait leur ôter le pain de la main. Le parlement profite de cette occasion pour gagner l'affection du peuple, et porte un arrêt pour défendre l'exportation. Maître de la Garonne par son château de Cadillac, d'Epernon, dans sa colère, résolut de réduire Bordeaux à la famine en élevant une forteresse à Libourne qui dominerait le cours de la Dordogne. Le parlement et d'Epernon n'ayant pas pu s'entendre, celui-ci continua ses mesures d'hostilité et fit braquer sur la ville de

Bordeaux les canons du Château-Trompette. Veyre venait d'être prise, malgré les efforts des Bordelais, par le chef des Epernonistes; la famine se faisait déjà sentir à Bordeaux. C'est pourquoi, fiers d'un premier triomphe, les Epernonistes s'étaient rapprochés de cette ville qu'ils espéraient prendre sans la moindre résistance; mais un corps de Bordelais, sous la conduite du marquis de Chambaret, fit une vigoureuse sortie, repoussa les Epernonistes jusqu'à Camblannes et les défit complètement. D'Epernon, que cet échec rendit furieux, se porta sur La Trène, Carignan et Bouillac, villages qu'il saccagea et brûla. Le marquis de Chambaret ayant été tué dans l'expédition de Libourne, si fatale aux Bordelais, on le remplaça par M. de Lusignan, distingué par son courage et ses talents militaires. D'Epernon, homme lâche et violent, ayant fait main basse sur les Bordelais dans la campagne, le marquis de Lusignan se décida enfin à le combattre et à le poursuivre. Camblannes, que favorisait une position montagneuse, résista courageusement aux armes de Lusignan qui, désespérant de s'emparer de la place, ordonna qu'on l'incendiât. Rien ne fut respecté. Le peuple crut trouver un asile dans le temple de Dieu, mais des excès de toute nature profanèrent le lieu saint. Tant de désastres et d'orages ont passé sur ce beau pays, aujourd'hui si calme et si paisible qu'il ne parle plus qu'au peintre ou au poète.— Un trait magnanime soulage un peu du dégoût de tant de barbarie !. Un soldat poursuivait une fille ; près de perdre son honneur et préférant la mort à l'infamie, elle se précipite dans les flammes. Un capitaine du régiment de Guienne s'y jette avec elle, la retire d'une main et de l'autre étend mort à ses pieds l'infâme qui la poursuivait encore.

La cloche tinte : nous allons prendre ou laisser des passagers à *Quinsac* et à *Cambes*, petits hameaux, qui semblent

se donner la main, sur la même rive. Les habitants de ces deux villages sont presque tous marins, la plupart capitaines au long cours ou au cabotage.—La vapeur nous emporte avec une si grande rapidité que nous avons eu à peine le temps de saluer l'île que nous venons de doubler, presque vis-à-vis de ces deux petits ports. Elle va bientôt disparaître ; mais laissons la fuir, puisque, d'ailleurs, rien de remarquable ne la distingue.

Sur la rive droite du fleuve, là, devant nous, sur une grève, s'élève le clocher d'une bourgade. C'est *Baurech*, aux fécondes carrières, que couronnent les coteaux les plus riants et les mieux accidentés. Cette flèche, si elle n'est pas due aux Anglais, rappelle du moins par son architecture leur séjour dans la belle Aquitaine.

Entre *Cambes* et *Baurech*, on aperçoit, presque vis-à-vis, les îles St-Georges. Cette position fut longtemps disputée aux troupes du marquis de Lusignan par les Epernonistes, et fut plusieurs fois prise et reprise par les deux armées, en 1649.

La princesse de Condé, ne pouvant plus supporter la position que lui avait faite le cardinal Mazarin, s'était jetée dans la ville de Bordeaux. Ses larmes avait touché le peuple qui se prononça pour elle ; mais il fut électrisé lorsque le duc d'Enghien, âgé d'environ huit ans, lui cria en tenant la main de la princesse : *Servez-moi de père, le cardinal m'a ôté le mien.* On poussa des vociférations et tous promirent de protéger la princesse et le duc. Après plusieurs combats, d'Alvimar avait offert la paix à Bordeaux qui l'avait acceptée avant cet événement. Le parlement de Bordeaux sollicitait auprès du roi la révocation du duc d'Epernon. Cependant les troupes de d'Epernon, par l'ordre du cardinal, marchaient sur

Bordeaux. Le parlement de Bordeaux déclara le duc d'Epernon et les siens «infracteurs de la paix, ennemis du roi et de son état et perturbateurs du repos public.» D'Epernon marcha aussitôt sur Bordeaux et culbuta les cinq mille volontaires qu'il rencontra du côté de Blanquefort. Les Bordelais résolurent de prendre la revanche. La victoire revint dans leurs rangs, et quelques jours après, ils firent, sur les troupes de d'Epernon, la conquête de l'île St-Georges, qui était pour la ville de Bordeaux un point de défense très-important. La bataille et la prise de l'île St-Georges marquèrent la disgrâce du duc d'Epernon qui perdit enfin le gouvernement de la Guienne et se retira dans une ville de la Touraine, quoique Louis XIV le traitât de *cousin*.

L'île St-Georges, dit le savant écrivain de la *Guienne monumentale,* devint, à l'époque de la Fronde, un théâtre d'affaires sanglantes. Elle fut prise par d'Epernon et reprise la même année par MM. de Bouillon et de La Rochefoucauld, qui y firent bâtir un fortin dont il reste encore des vestiges. Dans ces deux circonstances, l'église fut surtout le point attaqué comme étant le seul susceptible de défense; elle est d'une construction remarquable; plusieurs de ses détails appartiennent à l'architecture romaine.

Au loin, ces villes et villages qui blanchissent devant nous semblent attendre notre attention. Admirons en attendant les deux rives que nous parcourons ! Comme elles changent à chaque instant d'aspect et d'attraits ! Captivé par les paysages les plus riches qui se déroulent successivement, le voyageur se plonge peu à peu, dans des contemplations méditatives, et oublie qu'il est à bord d'un bateau à vapeur.

Mais, au sortir d'une des gracieuses sinuosités de la

Garonne, la cloche vous annonce un nouveau port : c'est *Portets*. Ce petit village et celui de *Beautiran* qui le touche furent le théâtre des premiers combats que le marquis de Lusignan livra aux Epernonistes. La petite ville de *Castres*, peu éloignée de *Portets*, produit des vins blancs renommés. Castres qui vient du mot latin *Castra*, camp, située à trois lieues de Bordeaux, était l'un des trois camps qu'avait formé le proconsul romain *Corvinus Messala*, pour la défense de Bordeaux. L'autre camp était Blaye, *Blavia militare*, et le troisième se trouvait au confluent de la Dordogne et de l'Isle, auprès de Libourne. Presque à la porte de cette ville, on voit le château de *La Brède*, où naquit Montesquieu et que vint visiter l'impératrice Joséphine.

Nous rapporterons, au sujet de ce grand nom, une soirée au château de La Brède, en 1754, consignée dans la *Mosaïque du Midi*, par l'anonyme Th. S. — Montesquieu,' après avoir parcouru l'Autriche, l'Italie, la Suisse, la Hollande et l'Angleterre, où il séjourna deux ans, sentit un pressant besoin de revoir la France. A son retour, il n'eut rien de plus pressé que de se retirer à son château de La Brède. Il resta deux ans enseveli dans sa retraite, et commença à mettre en œuvre cette immense collection de faits et de pensées, produit de ses voyages et de ses méditations qui devaient servir à deux chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Depuis longtemps il avait commencé son ouvrage sur *les Causes de la grandeur et de la Décadence des Romains* ; c'est dans ce château qu'il y mit la dernière main ; et Paris étonné admira le génie du grand homme qui n'était guère connu jusqu'alors que par ses *Lettres persannes*. Fier du suffrage de tous les savants de l'Europe, il se livra sans relâche à la composition de l'*Esprit des Lois*. Ce grand et sublime ouvrage fut la pensée dominante de toute sa vie, coûta de grands efforts à son infatigable génie qui

triompha de tous les obstacles, résista à toutes les crises, et eut un chef-d'œuvre pour résultat.

Publié en 1748, l'*Esprit des Lois* serait peut-être resté inaperçu, sans la réputation dont l'auteur jouissait depuis longtemps. De tous les philosophes, de tous les savants qui se pressaient aux pieds du trône de Louis XV, pas un seul n'osa annoncer à la France l'ouvrage du baron de La Brède. Chose singulière, surtout dans le XVIII[e] siècle, deux femmes, M[me] de Teulln et M[me] Geoffroi, furent les premières à se déclarer en faveur de l'*Esprit des Lois*, qui eut alors une sorte de vogue. Les femmes, à la cour de Louis XV, étaient les arbitres de la littérature et de la philosophie .. Malgré tout, la France accueillit avec indifférence et légèreté un des ouvrages qui devaient tant contribuer à sa gloire littéraire ; mais les nations étrangères s'empressèrent de payer au génie de Montesquieu leur tribut d'admiration. L'Angleterre surtout apprit à la France qu'elle possédait un chef-d'œuvre. Tous les savants de l'Europe s'empressèrent de visiter le moderne Tacite qui restait obstinément caché dans son château de La Brède, tant il est vrai de dire que le soleil nous paraît plus beau lorsqu'il est sur le point de disparaître derrière l'horizon; que les dernières lueurs de la lampe qui s'éteint brillent d'un plus vif éclat au milieu des ténèbres. Montesquieu se mourait ; sa santé, qui depuis longtemps éprouvait une altération sensible, fut altérée rapidement par une maladie inflammatoire ; il portait déjà la mort dans son sein lorsque, sur la fin de l'automne de 1754, plusieurs savants de Paris et de la province se rendirent au château de La Brède pour le voir encore une fois. Montesquieu, fier de recevoir de pareils hôtes dans le vieux manoir de ses pères, livrait sa grande âme aux douceurs de l'expansion la plus intime. Souvent il sortait avec ses admirateurs pour assister, disait-il, à l'agonie des

beaux jours. Le 10 octobre, sur le soir, il céda aux instances de quelques-uns de ses amis qui le supplièrent de faire une petite promenade dans les environs de La Brède. L'automne était belle, les feuilles des arbres étaient vertes encore, et un ciel sans nuages annonçait une de ces nuits si poétiques sous le ciel du Midi. Montesquieu, après un quart-d'heure de marche, se laissa tomber sur le gazon au bord du chemin. — Je ne puis plus marcher, dit-il, vous l'avez voulu; vous voyez maintenant que le baron de La Brède s'en va. Il voulut revoir Paris qui lui rappelait, disait-il, à la fois Rome et Athènes. Sa maladie inflammatoire redoubla de violence, et il succomba le 10 mars 1755, à l'âge de soixante-six ans. Louis XV, qui savait apprécier le vrai mérite, envoya plusieurs fois savoir de ses nouvelles, et quand on lui apprit sa mort il s'écria avec douleur : *C'est un homme impossible à remplacer !*

Regardez maintenant, sur l'autre rive, le petit village qui semble vous montrer orgueilleusement sa petite rade. Son nom, l'histoire le conserve : c'est le *Tourne*, théâtre du dernier combat et de la déroute complète des Epernonistes. C'est là, devant ce port, que le marquis de Lusignan, ayant sous ses ordres l'armée bordelaise et une flotte composée de deux petites frégates et de douze petits bâtiments, les attaqua, six jours après les avoir battus à *Portets*, et les défit le 21 août 1649; triste et douloureux souvenir des guerres civiles ! Dieu veuille qu'elles ne reviennent pas !

Jetez vite un regard sur ces bords enchanteurs; car, là-bas, vous voyez debout, sur le flanc du coteau de la rive droite, où le fleuve commence une de ses plus belles sinuosités, une tour majestueuse et quelques pans de murailles, couronnées encore de bastions, qui nous attendent pour nous montrer

leurs restes féodaux. Plusieurs siècles ont déjà passé sur ces ruines du château des sires de *Langoyran*.

Ce souvenir nous ramène bien loin :

Il y a plus de cinq cents ans qu'une noble famille avait fixé sa résidence à l'entrée des landes de Gascogne, sur les bords que baigne le Ciron. Elle avait pour chef Béraud, seigneur de Goth et de Villandrade ou Villandraut. Ce seigneur eut un fils appelé Bertrand de Goth, lequel, ayant quitté le lieu sauvage qui l'avait vu naître, devint successivement chanoine de St-André, évêque de Comminges, archevêque de Bordeaux et pape sous le nom de Clément V. Voici comment arriva l'élévation de Goth ou Gout à la papauté; écoutons l'auteur de la *Guienne historique :* « Le roi de France résolut d'en faire l'instrument de ses desseins. Le conclave, assemblé à Pérouse, après la fin tragique du pape Benoît XI, était réuni depuis neuf mois sans pouvoir s'accorder sur l'élection du nouveau pape; la faction des Colonna, fortifiée par l'or et les intrigues de Philippe, balançait dans le sacré collége l'influence des Gaëtani, qui tenaient le parti des Guelfes. Ils proposèrent à leurs adversaires de présenter trois candidats sur lesquels ils promirent de faire un choix dans quarante jours. L'accord est fait : l'un des trois prélats désigné est Bertrand de Goth. Philippe-le-Bel appelle aussitôt l'archevêque de Bordeaux à une entrevue secrète, lui découvre l'état du conclave et lui demande s'il veut être pape.— Le prélat, intrigant et d'une ambition démesurée, étourdi de cette offre, se jette aux pieds du roi pour le remercier d'un si grand bienfait. » Voici à quelles conditions il devait l'obtenir : 1° Il devait réconcilier le roi de France avec l'Eglise romaine; 2° révoquer toutes les censures fulminées contre les officiers, sujets et alliés dudit roi ; 3° lui octroyer la dîme de tous les revenus du clergé pendant cinq

ans ; 4° condamner la mémoire de Boniface (Bertrand devait son élévation à l'épiscopat au patronage et à la bienveillance de ce pontife); 5° rétablir les Colonna dans tous leurs biens et honneurs, et élever au cardinalat dix sujets français désignés. Philippe-le-Bel se réserva la sixième condition pour le moment favorable. Bertrand, transporté de joie, jura sur la sainte hostie une entière soumission et un dévoûment sans bornes. Il fut élu pape, proclamé sous le nom de Clément V, et couronné à Lyon. Le nouveau pape passa toute l'année 1306 à Bordeaux. Les Bordelais le prièrent d'obtenir du roi de France le rétablissement de la jurade. Philippe-le-Bel y consentit, mais exigea du pape la 6e condition de leur marché de la papauté, qui fut la destruction des templiers. Le pape en conçut une extrême douleur et promit de commencer les informations. On inventa contre cet ordre les dénonciations les plus terribles. Edouard II, sur l'avis de Philippe-le-Bel, fit arrêter et mettre dans les fers tous les templiers. Clément, peu convaincu de leur culpabilité, malgré les aveux qu'on leur avait arrachés dans les tortures, cherchait à gagner du temps. Il voulut par deux fois s'enfuir et échapper à l'impérieux Philippe, mais il lui fut impossible, et enfin, après deux ans de tergiversations et de luttes avec sa conscience, Clément V se décida à frapper, sans avouer les crimes des templiers. Clément commençait ainsi à payer bien cher son ambition. On sait qu'il mourut en revenant d'Avignon à Villandraut, et qu'il fut enseveli, conformément à ses dernières volontés, dans l'église d'Uzeste qu'il avait fondée, à côté de son amie la belle Jeanne de Périgord, fille du comte de Foix; mais ce qu'on ne sait peut-être pas assez généralement, dit G. (Gironde), c'est que ce fut par les soins et aux frais de l'un et de l'autre que fut construit le château de Langoyran, dont héritèrent les sires de ce nom. La situation de ce monument ne dut pas peu contribuer d'ailleurs à rehausser sa magnificence. Placé au

milieu d'accidents de terrain aussi variés que pittoresques, il domine, comme un snperbe géant, les habitations éparses qui l'avoisinent et le fleuve qui coule un peu plus loin. Du bord de ces murailles découpées par les siècles, on découvre jusqu'à l'extrémité d'un vaste horizon les plus riantes perspectives. Dans l'ancien parc qui en fut une dépendance, les paysans du lieu ne manquent jamais de faire remarquer au voyageur une pierre qu'ils désignent sous le nom de *champignon*. C'est une sorte de stalactite monstre qui, selon ce qu'ils affirment, prend un accroissement visible à chaque lune. Ils racontent aussi mille aventures merveilleuses des illustres hôtes du manoir et des apparitions nocturnes dont le charme captivait des esprits sérieux. Un propriétaire voisin de ces ruines, le célèbre Philippe Ferrère, qui passait la chaude saison sur ces coteaux délicieux, méditait souvent sur ces restes de la féodalité. Voici quelques vers de cet orateur-poète, qui n'ont été reproduits que par la *Mosaïque du Midi*.

Voilà donc ce qu'a respecté
Le temps, vainqueur de ces prodiges ;
Des souvenirs et des prestiges,
Amis, voilà l'antiquité !
Ainsi les talents et la gloire,
Les siècles même et leur mémoire,
Tout périt, tout marche au cercueil.
A chaque page de l'histoire
Je lis le néant de l'orgueil ;
Je crois voir dans le cours des âges,
Un fleuve fécond en naufrages,
Roulant à flots précipités,
Et qui promène sur son onde
La scène mobile du monde,
Les arts, les peuples, les cités,
Les lois, les mœurs et les empires
Et nos vertus et nos délires,
Et nos longues calamités ;

Tandis que, debout sur la rive,
Et tournant son sable inhumain,
Le Temps, sur cette perspective,
Jette le regard du dédain.

Le pape Clément, la belle et séduisante comtesse de Périgord et les sires de Langoyran sont passés, mais le château encore debout verra peut-être s'éteindre plus d'une génération qui, en passant devant ses ruines séculaires, aura pris en pitié sa caducité.

C'était une race de fer que les sires de *Langoyran*. Tandis que nous naviguons sous les fenêtres de leur vieux manoir, écoutez ce qu'il advint à un de cette race :

Le sire de *Langoyran (François)*, chevalier distingué, harcelait les seigneurs de *Mucident*, de *Rozem* et de *Duras*, qui étaient passés sous la domination des Anglais. Chevalier plein de valeur et de courage, François se présente un jour, avec 40 lances, devant une garnison anglaise, qui se tenait à Cadillac : « Où est Courant, votre capitaine ? s'écria-t-il, dites» lui que le sire de Langoyran lui demande une joûte.» Bertrand Courant accepta le combat, et, dans une lutte terrible, il blessa le sire de *Langoyran* et le précipita à terre. Voyant que sa troupe venait à son secours, il somme François de se rendre : sur son refus, il lui lance une dague, l'enfonce dans son corps, la retire, pique des deux et sort de la barrière, où le sire de *Langoyran* venait de mourir.

Bizarre destinée des hommes et des choses dans ce monde !!! François de Langoyran périt en résistant à la domination anglaise ; et, plus tard, nous voyons un Bernard, seigneur de Monferrand et de Langoyrau, qualifié de premier baron du

Bordelais et tenant plusieurs places pour les Anglais, jusqu'à la conquête de toute la Guienne par Charles VII.

Les carrières de Langoyran fournissent d'excellente pierre. Ce fut dans ces carrières que la flottille bordelaise qui allait remonter le Ciron, pour soumettre quelques villes, fit provision de boulets en pierre pour la grande bombarde en cuir, la première dont on se soit servi.

Les souvenirs du château de Langoyran qui semble là, enveloppé sous ses ruines, pour nous rappeler les pages les plus tristes de l'histoire, celles de la féodalité, nous ont occupés quelque temps, et les réflexions que n'aura pas manqué de faire le lecteur l'auront déjà conduit à la hauteur de l'île verdoyante que nous côtoyons.

Encore la cloche : c'est *Paillet*, petit village qui fut témoin des combats que livrèrent au duc d'Epernon, gouverneur de Bordeaux, qui fuyait, après avoir été battu à Lormont, à Bacalan, à La Bastide et à Camblannes, les généraux qui commandaient l'armée bordelaise. Lusignan avec quelques galiotes bordelaises le poursuivit jusque dans son château de Cadillac, d'où il fut forcé de fuir. Il l'atteignit aux lieux de Paillet et de Tourne; le combat fut sanglant et la terre resta jonchée de morts, presque tous soldats du lâche seigneur de Cadillac. Fier encore de tant de souvenirs, Paillet nous avertit que nous ne sommes pas loin de *Rions*... En effet, les vieilles murailles démantelées de ce pauvre bourg apparaissent déjà sur la rive droite du fleuve, à travers cet épais rideau de jeunes obiers, tapissés de viornes et de caprifoliacées. Nous le verrons mieux, lorsque nous aurons doublé la pointe de l'île, où commence le petit canal qui baigne son port. *Rions* fit partie de cette confédération, formée entre

Bordeaux et les villes de *Blaye*, *Bourg*, *Castillon*, *Libourne* *St-Emilion*, *Cadillac* et *St-Macaire*, en faveur des Auglais et contre le duc d'Anjou, qui était parvenu à leur reprendre presque toutes les provinces qu'ils avaient conquises, après la bataille de *Maupertuis*.

Dans cette journée du 7 septembre 1355, ce furent surtout les Gascons qui décidèrent des succès du prince de Galles, surnommé le prince Noir, à cause de la couleur de ses armes. Triste souvenir pour toutes ces villes, car l'histoire ne leur pardonnera jamais d'avoir, au prix de leur sang, soutenu dans leur patrie la domination de l'étranger. Mais laissons ces pénibles souvenirs que soulage la certitude qui nous reste aujourd'hui, que lorsque l'Angleterre, ou toute autre nation, rentrera en France pour la dominer, il n'y restera plus que des tombeaux !

Le bateau s'arrête ! Nous voici devant *Podensac*, gros bourg sur la rive gauche, que les Bordelais, sous les ordres du marquis de Sauvebœuf, enlevèrent, après une vigoureuse résistance, en 1649, aux troupes du duc d'Epernon.

Le bateau gagne le large, Saluons, en longeant ces bords riants, d'abord, *Beguey*, assis sur la rive droite, et ensuite, un peu plus loin, *Cerons*, qui ose à peine se montrer sur la rive gauche. Sans nous arrêter à admirer les sites heureux de ces petits villages, portons nos regards sur ce château qui s'élève majestueusement sur la rive droite, un peu dans les terres. Cette porte étroite, qui paraît dans ces vieilles murailles, nous annonce une ville ancienne : c'est *Cadillac*, chef-lieu de l'aucien comté de *Bénauge*. Ce château, qui passait pour le plus vaste et le plus superbe édifice qu'il y eût dans le royaume, après les maisons royales, sert aujourd'hui de

maison de détention pour les femmes. Hélas ! que dirait le duc d'Epernon, s'il revoyait maintenant cette demeure, dont il jeta les fondements en 1598, et qui lui coûta plus de deux millions !!... Le roi Louis XIII y logea avec toute sa cour, en 1620, et admira ce château, dont la richesse des ameublements répondait à la magnificence des bâtiments. Cette flèche qui s'élève sur le côté de la ville, vous indique l'hospice des aliénés, sujet d'une accablante méditation.

Louis XIV traitait de cousin le duc d'Epernon, seigneur de Cadillac et longtemps gouverneur de l'Aquitaine, jusqu'à ce que ses méfaits, ses lâchetés et surtout ses traits de cruauté eurent mis le comble à son déshonneur.

A côté de Cadillac, c'est le modeste clocher de *Loupiac* que nous saluons dans la plaine.

C'est *Barsac* qu'on aperçoit ensuite sur la rive gauche. Ce village est célèbre par ses vins blancs; et combien de fois la cloche du bateau à vapeur, en annonçant *Barsac*, n'a-t-elle pas donné au voyageur l'envie de déguster une bouteille de ce crû privilégié!

Supposons qu'à la suite d'une pénible course, vos yeux se soient doucement fermés, et que votre imagination, voyageant sur les ailes d'un songe, vous ait transporté sur les bords enchanteurs du Mississipi ou du lac Ladoga, le tintement de la cloche vous réveille tout-à-coup; vous remontez sur le pont et vous croyez continuer votre rêve, car le pays qui se déroule devant vous est enchanteur ! Au-dessus de ces riches plaines, que baigne un des plus beaux fleuves du monde, et au milieu de prairies verdoyantes qu'on dirait parsemées d'îlots, s'élève, avec grâce, un immense coteau. Des rochers

presque nus, brisés dans quelques endroits, forment devant vous une muraille de plus de 80 mètres d'élévation ; de petits groupes de maisons assises presque sur le sommet, ou adossées à la base de ces rocs, complètent l'illusion. Oh ! oui, vous vous croyez sur le bord d'un lac de la Suisse!.. Eh bien ! non, c'est encore la Garonne ; ce premier coteau est encore surmonté des ruines d'un château-fort qui commandait le fleuve : plus loin, c'est *Ste-Croix-du-Mont,* ainsi nommé, parce que cette terre comme St-Macaire et St-Maixent appartenaient à l'abbaye de Ste-Croix de Bordeaux. C'est encore un pays de bon vin, un site romantique, qui réveille de douces émotions.

La cloche sonne : on nous annonce *Praignac,* où le *Ciron,* petite rivière, apporte à la Garonne les bois des Landes. Voyez, sur la rive gauche, comme le *Ciron* est calme! Ne vous y trompez pas, c'est le caractère *Lanusquet.* Il faut peu de chose pour troubler ce calme. A diverses époques, cette petite rivière, autrefois navigable, se gonfle outre mesure, et coupe sur plusieurs points la route de Langon à Bordeaux. « Quelques jours après la bataille d'Orthez, dit M. Samazeuilh, avocat à Nérac et auteur de quelques savants ouvrages, je vis des débris mutilés et sanglants de l'armée française, traverser, au péril du peu de vie que le plomb ennemi leur avait laissé, cette vallée inondée par dessus les arbres qui la peuplent et qui craquaient sous leurs embarcations. »

A peine avons-nous quitté le port de Preignac, que nous voyons se détacher du rivage, et se diriger vers notre bord, une barque chargée de passagers. A leur mise modeste, à leur maintien recueilli et aux médialles qui brillent sur leurs poitrines, on reconnaît sans peine qu'ils reviennent de quelque pieux pèlerinage !! En effet, nous voici

à la *Garonnelle*, petit port de Verdelais. Vous qui avez confiauce en la Madone de la Verte-Forêt, ou vous qui aimez seulement les antiquités, débarquez ici, et dans vingt minutes, cette jolie route, que vous apercevez entre ces deux maisons, vous conduira, en longeant ces riches coteaux, devant la chapelle tant vénérée de *Notre-Dame du Luc* ou de Verdelais. Là accourent, en tout temps de l'année, mais surtout le huit septembre, uu nombre considérable de pèlerins de tous les points de la France. Que de scènes attendrissantes se sont passées sur ce rivage !... Que de larmes y ont fait verser l'espérance, l'amour et la reconnaissance !... Pour le philosophe, même le plus froid, le culte d'une Mère-Vierge, symbole de l'espérance et de l'amonr, a quelque chose d'enivrant. Telle qu'une fleur aérienne, la pensée de Marie, l'étoile des mers, flotte au milieu d'une limpide lumière qui semble, en la révélant, la voiler encore. Un parfum exquis d'innocence s'exhale d'elle et l'enveloppe comme un vêtement mystérieux ! Tout est vie, tout est amour dans le catholicisme!

Parmi les types créés par la religion chrétienne, il n'en est ancun de plus beau, de plus pur que Marie, l'étoile de la mer. Pour les jeunes filles, c'est l'étoile du matin, la rose du mystère, un vase rempli de parfums; pour les voyageurs, une source toujours pure; les malheureux l'iuvoquent en la nommant la consolatrice des affligés; pour tous elle est la grande espérance. Chaque église rustique la place sur l'autel le mieux paré; elle règne sous le chaume; les enfants du village la bénissent comme une seconde mère. Gardienne des matelots, leur étoile sur mer, elle les voit courber devant sa chapelle leurs têtes hnmides encore de l'écume des mers.

La chapelle de Verdelais fut fondée, selon les uns, au XII[e] siècle, par une comtesse de Foix, femme d'un Roger de

Foix ; et selon d'autres, dont l'opinion paraît plus probable, il faudrait l'attribuer à Isabelle de Foix, femme d'Archambaud de Grailli, comte de Bénauge, qui fit relever, en 1407, l'église et le couvent de Verdelais, qui avaient été ruinés durant les guerres du XIVe siècle. Quoi qu'il en soit, voici ce qu'en raconte le père Salé :

« Un jour, allant visiter ses terres et passant au milieu des bois, la mule qui la portait s'arrêta, sans pouvoir avancer ni reculer, et enfonça un de ses pieds, de la profondeur de 4 ou 5 pouces, dans une pierre fort dure, où elle imprima la figure de son fer. Cette dame, surprise d'un tel prodige, descendit aussitôt, et fit lever cette pierre, dessous laquelle se trouva l'image miraculeuse de la Ste Vierge, que nous vénérons aujourd'hui.»

Ce sanctuaire avait été donné dans l'origine aux religieux de l'ordre de *Grand-Mont*. Les Huguenots le pillèrent et l'incendièrent en 1562, il n'en resta que la voûte. Reconstruit au XVIIe siècle, il fut donné aux pères Célestins par le cardinal de Sourdis. La voûte de la nef de l'église porte le millésime 1660. On conserve dans une chapelle la pierre, longue de 65 centimètres et large de 41, sur laquelle est l'empreinte du pied de la mule. Mais quelque douce que soit la pensée qui nous arrête sur ce rivage, saluons vite St-Maixent que nous laissons sur la route de Verdelais, car la vapeur nous entraîne rapidement sur un autre point qui réveille des souvenirs d'une autre nature.

C'est Toulaine que nous annonce, sur la rive gauche, son collège assez renommé, qui domine le rivage, bordé de jeunes arbustes. Jusqu'au XVe siècle, dit l'abbé O'Reilly, Toulaine avait un seigneur particulier; cette terre appartenait,

en 1565, à Guillaume de Bauville, co-seigneur de Langon. L'église est très ancienne; les fenêtres sont des espèces de meurtrières. On a découvert dans cette commune des mosaïques à compartiments noirs et blancs et des ruines souterraines dont la construction en briques romaines dénote assez leur origine.

A quelques lieues de ce village, se trouve, sur les bords du Ciron, Sauterne, pays sablonneux, dont les vins sont si renommés en France et à l'étranger.

Si on remontait le Ciron dans sa course capricieuse, on arriverait dans les landes d'Houeillés (Lot-et-Garonne), où il baigne les murs de la Tour-Neuve, grand rendez-vous de chasse du jeune roi de Navarre, et qui soutint plusieurs sièges pendant les terribles guerres de religion. Aujourd'hui, la Tour-Neuve est un agréable séjour et encore le rendez-vous des chasseurs des départements voisins.

Ce pont qui s'élance devant nous, sur la Garonne, nous annonce la ville de St-Paulin; c'est Langon dont la fondation date de l'an 120 de l'ère chrétienne; cette petite ville, aux allures élégantes, et dont la population égale presque celle de Bazas, est l'entrepôt de tous les produits des Landes. Son port est très fréquenté, et la navigation par les bateaux à vapeur lui donne une grande activité de commerce.

En 855, les pirates normands pillèrent cette ville et ses campagnes, et ne laissèrent qu'une vaste solitude. En 1447, Langon fut plusieurs fois pris et repris par les Anglais, qui dévastèrent, à leur tour, tous les environs. En 1569, les Huguenots pénétrèrent dans Langon, pillèrent et démolirent les églises, et brûlèrent le couvent des Carmes; hommes, femmes,

enfants, tous abandonnèrent leurs demeures. Cependant les catholiques réussirent à les expulser; mais les Calvinistes revinrent, en 1587, affliger de nouveau Langon, où La Salle, dit d'Aubigné, se défendit, quoique abandonné de tout le monde, excepté de sa femme qui *le soutint d'armes et de courage tant qu'il lui fut possible*. Le château de Langon tomba, La Salle périt, mais sa femme ne se rendit pas !... Exemple admirable, mais, hélas ! trop rare. Au temps de la Fronde, Langon fut assiégé et pris par les Bordelais. Le duc d'Epernon, devant qui tout tremblait, lui rendit la paix ; mais les princes de Condé et de Conti fomentèrent de nouveaux troubles ; les habitants de Langon souffrirent des horreurs inouïes sous le farouche Galapian, toujours entouré de 400 bourreaux. Les Langonais peuvent bien dire : nos pères ont eu de mauvais jours. Hélas ! pas une plainte qui ne fût punie, pas une prière qui ne fût considérée comme un acte hostile. Et le silence même faisait ombrage à cet exécrable monstre. Galapian n'a pas d'égal dans les annales de l'infamie. De Morin délivra Langon de ce monstre. En 1660, Louis-le-Grand fut reçu à Langon avec les plus grands honneurs. En 1744, M. de Tourny, intendant de Guienne, démolit son château, construisit le quai, et fit passer par Langon la grand'route de Bordeaux à Bayonne par Bazas.

Il existe aujourd'hui une autre route superbe qui traverse les Landes, et conduit à Auch, à Agen et Toulouse, par Casteljaloux, Nérac et Condom. Le service des voitures est très actif.

Langon eut anciennement un grand nombre de couvents et d'autres établissements publics; un château-fort attribué aux Romains, et qui fut démoli en 1744. St Paulin, quelque temps avant de partir pour l'Espagne, y avait fait bâtir une

église que le temps a emportée L'église actuelle fut construite sous la domination des Anglais, et nous ne pouvons pas comprendre comment on souffre que l'écusson de l'Angleterre reste à la voûte de la nef. Cependant les Langonais ont beaucoup de patriotisme.

Disons adieu à Langon, car le bateau gagne le large, et saluons sur l'autre rive la ville de St-Macaire, primitivement appelée *Ligena* de *Lagena*, mot latin qui veut dire bouteille. L'œil rencontre partout un tableau admirable de beauté, de fraicheur et de variété. Sur ces coteaux, qui produisent d'excellent vin, il y a quelques puits dont les eaux, dit-on, suivent le montant et le descendant des marées.

St-Macaire était autrefois ceint de bonnes murailles, et défendu, en outre, par un château dont le conseil de ville demanda et obtint la démolition en 1626. Cette place fut prise par Richard, frère du roi d'Angleterre, en 1224. Après avoir pris une part plus ou moins active dans les guerres civiles de l'Aquitaine, elle rentra sous la domination française. Charles VI lui accorda le titre précieux de ville royale en janvier 1386. Les Bordelais l'assiégèrent en 1420. Ils employèrent leur grande bombarde qui lançait des boulets de pierre du poids de 400 kil. Durant les guerres de religion, cette ville éprouva de grands revers. Le duc de Duras, à la tête d'un parti calviniste, s'introduisit, par ruse, dans la place de St-Macaire et y fit massacrer un grand nombre de persónnes et quelques prêtres. Pendant trois semaines que les révoltés occupèrent St-Macaire, le meurtre, le pillage et le viol marchèrent de front dans cette ville infortunée. Enfin, le peuple s'arma et chassa le cruel Duras et ses infâmes soldats. En 1577, le capitaine Fabas tenta inutilement de se rendre maître de cette ville, ainsi que du château dont on voit

encore les ruines. Quelques écrivains pensent que le couvent des Cordeliers de cette petite ville avait appartenu à ces infortunés templiers que fit périr Philippe-le-Bel en 1313, sous le pontificat de Clément V. Ce fut devant St-Macaire que quelques détachements des 119e et 118e de ligne firent 200 prisonniers aux Anglais, tandis que le maréchal Soult écrasait les troupes de Wellington dans les plaines de Toulouse.

L'église de St-Macaire dépendait au XIe siècle des religieux de la fameuse abbaye de Ste-Croix de Bordeaux. Le pape Urbain II, qui était déjà passé à Bordeaux pour lui demander son contingent pour la croisade de Terre-Sainte, confirma par une bulle de 1098 les titres de cette possession, et l'élégant auteur de la *Guienne historique et monumentale* nous apprend qu'au XIIe siècle les religieux de St-Macaire voulurent s'affranchir de leur obéissance envers l'abbé de Ste-Croix. Une bulle du pape Alexandre III les fit rentrer dans le devoir.

L'église qui domine la ville est un superbe monument. St-Macaire a aussi un hôpital. Ses vins et ses carrières sont très renommés.

Sur la rive opposée de St-Macaire, vous apercevez, en avant dans les terres, presque au sortir de Langon, les clochers, d'abord de St-Pierre-de-Mont, ensuite ceux de St-Pardou, dont les cinq hameaux qui composent la commune s'étendent sur une élévation agréable, et celui de St-Loubert que nous verrons plus loin, sur la même rive, avec les deux romantiques villages où l'on voit un tumulus, au lieu de Motha, et les restes d'une construction que les habitants prétendent avoir été une ville appelée Gabaret.

La route royale de Bordeaux à Toulouse longe la Garonne,

à quelques mètres de la rive droite, et traverse Le Pian, St-Pierre-d'Aurillac, avec quelques ruines romaines, St-Martin, hameaux agréablement situés au milieu de jardins et de champs couverts des plus belles moissons. Ici les bords du fleuve sont bien accidentés ; ces grottes, qu'on aperçoit dans les rocs et les rares maisons qui dominent le rivage, forment un riant tableau.

Du temps de la domination anglaise dans l'Aquitaine, lorsque les descendants des Plantagenets, ne pouvant oublier la France leur première patrie, préféraient grandement le séjour de Bordeaux à celui de Londres, il se faisait un grand commerce dans toutes les villes et villages de la Garonne. Les Anglais ont toujours eu le talent merveilleux de créer le commerce dans les endroits qui en sont le moins susceptibles et de lui donner partout un développement extraordinaire. Essentiellement patriotes et sages, ils ne reculent jamais devant les difficultés et poursuivent d'une manière constante et invariable la suprématie commerciale du monde. On les trouve partout, dans les coins les plus reculés de la terre, pour y vendre ou acheter, et c'est cet amour de commerce, qui semble inné dans tous les Anglais, qui a si considérablement augmenté la marine royale et du commerce de la Grande-Bretagne, et les a conduits aux plus riches conquêtes. On crie contre les Anglais, parce qu'ils sont jaloux de leurs droits, dominent presque partout, ne laissent pas pour les autres ce qu'ils peuvent prendre pour *eux*, et emploient les moyens les plus subtils et les plus inattendus pour arriver au but qu'ils se proposent, ne reculent même pas devant la surprise, menacent lorsqu'ils craignent, dissimulent leur faiblesse, exagèrent leurs richesses et leurs forces ; mais chaque peuple a sa politique, celle de l'Angleterre, pleine d'activité, d'habileté et d'audace, devance toutes les autres. C'est pourquoi

cette nation n'a fait que grandir depuis sa naissance et peut être regardée aujourd'hui comme la première puissance du monde. Pourquoi leur faire un crime de leur habileté et de leur patriotisme. Imitons-les plutôt, et devançons-les s'il est possible. Soyons des rivaux, mais point d'injustes détracteurs!

Mais voici Castets qui nous présente, sur la rive gauche, son antique manoir, assis comme un phare sur le haut d'un rocher, avec sa superbe terrasse couronnée de belles charmilles qui dominent le fleuve. On ne pourrait guère rêver une plus agréable habitation. C'est la demeure du comte du Hamel, famille originaire de Picardie. Ce sont les restes d'un vieux château, fondé en 1306, qui, au XVIe siècle et en 1604, devint l'asile des Huguenots, dont le fameux Fabas était le chef, et bravait là, avec les mécontents, toute la puissance du gouvernement. Le maréchal de Matignon, en vain assiège Castets en 1585; Henri IV, alors l'idole des réformés, vient avec 500 chevaux et 1800 arquebusiers, fait lever le siège et dîne dans le château. Le duc de Mayenne achète la capitulation 12,000 écus. Fabas, protestant enragé, après avoir dévasté le Bazadais, profita, en 1660, de la guerre civile pour faire construire l'aile du château qui donne sur la rivière. Enfin, proscrit, il s'exila, et ses biens furent vendus, en 1670, à M. Charles du Hamel. Le coup-d'œil des fenêtres du château est des plus beaux.

C'est ici, à Castets, que vient se jeter dans la Garonne le canal latéral dont nous verrons les travaux gigantesques dans la plaine de Fontet et Hure, devant Meilhan, le Mas-d'Agenais, derrière Thouars où s'élève sur la Baïse un pont admirable. Chacun a sa manière d'envisager l'utilité de ce canal. Quelques-uns le qualifient sans pitié de fossé ruineux et inutile

à quelque pas d'un beau fleuve en tout temps navigable. Pour d'autres, ce n'est qu'une crapaudière pestilentielle qui a empoisonné le climat des contrées les plus riches, les plus agréables et les plus saines. Des fièvres pernicieuses déciment tous les ans, d'une manière effrayante, les habitants des bords du canal, surtout ceux de Damazan, Puch et Buzet, où l'on n'avait jamais entendu parler de semblables calamités. Tout en avouant qu'il aurait bien mieux valu employer tant de millions à un chemin de fer de Bordeaux à Toulouse, le plus grand nombre reconnaît les avantages qu'a eu pour la classe pauvre de la Garonne une entreprise qui a porté beaucoup d'argent dans le Midi. On veut à tout prix terminer ces travaux, mais à moins qu'on ne laisse perdre la Garonne et qu'on renonce au chemin de fer projeté, le canal sera un jour abandonné, 1° parce que les bateaux qui suivront le canal, retardés par le passage des nombreuses écluses, n'arriveront guère plus vite à Toulouse que ceux qui suivront la Garonne et perdront ce faible avantage pour la descente ; 2° parce que le chemin de fer une fois établi, le commerce se servira sans contredit exclusivement de cette voie pour le transport des marchandises. Ainsi donc, autrefois le projet d'un canal latéral était louable, mais aujourd'hui son exécution est une énorme absurdité.

Abandonnons le château de Castets et les souvenirs qu'il rappelle, pour contempler la fraîche verdure de l'île que nous allons doubler. Ces maisons blanches que nous voyons à travers les peupliers de l'île, couronnées d'une flèche, c'est Caudrot, sur la rive droite, village riant, dont le nom peut dériver de *Cauda Droti*, embouchure du Drot. En effet, c'est au fond de ce rocher, où commencent d'épais fourrés de viornes et d'obiers, que le Drot se jette dans la Garonne. On a exécuté déjà sur le Drot plusieurs grands travaux, afin de le rendre

navigable. La compagnie qui a eu le courage de cette belle entreprise obtient chaque jour de nouveaux succès, et tout fait croire que bientôt les bateaux remonteront le Drot. Ils arrivent presque à Duras, petite ville qui domine une riche et vaste vallée. On voit avec admiration les imposantes ruines du château de l'illustre famille de Duras, célèbre par les sièges nombreux qu'il soutint pendant les guerres de religion. On peut y voir encore la chambre du secret, dans laquelle deux personnes, placées aux extrémités de la salle, peuvent s'entretenir à voix basse en appliquant l'oreille contre la muraille. — Pendant les guerres religieuses du XVI[e] siècle, la réforme soutint surtout à Duras de terribles luttes. Le sang y coula à flots. La conviction, même chez les femmes, se manifestait par les agressions les plus audacieuses, tant elle était forte et intolérante. Jacqueline de Miramont, femme de confiance du marquis de Duras, se met à la tête de quelques personnes armées, arrête une procession de catholiques, saisit le curé par son vêtement, dit l'auteur de la *Guienne*, en lui demandant de quel droit *il faisait ces drôleries*, et menace, si le prêtre ne se retire à l'instant même, de faire main basse sur tous ceux qui le suivent. C'était plus qu'intolérance, c'était provocation ! Malheureux temps où les esprits n'étaient nullement enclins à la clémence; pour se venger des ennemis on commettait d'horribles atrocités : pères, fils, frères, tous se poursuivaient avec une haine implacable ; les femmes étaient éventrées et les enfants égorgés. Que le ciel en rende le retour impossible! Caudrot eut aussi ses murailles et voulut se considérer comme ville privilégiée, mais un arrêt la débouta de ses prétentions en 1598. Le duc d'Anjou s'empara de ce village en 1577, après un siège de quatre jours.

Apercevez-vous, au loin dans les terres, presque au pied du coteau, quelques maisons groupées; c'est le Pas-St-Georges.

Ce hameau, abrité sous ces riches collines, appartient en partie à la commune de Caudrot.

Nous longeons encore une île des plus fertiles et des plus riches de la Garonne; elle est baignée par le Drot et la Garonne. Examinons ces hautes collines qui se dessinent gracieusement devant nous... Quelques castels, comme des sentinelles avancées, veillent sur la cime de ces coteaux, sites admirables, presque aussi beaux que ceux de la Suisse ou de l'Italie ! Deux familles anglaises, bien estimables, oublient là leur patrie !..

Mais la cloche tinte ! Nous arrivons à Barie, commune riche et fertile qu'arrosent la Bassanne et la Garonne sur la rive gauche. Barie produit les plus beaux bœufs du midi de la France. La plaine de Barie est une des plus riches et des plus fertiles du royaume; mais les débordements de la Garonne lui ont enlevé pour plus d'un million et demi de terres qui sont de première qualité. Le seigneur de Castets était baron de Barie et de Lados.

Si partout la campagne est riche et belle, il n'en est pas de même des peuples qui l'habitent. Les mœurs des habitants de la campagne, autrefois si pures et si simples, ont bien changé. Ils sont plus pauvres, parce qu'ils ont plus de luxe. Les communes qui n'avaient jadis qu'un mauvais cabaret, uniquement pour recevoir les étrangers, ont aujourd'hui des cafés, des billards, des salles de jeux et de danse. Les pendules à poids, dit M. Germain, sont communes, des meubles de luxe ne sont pas rares, des gravures avec cadre doré ont pris la place des placards de confrérie; la belle faïence a fait disparaître la vaisselle de terre grise; on a des montres d'argent, les croix et les boucles d'oreilles en or brillent sous

une coiffure ornée de dentelles; des schals éclatants et à belles dimensions, des étoffes fines et légères, des modes élégantes et de bon goût ont remplacé les vêtements grossiers et lourds. Et chez le plus pauvre cultivateur on voit briller les vitres à la fenêtre qui n'avait pour se défendre des vents froids qu'un châssis d'osier, de toile ou de papier. Les paysans commettent des dégâts, des vols, des empiètements qu'on ne se serait pas permis autrefois. Les débauches, l'ivrognerie, les querelles domestiques ou entre voisins, les scandales de l'immoralité la plus grossière, les vengeances outrées y sont devenues depuis un siècle bien plus communes et presque toujours impunies. L'autorité municipale n'est pas environnée de ce respect et de cette crainte qui peut quelquefois plus que les lois. Si le curé convient à quelques meneurs de la commune, ce qui est rare, parce que la chose est très difficile, les autres habitants s'accordent assez bien avec lui sur tous les points ; dans le cas contraire, ce sont d'éternelles discussions qui vont quelquefois jusqu'au scandale. Le budget de la fabrique, les réparations de l'église et du presbytère, les sépultures, les cloches, le traitement supplémentaire, les prônes et les allusions trop souvent directes, enfin tout devient le texte des plaintes qui vont de la préfecture à l'évêché et de l'évêché à la préfecture ; questions interminables parce qu'au fond il s'agit moins de la chose mise en litige que du bon ou mauvais vouloir des uns ou des autres, car dans le Midi les passions sont vives et les caractères très irascibles. La religion ne gagne rien à tout cela. En général, les paysans soupirent après un état qui les affranchisse des rudes travaux de la terre. Voilà ce qui leur fait désirer d'apprendre à lire et à écrire. Ils maudissent le travail des champs dont il leur revient si peu de profit et tant de fatigue. Aussi les écoles du village sont-elles plus nombreuses de jour en jour, et il est à craindre qu'elles ne soient bientôt nuisibles à la culture ; on

s'aperçoit déjà que les bras manquent à quelque distance des villes. La jeunesse, gratuitement instruite à prendre une profession plus avantageuse, déserte les champs. D'ailleurs, cette foule d'enfants, après avoir passé gratuitement dans les excellentes écoles des frères ignorantins les premières années jusqu'à l'adolescence, n'ont plus ni le goût ni la force de se livrer au travail rude et pauvre de leur profession, et, s'ils ne peuvent trouver un autre emploi, ils deviennent des fainéans, c'cst-à-dire des mauvais sujets. Si, parmi les paysans des plaines de la Garonne, il est une classe moyenne et fort nombreuse qui jouît d'une petite aisance par son travail et son industrie, il en est une autre fort pauvre dont on voit les enfants à demi-nus, exténués et pâles; des mères de famille cachent sous des haillons la maigreur et l'épuisement d'une santé consumée par le défaut d'alimens. Cette pauvreté et cette misère doit souvent s'attribuer à l'injustice et à la dureté des maîtres de ces colons qu'on exploite comme des esclaves. Malgré les vices et les désordres, il y a beaucoup de religion parmi les paysans du Midi. Le peuple tient à ses pratiques religieuses comme à sa vie. Le baptême, la première communion, le mariage religieux et la sépulture ecclésiastique sont pour eux des choses de première nécessité. Le refus de sépulture serait pour eux une flétrissure plus odieuse qu'une mort infâme.

Antiquaires, romanciers, historiens, admirateurs des temps merveilleux, et vous, mesdames, qui avez dévoré Walter-Scott, apprêtez vos longues-vues, vos lorgnons, vos inspirations, vos souvenirs, vos tendres émotions! voici un lieu célèbre, magique par sa nature, et où viennent se rassembler les merveilles de tous les temps!

Ce clocher qui paraît sur la rive droite, à travers ces

bosquets de verdure, que baigne le Drot; cette maison isolée qu'il semble protéger, auprès d'un modeste cimetière, vous annoncent la commune de Casseuil, site vraiment romantique. Cette cure est un délicieux ermitage.

C'est dans cette commune, dit-on; et non dans la petite ville de Casseneuil sur le Lot, qu'a existé le *Cassinogilum* où Charlemagne laissa l'impératrice Hildegarde, lors de son expédition en Espagne. Cette princesse y donna le jour à Louis-le-Débonnaire. On pense que la maison de l'excellente famille Exshaw est bâtie sur l'emplacement du château. Il est cependant probable, comme l'annonce encore une antique tourelle, que le château de Casseuil était cette première maison qu'on voit à l'ouest de l'église, presque sur la même ligne. Nous ne partageons pas cette opinion et nous prouverons le contraire en passant devant le Lot, à Aiguillon; mais, quoi qu'il en soit, le berceau de Louis-le-Débonnaire n'a rien de comparable à la pensée féerique des quatre fils d'Aymon.

A mesure que le bateau redouble d'efforts pour doubler, devant Gironde, la courbe du fleuve, fixez vos regards sur la colline. Cette superbe maison que vous voyez assise sur le plateau appartient à M. de Menou qui a élevé une épaisse muraille entre les deux coteaux, afin de former ainsi, sur la cime du mont, un immense réservoir, d'une profondeur effrayante! On se promène autour de ce lac merveilleux, sous des berceaux de chênes verts et de rosiers: c'est aussi admirable que la vue dont on jouit depuis la terrasse du château. En suivant de l'œil la pente de la colline, ces ruines grisâtres que vous apercevez par dessus la tuilerie qu'enlace la route royale, ces pans de murailles amaigries qui paraissent sur ses flancs blanchâtres et déchirés, quoique un bois

touffu semble vouloir les cacher, ce sont les ruines du château des quatre fils d'Aymon. Qui de vous n'en a pas lu l'histoire fabuleuse?

Gironde, que vous apercevez à peine, est un petit bourg agréablement situé sur les rives du Drot et de la Garonne. Le maréchal de Montluc rapporte dans ses commentaires qu'ayant appris que des Huguenots s'étaient retirés à Gironde, après la déroute de Targon, il en fit attraper 70, et les fit pendre aux piliers de la halle, en 1567.

Gironde possède un joli pont d'une seule arche, jeté sur le Drot en 1750. Un événement affreux hâta sa construction. Le batelier du passage exigea un jour le double du prix ordinaire. Sur le refus des passagers, au nombre de 83, le passeur fit chavirer la barque, au moment où elle touchait le bord. Tout fut submergé; trois personnes seulement survécurent à cette catastrophe. Le batelier prit la fuite; condamné à la peine capitale, il fut pendu en effigie. Chaque année, le jour de l'Ascension, sur le bord même du Drot, a lieu une absoute solennelle pour les victimes de ce naufrage.

Quittons ces pénibles souvenirs, et allons soulager un peu notre imagination sur les tableaux riants qu'offrent les deux rives que nous côtoyons. Une description pâle et inanimée détruirait les émotions de la surprise la plus douce que chaque élan de la vapeur ne manquera pas de lui procurer.

LA RÉOLE.

Voyez-vous, au sortir d'une des longues sinuosités de la Garonne, une masse blanche qui se dessine sur le fleuve, au loin, devant vous, derrière des rochers escarpés? Voyez-vous ce clocher, cette vieille tour bâtie par les Visigoths, transformée en castel; ces maisons qui semblent sortir du sein des eaux, s'étendent et offrent de loin l'aspect d'une ville considérable?.. c'est La Réole... Remarquez-vous, en avant, les murs de sa magnifique sous-préfecture? c'est l'ancien couvent des

Bénédictins, fondé par Charlemagne en 777, détruit en 1279; ruiné encore et rétabli plusieurs fois, et relevé enfin pour la dernière fois en 1756.

Quelques antiquaires prétendent, probablement à tort, que La Réole a été bâtie par Régulus, consul romain. Pour nous, nous pensons, comme M. Dupin qui a écrit l'histoire de cette ville, que La Réole ne fut dans le principe qu'un petit village, habité par des pêcheurs, et qui devint plus tard, lors de l'établissement de l'organisation militaire et judiciaire mérovingienne, le chef-lieu du comté d'Aillard. Son monastère, dit l'auteur cité, fondé par Charlemagne en 778, fut la cause évidente de son accroissement. Elle ne fut classée au rang de ville que vers le IXe siècle. Avant l'invention de l'artillerie, La Réole était une place forte de premier ordre. Les guerres si longues et si meurtrières du moyen-âge donnèrent au génie militaire une impulsion rapide, et l'on dut changer les moyens de défense, pour résister à l'artillerie dont on se servait partout au XIVe siècle. Henri III, roi d'Angleterre, fit don aux Réolais, en 1242, de 400 marcs d'argent pour clôturer leur ville. Charles VII prit La Réole en 1451.

En 848, les Normands remontent la Garonne, s'emparent de La Réole, la mettent à feu et à sang, et rasent le couvent des Bénédictins. Depuis cette époque, rien de certain sur La Réole, jusqu'au règne de Richard Ier, Cœur-de-Lion, fils et successeur d'Henri, roi d'Angleterre, qui habita souvent cette ville. Vous savez sans doute comment le beau duché d'Aquitaine passa entre les mains de l'Angleterre et fut la cause de guerres si longues et si sanglantes.

Alianor, héritière de l'Aquitaine, épousa, en 1147, Louis VII, qu'elle suivit en Palestine; elle ne put résister aux séductions

des cours d'Orient. Le roi, irrité de la conduite scandaleuse de la reine, fit prononcer la nullité de son mariage en 1152. Alianor épousa bientôt après le prince Henri qui devint roi d'Angleterre, en 1154, et lui porta en dot son duché d'Aquitaine. Rien de plus brillant et de plns joyeux que la cour de cette femme, célèbre par sa naissance, encore plus par ses aventures. Son palais était le rendez-vous de tous les troubadours et des ménestrels du midi de la France. Tous chantaient la belle Alianor. C'est pourquoi, lorsque les guerres civiles de l'Aquitaine les forcèrent de quitter sa cour et pendant sa captivité de quatorze ans, d'où elle revint accablée, défaite et vieillie par tant de chagrins, les troubadours et tous les Aquitains chantaient : « Reviens, reviens à ta ville, pauvre cap- » tive ! On t'a enlevée de ton pays et conduite dans une terre » étrangère. Tendre et délicate, tu jouissais d'une liberté » royale : tu te plaisais aux chants de tes femmes, aux sons » de leurs guitares; maintenant tu pleures, tu te consumes » de chagrin. Où est ta cour ? Où sont tes compagnes ? Où » sont tes conseillers ? Elève ta voix pour que tes fils t'enten- » dent, car le jour approche où tu reverras ton pays ! » On l'a revit dans sa cour bien-aimée, mais ce n'était plns elle; infortunée mère, le dernier feu de son âme allait s'éteindre par les larmes que devait lui coûter la délivrance de son malheureux fils Richard-Cœur-de-Lion, retenu dans les fers de l'Autriche!

En 1224, sous Louis VIII, Richard, comte de Cornouailles, vint mettre le siège devant La Réole que Philippe-Auguste avait reconquise. Le frère du roi d'Angleterre fut repoussé et poursuivi jusqu'à Linceuil, ville du Périgord, que les Réolais emportèrent d'assaut ; ils réduisirent aussi le seigneur de Bergerac, qui tenait le parti des Anglais, à l'obéissance du roi de France. La Réole joua un rôle important dans toutes les

guerres entre les rois de France et d'Angleterre, fut tantôt anglaise, tantôt française, et passa enfin pour toujours à la couronne de France, avec le reste de la Guienne.

Durant les guerres de religion, en 1562, La Réole résista aux Huguenots. En 1565, accompagné de sa mère, Catherine de Médicis, des cardinaux de Bourbon et de Guise et des grands-officiers de sa maison, Charles IX arriva à La Réole, où la beauté du site le retint trois jours.

En 1577, Jean de Fabas, vicomte de Castets, originaire de St-Macaire, à la tête des Calvinistes, surprit La Réole et s'en empara. Ce fut Sully, âgé seulement de 15 ans, qui y entra à la tête de 50 soldats, et presque sans danger. Les maisons furent pillées et brûlées, les églises profanées et détruites, et les malheureux habitants se virent en butte à tous les excès d'une soldatesque effrénée. Le roi de Navarre perdit cette place l'année suivante. Laissons parler Péréfixe : « Il en avait » donné le commandement à un vieux capitaine huguenot, » nommé Ussac, qui avait le visage horriblement difforme. » Sa laideur ne l'empêcha pourtant pas de devenir passionné » d'une des filles de la reine-mère ; car elle en avait mené » grand nombre des plus coquettes. Le vicomte de Turenne, » depuis duc de Bouillon, pour lors âgé de 21 ou 22 ans, s'en » voulut railler avec quelques autres de son âge. Notre Henri, » au lieu d'imposer silence, comme il le devait, se mit de la » partie, et comme il avait beaucoup d'esprit, leur aida à » lancer quelques traits de moquerie contre ce vieillard » amoureux. Il n'y a pas de passion qui rende un cœur plus » sensible que celle-là. Ussac ne put souffrir la moque- » rie, même de son maître, et au préjudice de son honneur » et de sa religion, il partit de la main et livra La Réole à » Duras. »

Les Huguenots reprirent La Réole et la gardèrent jusqu'en 1580. Ce qui jeta l'alarme dans Bordeaux et obligea l'amiral de Villars, commandant de la Guienne, d'enfermer tous les Huguenots et même les conseillers suspects dans les couvents.

Anne d'Autriche et Gaston, duc d'Orléans, passèrent à La Réole en 1621, et logèrent au château.

La Réole prit aussi sa part aux guerres de la Fronde. En 1653, après un siège de plusieurs jours, La Réole capitula, devant le duc de Candale, fils unique du duc d'Epernon. Louis XIV et son ministre Mazarin lui adressèrent des lettres de félicitation, et engagèrent les Réolais à réparer les torts du passé.

En 1524, une peste enleva à La Réole la moitié de ses habitants. Ce même fléau se représenta dans le pays, presque avec les mêmes ravages, en 1585. En 1630, elle dura presque un an. En 1678, le parlement de Bordeaux, exilé à Condom, d'où il vint à Marmande, siégea à La Réole, en sortant de cette ville, pendant douze ans.

St Abbon fut martyrisé à La Réole en 1004. Cette ville renfermait plusieurs églises et couvents remarquables et une synagogue. On voit encore les ruines d'un temple païen; mais presque tout a disparu sous le feu de la révolution qui n'a laissé partout que du vide et des ruines. Terre ancienne, pour peu qu'on en remue le sol, on met au jour des médailles. On a trouvé dernièrement un *Posthume*, un *Tétricus* et un *Victorin*. La rencontre des médailles romaines à La Réole n'est pas rare ; on en possède de *Flavius-Crispus*, *Valérien*, *Gallien*, *Claude-le-Gothique*, d'*Hélène* et de *Constantin-le-Grand*, trouvées dans les ruines du château des *Quatre-Sos*, à l'ouest de

la ville. Les habitants de La Réole, comme presque tous les peuples riverains, sont affables, polis et hospitaliers.

La fête des mariages, snr les bords de la Garonne, toujours très bruyante, dure souvent deux jours; le soir des noces, lorsqne les époux sont couchés, les voisins et les invités leur portent, en chantant, un *tourrin* (soupe à l'ail, abondamment assaisonnée de poivre). On danse une ronde, puis chaque assistant en mange un peu, ainsi que les mariés, dans leurs lits. On vide ensuite dans la soupière quelques bouteilles de vin, et chacun est obligé d'en boire.

La veille des noces, dans la campagne, une charrette chargée du mobilier de la future arrive devant la maison du futur, accompagnée de femmes et de jeunes filles qui chantent la *Beylère*. La plns jeune des filles porte une quenouille, emblême des travaux domestiques. On frappe à la porte à plusieurs reprises en continuant le chant. Enfin, les gens de l'intérieur, après avoir répété le refrain, ouvrent, et le mobilier est reçu. On retrouve une imitation des mariages des Francs.

Dans les enterrements, les campagnards, proches parents ou amis du défunt, accompagnent le convoi jusqu'au cimetière en poussant des cris déchirants, et jettent trois fois de la terre sur le cercueil, selon la coutume des Egyptiens et d'autres peuples de l'antiquité. Un repas funèbre les attend au retour. Ils ont aussi coutume de mettre dans la main du défunt une pièce de monnaie, destinée chez les anciens au salaire du nautonnier *Caron*.

En quittant cette ville, chef-lieu du 3e arrondissement de la Gironde, et avant de passer sous son pont d'une hardiesse

et d'une élégance admirable, ô vous, qui avez peut-être jeté quelques fleurs sur leur tombeau, dans la Chartreuse de Bordeaux, saluez maintenant le berceau des deux frères, César et Constantin Fauché, qui furent victimes à la même heure, de l'amour de la liberté qu'ils avaient reçu du ciel, le jour qu'ils naquirent ensemble ! ..

La route qui passe sur le pont conduit à Bazas par le bourg de Fontet que nous laissons dans les terres sur la rive gauche ; une autre plus belle, sur la rive droite, mène à Monségur et à Ste-Foy-la-Grande, petites capitales du pays de la *Gavacherie.*

Monségur, ***Mons Securus***, joue un rôle important dans l'histoire du Midi et surtout dans les guerres de religion. Au XII[e] siècle, Eléonore d'Aquitaine donne des ordres. Cette colonie fut fortifiée et entourée de palissades, afin que les malheureux paysans qu'on pourchassait comme des bêtes fauves y trouvassent un refuge et un boulevard. Peu à peu le nombre des habitations s'accrut et plusieurs couvents s'y établirent. Sous le règne des Edouards, cette ville prit une assez grande importance. Elle fut murée et devint une petite place forte que se disputèrent les catholiques et les protestants, pendant les guerres religieuses. En 1562, elle résista longtemps aux efforts de Montluc; mais celui-ci, que rien ne décourageait, enfin s'en rendit maître. Les protestants, se voyant perdus, avaient lâchement égorgé des catholiques inoffensifs. Montluc, emporté par un terrible sentiment de vengeance, fit massacrer à son tour huit cents hommes, et pendit les officiers et les consuls ayant leurs chaperons au cou. L'humanité, encore moins la religion, ne peuvent excuser ni les uns ni les autres.

Laissons parler maintenant M. de St-Amans, qui donne sur la *Gavacherie* les détails les plus intéressants et les plus explicites :

« Une maladie épidémique ayant emporté, en 1526, une grande partie de la population de plusieurs communes riveraines du Drot, tant dans l'arrondissement actuel de Marmande, que dans celui de La Réole, département de la Gironde, Henri Ier, roi de Navarre et seigneur de ces communes du duché d'Albret, ayant fait venir, pour repeupler ce territoire presque désert, des familles de cultivateurs du Poitou, de la Saintonge, du Maine et de l'Anjou, n'obtint pas tous les résultats qu'il devait attendre de sa prévoyante sagesse. Les nouvelles familles travaillèrent les terres qui leur furent confiées ; mais, accueillies avec défaveur par les anciens habitants échappés à l'épidémie, non-seulement ces familles ne reçurent d'eux aucun secours, mais les individus qui les composaient furent gratifiés du sobriquet de *Gavache*, terme de mépris emprunté de l'espagnol. En sorte qu'aucune fusion ne s'étant opérée entre ces deux peuplades, l'exotique conserva toujours sa constitution physique originaire, ses mœurs et son langage qui, s'étant mélangé avec celui du pays, est devenu, par degré, un jargon dur et barbare. Cet état de choses presqu'inconcevable s'est néanmoins perpétué jusqu'à nos jours, dans un territoire composé de huit ou dix communes de l'arrondissement de Marmande, même qualifiées sans façon du nom de *Gavacherie*. Depuis 1789 seulement, quelques alliances donnent l'espoir, assure-t-on, de voir disparaître insensiblement les traits distinctifs de ces braves gens qui, sourds à la voix de la raison, aux conseils de l'intérêt, se repoussent mutuellement, bien que, depuis trois siècles révolus, ils aient entre eux des rapports agricoles commerciaux ; qu'ils habitent les mêmes lieux, qu'ils obéissent aux mêmes lois et pratiquent le même culte. »

Nous remarquerons, à cette occasion, le penchant qu'ont les habitants de nos campagnes, aux environs d'Agen, de dénigrer les étrangers qui viennent s'établir parmi eux, lorsqu'ils sont originaires d'un pays, quel qu'il puisse être, où l'idiome gascon ne soit point usité : à son arrivée, cet étranger est aussi dérisoirement qualifié du nom de *Franchiman* (lou Franchiman) ; le Français est la seule dénomination qu'on lui donne, la seule par laquelle il soit connu de ses nouveaux concitoyens. Il est plus ou moins longtemps à leurs yeux presque un homme suspect, et qui n'obtient, souvent que trop tard, l'intérêt qu'il mérite par ses bonnes qualités ou son industrie. Il est inutile d'observer que le *Franchiman* de nos paysans n'est que le *Frenchman* des Anglais, à peu près conservé sans altération sur les bords de la Garonne.

Abandonnons cette délicieuse ville, dont les environs évoquent des souvenirs en tous genres, comme le quartier du Mirail, qui nous rappelle sa fontaine aux variations du flux et reflux, le coteau pittoresque de Roquebouze, tombeau des victimes des nombreuses pestes, et l'île verdoyante qu'enlace amoureusement, sur la rive gauche, un bras de la Garonne, lieu où l'on dressa souvent des cabanes pour les pestiférés, et où les femmes faisaient quarantaine en sortant de l'hôpital.

Après avoir salué Tartifume, sur la rive gauche, et Bourdelles, petit hameau sur la rive droite, regardons Hures qui se montre sur la rive gauche, au sommet du coteau, et réclame votre attention.

On pense, avec raison, que ce bourg était la troisième station de l'ancienne voie romaine de Bordeaux à Agen, et que l'itinéraire d'Antonin désigne sous le nom d'*Ussubium*, et la table Théodosienne, sous celui de *Vesubia*. Quelques fouilles

ont produit pour résultat la découverte de restes de tuyaux de calorifère, et des pavés en marbre blanc, en mosaïque et en béton nivelé au rouleau. On a rencontré, parmi les débris, des fragments de marbres divers et d'un vert antique. Parmi les médailles qu'on y a recueillies, il en est une très remarquable; elle représente, d'un côté, les têtes d'Auguste et d'Agrippa, et de l'autre un crocodile attaché à un palmier.

Ici, comme presque partout ailleurs, on rencontre des traces de ce siècle de croyance, de ce temps du moyen-âge, dans lequel, malgré ce qu'on veut en dire, la foi, pas toujours il est vrai assez sincère, rendait néanmoins les peuples heureux. Le bourg de Hures eut aussi son rocher merveilleux, qui fut l'objet de dévotions superstitieuses. Les femmes venaient y prier devant une Madone qui avait choisi pour sanctuaire le creux du rocher. En vain la piété essaya plusieurs fois de la reporter à l'église; la Madone revenait d'elle-même, pendant la nuit, à sa demeure champêtre. L'eau du rocher devint miraculeuse : un linge trempé dans cette eau et appliqué sur le sein, rendait le lait plus abondant, et guérissait même les affections des yeux. La statue de la Vierge a disparu depuis longtemps, mais la dévotion existe encore. — Cette levée que vous voyez sur la même rive, ces ponts, ces murailles, vous annoncent le canal latéral à la Garonne.

Le fleuve commence ses plus majestueuses sinuosités; amoureux de ces rives fertiles et gracieusement boisées, il semble dévier de sa course et serpenter au milieu d'elles, comme pour y rester plus longtemps. Dans le fond de cette plaine qui se déroule avec grâce, sur la rive droite, nous laissons *Mongauzy*, petit village, et *La Mothe*, gros bourg que traverse la route royale, presque au pied des riches collines qui forment le fond du tableau. Le nom de La Mothe, ou

éminence, lui vient de la situation de son château, qui appartenait à la maison de Galard-Béarn. Dans ce même château dont on a abattu les tourelles vit aujourd'hui, avec une nombreuse famille, un des enfants de la dernière héritière de l'illustre famille de Galard-Béarn, le comte O'Kelly.

L'église paroissiale de St-Martin est très ancienne. L'église de St-Albert remplace, depuis environ 1477, l'ancienne église de St-Nicolas, bâtie par Auger, prieur de St-Pierre de La Réole, pendant que son frère Giraud, dit le Mari Rotando, qui lui avait laissé ses châteaux et autres biens à régir, était en Terre-Sainte, vers 1098. La plaine qui s'étend depuis La Mothe jusqu'au bord du Lot est une des plus riches et des plus belles de France. Le pays qui fuit derrière nous, sur l'autre rive, ne le cède ni en richesses ni en beauté à la plaine de La Mothe. On l'appelle avec raison *La Basse-Rivière la Grasse*. Il est difficile de trouver de plus belles prairies et des terres plus fertiles.

Depuis un moment la navigation entre des rives sans habitations était monotone; mais le paysage change. O vous dont le cœur palpite à l'aspect des sites admirables qu'embellissent d'anciens souvenirs, hâtez-vous d'examiner celui qui vient de surgir sur la rive gauche! Voyez cette masse imposante, isolée dans l'espace, debout comme un phare élégant penché sur un lac tranquille! C'est le tertre de Meilhan que couronne artistement un bouquet d'arbres touffus. Les siècles ont emporté son château-fort, son couvent et sa tour aérienne qu'on voyait encore, il n'y a pas bien longtemps. Mais, si les monuments sont passés, son tertre est toujours là, menaçant et fier, comme au temps où il glaçait d'effroi le serf timide ou le pauvre navigateur de la Garonne.

Meilhan s'appelait anciennemeut *Medio-Lanum*, ensuite le *Bois-Meilhan*, et enfin *Meilhan*. C'est un pays riche en bois, pâturages et moissons. La forêt de Meilhan était une des plus belles de France, puisqu'elle allait joindre les Landes, qui finissent anx Pyrénées. On a préteudu que cette petite ville avait été fondée par les Visigoths qui occupèrent longtemps La Réole et les pays voisins. En 1420, Pons de Castillon prit Meilhau, pour le compte des Anglais, mais il ne resta pas longtemps maître de la place. Les deux armées se disputèrent vigoureusement ce point formidable. Meilhan fut dans un seul jour trois fois anglais et trois fois français, et resta enfin à la France. Meilhau était le boulevard du duché d'Albret. Il devint, dans les derniers temps, la propriété du duc de Bouillon ; celul-ci, soupçonné de conspiration, vit sauter son magnifique château qui était sur le flanc du tertre, et dont l'explosion détruisit aussi le couvent des Bénédictins et leur superbe église. La promenade que l'on voit sur le tertre se trouve sur l'emplacement de leur cimetière; la cloche roula jusque dans la Garonne. Les Marmandais l'enlevèrent de nult et la placèrent daus leur clocher, où elle est encore aujourd'hui.

On voit encore quelques ruiues de rempart en brique, par où l'on descend périlleusement à la cale, en suivant des degrés iuégaux qu'on a pratiqués au tournant du mur. Ces degrés sont dits à la brèche; on prétend que les Anglais pénétrèreut par là daus la place et s'emparèrent de la ville. Ce fut dans cette circonstance que Meilhan fut trois fois prise et reprise par les Anglais et les Français. Les Anglais complètement battus furent enfin mis en fuite. La tour de Meilhau s'apercevait de si loin, qu'elle avait donné lieu à cet adage connu de tous les marins : *Qui voit Meilhan n'y est pas dedans*. Il ne reste plus que quelques légères traces du château

Meilhan, l'un des plus forts, car il commandait la Garonne et menaçait l'immense forêt qui s'étendait jusqu'aux Pyrénées. Les Normands perdirent plusieurs barques devant cette place, et quoique maîtres de La Réole et de Marmaude qu'ils avaient saccagé et brûlé, ils ne purent jamais se rendre maîtres de Meilhan. Les armoiries de Meilhan sont trois crapauds, parce que sans doute les seigneurs de Meilhan commandaient à des pays marécageux.

Meilhan est la patrie du général Lacrosse, qui, quoi qu'en aient dit quelques journaux passionnés et toujours disposés à dénaturer les faits et à ternir les réputations, après avoir soutenu Rochambeau dans son héroïque résistance contre les Anglais, qui voulaient s'emparer de l'île Ste-Lucie (Antilles françaises), que défendaient seulement 400 hommes contre des troupes considérables, et avoir reconnu l'impossibilité de conserver l'île avec une poignée de soldats, sauva du moins sa frégate qu'il reconduisit en France. Plus de cinquante marins de la Garonne qui partagèrent la gloire de cette expédition ont confirmé ce fait, et même quelques ennemis du général Lacrosse n'ont pu s'empêcher de reconnaître son courage et ses talents militaires. Napoléon avait des raisons secrètes pour ne point l'aimer. Il trouvait toujours quelque prétexte pour l'éloigner de sa cour, parce qu'il voyait avec peine l'inclination prononcée de Joséphine, sa première femme, pour cet amiral. Le fils de cet amiral siège aujourd'hui dans le parlement français comme député de Brest et secrétaire de la chambre; mais il a abandonné les bords de la Garonne.

Pour ouvrir le lit du canal latéral, on a exécuté devant Meilhan des travaux gigantesques. La mine a mis plus de quatre mois pour déchirer cet immense rocher, dépouillé

aujourd'hui de son bosquet qui en faisait un point de vue admirable.

C'est à regret que je vous enlève aux douces rêveries que doit vous inspirer ce romantique village; mais cette presqu'île que nous longeons sur la rive droite, et dont la pointe est couverte de peupliers magnifiques, réclame aussi un salut. C'est la commune de Jusix, abondante en pâturages, et qu'un *accident faillit rendre célèbre*, en 1814. Six gendarmes couraient bride abattue à la conquête de Meilhan. La sentinelle anglaise tira sur eux comme ils arrivaient au passage. Epouvantés, ils prirent la fuite, et l'un d'eux laissa son chapeau en chemin.

Ce rivage que le fleuve, se laissant tomber de tout le poids de ses eaux, bat continuellement en brèche, se nomme la côte de Tartas. Ce passage est très pénible pour les bateaux qui remontent le fleuve. La Garonne semble vouloir arrêter là les passants, comme pour leur montrer les efforts qu'elle fait pour reconquérir les terres qu'on lui a enlevées, car Jusix n'est qu'une terre d'alluvion.

Nous voici dans le département de Lot-et-Garonne.—C'est *La Mothe* dont nous avons parlé plus haut, que nous revoyons au loin dans la plaine, sur la rive droite, couronnée de riches coteaux. Sur ces collines fuit le département de la Gironde. Derrière le télégraphe, dans le fond d'une charmante vallée, arrosée par le ruisseau de la Gupie qui sépare les deux départements, se trouve encore un sanctuaire à la Madone. C'est Notre-Dame-de-Lorette, en grande vénération dans le pays. Une foule de malades et d'infirmes vont boire les eaux salutaires d'une limpide fontaine qui coule dans l'enceinte de la chapelle.

C'est une petite chapelle rustique aux murailles assez épaisses et bien noires, aux fenêtres étroites et basses, et au haut de laquelle on voit plantée une modeste croix. L'intérieur en est froid et nu. Un ruisseau qui se forme derrière l'autel, murmure doucement en fuyant sous le pavé de l'église. Quelques *ex-voto* suspendusaux murs, quelques pauvres tableaux, un petit autel sur lequel on a posé la statue miraculeuse de la Vierge, voilà tout ce qu'ont pu faire les habitants de ce pays pour honorer la mère de Dieu, qui manifeste souvent sa miséricordieuse protection dans cette vallée. Les eaux de la fontaine ont, dit-on, une vertu merveilleuse. Aussi, quand vient la fête, tous les villageois accourent en foule, pour y conduire leurs parents infirmes ou languissants. Chacun emporte de ces eaux qui guérissent les plaies les plus ulcérées. Oh ! ce jour-là, la chapelle s'embellit, des tentures de lin cachent ses rides ; ses portes se couronnent de guirlandes ; ses dalles humides disparaissent sous un tapis de fleurs et de gazon, et ses voûtes retentissent de chants pieux! Autrefois toutes les paroisses voisines et quelques-unes même de très éloiguées s'y rendaient processionnellement. Ce devait être un bien touchant spectacle que cette foule d'hommes simples et croyants, agenouillée devant la statuede la sainte patronne et faisant retentir les airs d'hymnes sacrés. Un prêtre prenait ensuite avec respect la statue tant révérée et parcourait la campagne, suivi de tous les fidèles. Mais aussi, disent les anciens, la moisson était toujours abondante, car la Vierge attirait sur nos champs les bénédictions du ciel... Beaux souvenirs de pieuse espérance dans lesquels l'âme rêveuse se recueille avec volupté, et qui sont parvenus jusqu'à nous tous parfumés de poésie!.. Aimer une mère, la prier, la bénir, rien de plus doux, rien de plus digne ! Sur la porte de tous les sanctuaires de la vierge Marie on peut également écrire :

Chrétien, qui que tu sois ou souffrant ou coupable ;
Viens d'une voix pieuse implorer mon secours,
Et soulagé par moi du fardeau qui t'accable,
Ma main du haut des cieux te soutiendra toujours ! ..

Toutes les villes, bourgs et villages nombreux du bassin de la Garonne, ont leur fête votive ou locale. Comme le but de de ces fêtes est changé ! Nées du christianisme, elles étaient consacrées à la prière et à tous les exercices de piété. Le premier but des fêtes locales fut de réunir toute la population d'une paroisse, autrefois beaucoup plus dispersée et privée de voies de communication afin d'obtenir un concours de prières tellement unanime et solennelque le patron qu'on fêtait, pût intercéder auprès de la Divinité et obtenir du Seigneur, par son entremise, le maintien de la santé et des forces, si nécessaires aux gens de la campagne, et la conservation des fruits de la terre. Les paroisses voisines, bannière en tête, venaient ainsi religieusementse visiter. Mais tout passe ou se modifie. Ces réunions, autrefois si saintes etsi poétiques, n'ont actuellement qu'un but matériel et positif ; de la prière on en est venu à la danse et trop souvent à la débauche. C'est au mois de mai que les fêtes locales commencent dans la riche et magnifique plaine de La Réole à Tonneins et dans les contrées voisines. Depuis ces premiers jours de fleurs, chaque dimanche offre une fête dans un village plus ou moins éloigné ; mais la distance n'est jamais une cause d'absence pour les vigoureux habitants de nos contrées méridionales. Les travaux de la veille, ceux du lendemain, ne les empêchent pas de se fatiguer davantage le dimanche, pourvu que leurs exercices pénibles s'appellent plaisirs. Le jour de fête locale, la matinée n'a rien de commun avec le plaisir ; la messe et le sermon qui la suit indispensablement occupent tout le monde, hôtes et convives. Le village du Midi n'est pas irréligieux, aussi la messe y est une nécessité, et on parlerait toute

la journée de celui qui n'y aurait pas assisté le dimanche, les vieilles filles prieraient pour sa conversion, et la haine de plusieurs personnes lui serait infailliblement acquise. Jusqu'à midi, letemps se passe à l'église. Le dîner, qui est le plus puissant motif de ces réunions, rassemble le plus de monde. Même les propriétaires les plus riches et très honnêtes, franchissent chaque année une distance de plusieurs lieues pour savourer le vin d'un cousin ou d'un oncle. Après le dîner commencent le bruit, les jeux et les danses. Allez sous les arbres ou sous les tentes, à la mode des Arabes, où se meut une joyeuse population, vous verrez des scènes pleines d'originalité, vous entendrez des dialogues dont la portée niaise est seulement connue par les interlocuteurs. On exécute sur la rive gauche de la Garonne, aux limites des Landes, çà et là, les *en-avant* et les *en-arrière* d'une *Bourrée*, au son du tambourin et aux notes aiguës du fifre ; sur la rive droite, on danse au son du violon, on y aime beaucoup la danse aux chansons nationales et populaires, dont quelques-unes sont fort anciennes et donnent une idée de la gaîté de nos ancêtres. Les jeunes gens des communes voisines reconnaissent un chef. C'est lui qui fait l'ordre ou le tapage. Partout où il se présente il trouve un sourire sur le visage des femmes ; s'il s'arrête, on fait cercle autour de lui ; sa cravate suspendue à un bâton ou nouée autour de son chapeau, est sa bannière, et la troupe des villageois la suit fidèlement. Si on a à se plaindre de la courtoisie des hôtes, ou si quelque fille étrangère a été manquée ou mystifiée, immédiatement le plaisir s'étiole, la joie disparaît, les instruments cessent de jouer. Le cri d'ordre retentit, les jeunes gens se groupent, on gesticule, on se menace ; les femmes vont aux vêpres et les hommes au cabaret. Le vin échauffe le courage, éteint la raison, et le plus souvent on se bat sur la soirée. Cependant, il faut en convenir, depuis 1830, ces fêtes sont moins tumultueuses et les

rixes plus rares. Sous l'empire et même pendant la restauration, les fêtes votives de Meilhan, Jusix, Coutures, Baries, Castelnau de Beaupuy et Marmande ne se passaient jamais sans combat et sans plusieurs blessés. La dispute commençait ordinairement par les enfants et finissait par les hommes et les femmes. La guerre alors était un jeu, parce que nous étions plus barbares.

Si la nature sema de fleurs et de bosquets les deux rivages du fleuve, dit M. Samazcuilh, le génie de l'homme les couvrit à son tour de beaux vignobles, de riches moissons, de châteaux superbes, d'habitations fraîches et riantes, de villes et de villages prospères. En effet, voyez si jamais la nature put se montrer plus belle. A peine avons-nous salué, sur la rive droite, ce groupe de maisons, qu'on appelle *Gachet*, du nom du propriétaire, que nous voilà encore navignant à travers des îles verdoyantes.

Oh ! la France est un beau et magnifique royaume! C'est peut-être le plus beau pays du monde, le jardin embaumé de l'Europe! Son sol étonne les yeux de l'étranger qui la visite et devient pour lui un objet de tendre amour. Partout la nature a ménagé des surprises au voyageur. S'il rencontre de distance en distance des lieux arides, des plaines monotones, des contrées sans aucun charme, les vergers de la Normandie, les champs de lin de la Bretagne, les rives majestueuses du Rhin, les vignobles de la Bourgogne, les bords riches et délicieux de la Loire, les vallées fécondes du Dauphiné, les rives accidentées, pittoresques et opulentes de la Garonne, et un nombre considérable de villes magnifiques sous un ciel toujours tempéré, lui font oublier quelques lieux sauvages qui cachent sous une terre aride des richesses minérales et couvrent des phénomènes souterrains. Que n'aurions-nous

pas à dire, si, après avoir parlé du sol de la France, nous voulions nous occuper maintenant de la nation la plus douce, la plus humaine, la plus puissante, si elle était plus ambitieuse et moins généreuse, et si, comme d'autres nations, elle remplaçait le droit et la justice par l'astuce, la mauvaise foi et la surprise !...

Mais devant nous, sur la même rive du fleuve, à l'extrémité de ces prairies, s'élève le clocher d'une petite ville charmante, qui nous apparaît à travers un épais rideau de verdure, comme un magique panorama ! C'est Ste-Bazeille que je salue avec amour, car c'est le lieu qui m'a vu naître. Plus heureux que nous, le voyageur qui suit la grande route peut admirer une plaine, qui s'étend jusqu'au-delà de Tonneins, et qui a mérité d'être appelée le Jardin de la France..

Ste-Bazeille, bâtie sur une éminence, remonte, sans contredit, à une haute antiquité; car la jeune martyre dont elle porte le nom fut décapitée dans cet endroit par son propre père qui était païen, vers les premiers temps du christianisme en France, et figure sous cette date dans le martyrologe Bazadais.

Voici la légende populaire, et vous en croirez ce qu'il vous plaira : « Au commencement du christianisme, la cité d'Orange, aujourd'hui Ste-Bazeille, était encore une ville assez considérable. L'intendant du gouverneur de cette ville était, comme presque tous les habitants, païen et ennemi acharné des chrétiens alors très peu nombreux dans les Gaules. Il n'avait qu'une fille, et tous ses rêves d'avenir reposaient sur une tête aussi chère. On l'appelait Basillia, depuis Bazeille. Basillia, ayant entendu parler des chrétiens, voulut en

connaître les doctrines. Douée d'une de ces fortes organisations qui ont besoin de croyances pures et certaines, et qui, une fois convaincues, restent inébranlables, elle mit tout en œuvre pour connaître ce qu'elle devait aimer jusqu'à la mort. A l'insu de son père, qui la destinait, comme la fille la plus belle et la plus distinguée du pays, au service de l'autel politique, elle avait de fréquentes et longues conférences avec les chrétiens. Dans un voyage à La Réole, elle se fit secrètement baptiser, car il ne lui fallut pas longtemps pour connaître et aimer les mystères du christianisme. Elle était d'une piété rare, et quoique condamnée à pratiquer secrètement sa nouvelle religion, elle n'en négligeait aucune observance. Le père de Basillia avait remarqué du changement dans la manière de vivre de sa fille, mais il ignorait tout ce qui s'était passé depuis peu de temps. Cependant le moment de prendre l'investiture solennelle de *servante de l'autel politique* était venu, et le père de Basillia était fier et heureux de voir que cette dignité, la plus grande pour les femmes, était réservée à sa fille. C'était le matin, au moment où le soleil paraissait à l'Orient; Basillia, vierge fervente de Jésus-Christ, priait. Allons, lui dit son père, ma fille, prends tes plus beaux vêtements, je t'ai préparé une riche couronne, viens servir nos dieux tutélaires sur l'autel de la patrie. On t'attend. Quelle gloire pour toi, ma fille! quel bonheur pour moi!... Basillia tressaillit et resta sans parole. Le père, étonné, s'approche de sa fille, la baise au front, et lui demande pourquoi elle paraît si triste lorsqu'elle devrait faire éclater sa joie. Mon père, lui dit enfin Basillia, je vous aime bien, mais je ne puis vous obéir! Quoi! tu ne peux m'obéir? Et qui est donc ton maître? Jésus-Christ, fils de Dieu et Dieu lui-même, le seul et unique seigneur de tous les hommes. Ces paroles tombèrent sur la tête du père comme un coup de foudre. Quoi! s'écria-t-il, quoi! tu n'aimes plus ton père, tu l'as trahi; tes cendres ne se mêleront donc pas

à celles de ta mère, de ton père qui n'ont aimé que toi? Ah! mon désespoir est affreux, obéis à ton père, il t'ordonne de le suivre. Basillia qui n'avait appris dans le christianisme qu'à aimer et obéir davantage, sanglottait aux genoux de son père en fureur. Elle voulut parler, mais l'autre répétait avec serment et avec une voix horrible: blasphème le Dieu des chrétiens que maudit ton père, viens à l'autel de nos dieux ou meurs de ma main... La scène fut horrible. Basillia resta inébranlable; un signe de croix et les yeux fixés au ciel avec larmes annoncèrent au père la résolution de la fille qui priait Jésus. Malédiction sur toi, s'écria-t-il, malédiction à tous les chrétiens, meurs!.. et la tête de Basillia roula sur le pavé... Cette tête sursauta neuf fois, et une source jaillit à chaque fois... Basillia, quoique décapitée, se releva, prit sa tête dans sa robe et vint la porter à l'oratoire des chrétiens où s'élève aujourd'hui, dit-on, l'église paroissiale... C'était un jour de dimanche, un jardinier, qui vit passer Basillia portant sa tête ensanglantée, s'écria : miracle! ô prodige! Basillia porte sa tête! Il est bien plus surprenant, lui répondit celle-ci, qu'une créature de Dieu travaille le saint jour de dimanche... Le père de Basillia, anéanti à la vue des neuf sources et du départ de sa fille, se convertit et mourut chrétien. Le jardinier imita le père de Basillia, dont la mort fut un triomphe pour l'Eglise et une occasion de nombreuses conversions pour les païens. Une petite chapelle, autrefois le but d'un grand pèlerinage et aujourd'hui un lieu de station dans les grandes processions de la paroisse, s'élève sur les ruines de l'ancienne maison de Basillia et renferme les neuf sources qui forment encore une belle et abondante fontaine, et donnent aujourd'hui le nom de *Neuffons* à la petite vallée qu'on traverse en sortant de Ste-Bazeille, sur la route royale de cette ville à La Réole.»—Voilà ce que j'ai souvent entendu raconter par les vieillards de l'endroit; voilà ce qu'on vous répètera

encore, car c'est une vieille tradition qui va toujours s'embellissant. Pour moi, je ne vous la donne pas pour de l'histoire : prenez-en presque rien, ce sera comme il vous plaira. Je ne crois pas tout ce qu'on dit, ni tout ce qu'on écrit, mais je reste convaincu que rien n'est impossible à Dieu. C'est, dit-on, depuis cet événement tragique, que cette ville, qu'on nommait autrefois Cité d'Orange, s'appelle Ste-Bazeille.

Mais ce qui prouve plus l'antiquité de cette petite ville, qui ne fut dans le principe qu'une forteresse, c'est qu'en 1820 et 1821, on découvrit dans un jardin qui borde la grand'route, et où commence aujourd'hui l'embranchement de la route de Coutures à Cocumont et les Landes, plusieurs tombelles gauloises, des camées en pierres précieuses, des colliers et des bracelets en or qui furent vendus à vil prix. On conservait aussi au château de *La Lanne*, près de la ville, une pierre qui avait servi, assure-t-on, d'*autel politique* du temps des Gaulois.

On voit encore à Ste-Bazeille les ruines d'un ancien château dont la terrasse sert de promenade. Comme presque toutes les villes des bords de la Garonne, Ste-Bazeille subit successivement le joug des Sarrasins, des Visigoths et des Normands. La ville fut plusieurs fois saccagée et brûlée.

Quoi qu'il en soit, en 1295, durant les guerres entre la France et l'Angleterre, le comte de Valois prit la Réole, détruisit plusieurs forts, entre autres celui de Ste-Bazeille ; son église fut démolie avec le couvent et rétablie peu après. Mais de cette ville assez importante et beaucoup plus étendue, il ne s'en releva que quelques maisons.

La rivalité des maisons de Blois et de Montfort, en 1456,

avait allumé la guerre civile en France. La première était soutenue par le roi de France, la seconde par le roi d'Angleterre. Ste-Bazeille tenait depuis longtemps pour le parti des Anglais; mais, en 1342, l'évêque de Beauvais, après avoir réduit Damazan, vint mettre le siège devant cette place et s'en empara.

C'est du château de Ste-Bazeille que Henri, roi de Navarre, piqué du refus de son sénéchal qui ne voulut pas enregistrer son ordonnance pour la levée d'une somme de 3,500 livres, pour mettre les villes en sûreté, renouvela son ordonnance qnelques jours après.

En 1586, le duc de Mayenne assiège Ste-Bazeille, qui résista d'abord vigoureusement ; mais enfin, cette ville suivit l'exemple aussi funeste qu'inévitable de la ville de *Montignac* (Dordogne) et capitula. Despeuilles commandait alors la place de Ste-Bazeille. Le roi blâma sa conduite et le fit mettre huit jours en prison à Bergerac.

Le clocher de cette ville, qui ressemble à ceux de Saintes, de Soubise et de Marennes, prouve que Ste-Bazeille resta longtemps, comme les autres villes du Midi, sous la domination anglaise. Cependant jamais pays n'enfanta peut-être de cœurs plus attachés à la France. Essentiellement patriotes, les habitants de cette ville, qu'on appelle dans le pays *la petite république,* se distinguèrent surtout sous l'empire; Ste-Bazeille compte une douzaine d'officiers de tout grade, décorés et retraités.

Lorsque le prince royal, le duc d'Orléans, si valeureux et si brillant, qui a mérité que sa mort, objet de tant de douleurs et de regrets, fût regardée comme une calamité natio-

nale, passa dans cette ville accompagné de sa belle et vertueuse épouse, il fut vivement touché de l'enthousiasme avec lequel on l'y reçut. C'était un véritable délire; on n'entendait que des acclamations, tandis que des jeunes filles, vêtues de blanc, couvraient la voiture de fleurs. Le prince et la princesse reçurent des hommages sincères, et comprirent que les peuples du Midi aimaient plus encore qu'ils ne savaient le dire.

Après la bataille d'Orthez (1814), les militaires blessés arrivèrent à Layrac, près d'Agen. On voulut y établir un pont de bateaux. Ste-Bazeille et Coutures envoyèrent sur les lieux quelques embarcations chargées de subsistances, et donnèrent ainsi un dernier témoignage d'amour au héros immortel qui sauva la France et la couvrit de gloire.

De tout temps, les rois et les princes de France trouvèrent, même dans leurs malheurs, un constant appui dans le dévoûment des peuples du Midi. Ils furent toujours les derniers à abandonner la cause de leurs princes et ne cédèrent qu'à l'impossibilité. On trouve dans toute l'histoire des traces de cette vieille fidélité. Détenu dans la capitale de ses états, gardé à vue dans le palais des Tournelles, dit M. E. M. *(Mosaïque du Midi)*, l'infortuné Charles VI dépérissait de jour en jour. « Du pain, donnez-moi du pain, s'écriait quelquefois l'héritier de la couronne de St Louis!..» — La misère la plus hideuse couvrait de ses haillons le manteau royal de l'époux d'Isabeau de Bavière; et cette reine coupable, que l'enfer avait jetée comme une furie sur le beau royaume de France, riait et chantait dans les délices de l'orgie; elle tendait sa main souillée de crimes à Henri d'Angleterre, proclamé roi dans Paris. On dit qu'à sa dernière heure, Charles VI recouvra toute sa raison, et qu'avant de mourir il entendit

sous les fenêtres du palais des hérauts qui criaient : Gloire et prospérité à Henri d'Angleterre, roi de France ! Alors Charles sentit s'échapper de sa poitrine le dernier souffle de vie ; il leva ses yeux presque éteints vers le ciel pour demander vengeance, se roula dans les derniers lambeaux de son manteau fleurdelisé, et mourut.

Le dauphin qu'une déplorable mésintelligence avait éloigné de son père, réunissait sous ses drapeaux les seigneurs du Midi avec leurs soldats, et, secondé par le courage de ces intrépides chevaliers, restés fidèles à la patrie, il lutta contre les Anglais et les Bourguignons, qui furent battus, et il resta maître de son royaume et de la couronne de ses ancêtres. C'est dans le Midi, que l'empire et la restauration ont rendu le dernier soupir, et que ce soupir a été recueilli avec le respect qui est dû aux grands malheurs !

Ste-Bazeille produit des vins assez renommés.

Malgré la beauté du site, Ste-Bazeille ne se dessine pas aussi pittoresquement que ce village qui, comme une conque ou une petite miniature, surnage, pour ainsi dire, au milieu du fleuve qui le baigne. C'est Coutures, petite Sidon, qui fait aujourd'hui un commerce considérable en grains, chanvres, vins et bois de toute espèce. C'est un petit grenier de Bordeaux où il envoie chaque semaine plusieurs gros bateaux chargés de farines et d'autres approvisionnements. Les habitants du pays se distinguent par les belles qualités du cœur et surtout par leur industrie. Ce bourg n'était primitivement habité que par de pauvres pêcheurs ; aujourd'hui il n'y a plus de pauvres dans l'endroit, et quatre ou cinq familles ont su ramasser honnêtement une fortune considérable. Coutures fut un point de relâche des pirates normands, qui dressèrent

leurs tentes sur cet espèce de cap d'où ils dominaient la Garonne. S'il fallait en croire toutes les traditions et les chroniques, Coutures fut fondé vers cette époque et probablement par quelques Normands déserteurs, qui s'arrêtèrent sur cette rive et se livrèrent à la pêche, et peu à peu au transport des marchandises.

Rien de remarquable à Coutures en fait de monuments. On dit seulement que, dans une de ses courses, un des Raymond, comte de Toulouse, s'y arrêta et demanda à se rafraîchir. Il but gaîment et sans effort un pot de vin; ce qui fait que, dans toute la contrée, surtout à Marmande, suivant l'ancien usage, au lieu de dire une bouteille de deux litres, on dit *mesure* ou *bouteille comte Raymond*.—Que Dieu conserve à ce village son église réellement en danger!..

Vous voyez derrière Coutures une route superbe qui quitte la route royale à Ste-Bazeille, passe dans ce village et conduit à Cocumont (Montagne Rouge), Grignols, et va rejoindre la route de Bayonne. Avant longtemps la Garonne se chargera encore ici d'un pont suspendu. Le plan en est déjà préparé.

Nous allons laisser sur la rive gauche, dans les terres, la commune de Gaujac; à la vue de ce magnifique château qui domine la colline, tous ceux qui connaissent la famille qui l'habite, se sentent pénétrés de respect et de bienveillance. C'est le château de Marcellus...

Le comte qui en faisait le plus bel ornement n'est plus !... Une mort subite l'a enlevé à la terre, il y a quelques années; les pauvres des deux départements ont pleuré longtemps cet homme de bien. Sa mort fut une perte pour les lettres, une séparation cruelle pour sa famille et ses amis, un triomphe

pour le ciel qui l'enviait depuis longtemps à la terre. Il ne refusa jamais un pauvre, et son dévoûment pour les malheureux était connu jusque dans les bagnes. Il nourrissait et entretenait plus de douze cents personnes pauvres ou infirmes. Député, pair de France, il figura honorablement à la tribune française. Poète, il chanta les charmes des bords de la Garonne. Qu'il soit permis à la reconnaissance de jeter en passant quelques fleurs sur une tombe aussi respectable...

Ce ruisseau qui débouche à travers ces fourrés de jeunes obiers, c'est l'Avance. Fière d'avoir fait fonctionner dans sa course tortueuse un nombre infini de moulins, cette petite rivière vient mourir sans regret dans les eaux de la Garonne. Elle prend sa source, quoi qu'on en dise, auprès de Casteljaloux, à la superbe forge de *Neuffons* (neuf sources), où M. Barsalou, le propriétaire de ce lieu, a fondé, au milieu des sables et des marais, une colonie d'ouvriers qui prend chaque jour plus d'importance. Espèce d'oasis, cette colonie se compose de cinq fourneaux, plusieurs martinets, laminoirs, une grande exploitation d'extraits d'essences résineuses et de produits chimiques, dirigée par M. Fabre, qui obtint une médaille d'argent à la grande exposition de Toulouse, en 1840.

Nous naviguons toujours au milieu d'un archipel de petites îles qui, à l'approche de l'hiver, servent de retraite aux canards, aux vanneaux, aux sarcelles et aux autres oiseaux. Quel tableau ! quelle verdure ! quels ombrages ! C'est ici qu'on pourrait dire avec Châteaubriand :

Sous le saule nourri de ta fraîcheur amie,
Fleuve, témoin de mes soupirs,
Dans ces prés émaillés, au doux bruit des zéphirs,
Ton passage offre ici, l'image de la vie.

Et des vallons déserts, au sortir de ces fleurs,
Tu conduis les ondes errantes ;
Ainsi nos heures inconstantes
Passent des plaisirs aux douleurs...

Marmande n'est pas loin. Nous longeons déjà, sur la rive droite, la petite commune de Tivras, qui dépend de cette ville. Nous doublerons bientôt le *Roc de Quatalan*, c'est-à-dire *quatre à l'an;* c'est ainsi qu'on le nomme, parce que c'est un écueil pour les bateaux qui viennent souvent y naufrager. C'est aussi à la belle saison le rendez-vous de la jeunesse de la ville et des environs.

Sur la rive droite nous laissons une riche plaine qu'on pourrait appeler un délicieux jardin. La route royale qui la traverse en ligne directe, bordée d'arbres touffus qui l'ombragent, ressemble plutôt à une allée qu'à une voie publique. L'église qui domine sur ce rideau de riches collines, couvertes de vignobles et de vergers, nous annonce Beaupuy, séjour agréable et très renommé dans la contrée à cause de son excellent vin. Derrière le coteau se déroule la vallée accidentée de Gupie et de Castelneau, qui finit sur les rives tranquilles du Drot, et que semble commander l'antique château de Mauvezin, dont les seigneurs presque toujours en guerre avec les bourgeois de Marmande ne dormaient jamais tranquilles, car les Marmandais furent toujours des hommes courageux et déterminés. Plus d'une fois ils forcèrent ces prétentieux seigneurs à leur acheter la paix. Beaupuy, dans ces temps-là, était un poste avancé de Marmande.

Sur la rive opposée, c'est *Montpouillan*, qu'on salue dans les terres, au sommet de cette riche colline qui domine la

vaste plaine de prairies qui fuit rapidement derrière nous. *Montpouillan* est un nom gaulois qui signifie *éminence entourée de marais*. Son nom nous dispense de parler de son antiquité. Durant les guerres de la réforme, *Montpouillan* eut son régiment qui se distingua dans plusieurs attaques.



MARMANDE.

—

Enfin, voici Marmande avec son beau pont! Saluons cette fille des gens de mer (des Anglais), qui verserait aujourd'hui jusqu'à la dernière goutte de son sang pour repousser l'étranger loin de la patrie! Rien de certain sur la fondation de cette ville. Elle existait peut-être du temps des Romains, mais elle ne figure dans l'histoire que longtemps après l'établissement de la monarchie en France, lorsque la ville de Marmande, peu considérable alors, passa au pouvoir des Anglais, comme

toute la Guienne, et resta sous cette domination depuis 1152 jusqu'en 1451. Edouard, roi d'Angleterre, avait donné au fameux Bernard de Lesparre, avec la place de sénéchal de l'Agenais, le château de Marmande.

Marmande se trouva engagée dans presque toutes les guerres de religion. En 1212, elle fut assiégée et prise en même temps que Biron, par les croisés de Simon de Monfort et d'Arnaud de Rovingha, évêque d'Agen.

En 1214, quoique protégée par la bannière anglaise, elle fut prise une seconde fois. Cependant, en 1219, après la mort du cruel Monfort, elle se livra avec transport au jeune Raymond, comte de Toulouse. Cette conduite devait coûter bien cher à Marmande. Louis VIII, fils aîné de Philippe-Auguste, commença le siége de cette ville, en 1219, et la livra ensuite au comte Amaury, fils du fameux Simon de Monfort, qui y fit massacrer, dit-on, 5,000 personnes qui s'étaient renfermées dans ses murs. Louis, indigné de cette conduite infâme, se retira avec ses troupes.

Marmande avait son château-fort et d'autres bastions qui en faisaient une place importante. On voit, en effet, dans l'histoire, qu'après la prise de cette ville on engagea Monfort, qui voulait la détruire, à conserver une place aussi importante. On démolit cependant alors une partie de ses murailles, mais on ajouta de nouvelles fortifications qui furent longtemps le boulevard de l'extrême frontière de l'Agenais.

En 1555, le corps anglais que commandait le comte Warwick se porta de Ste-Marie sur Marmande, et en détruisit les vignes et les propriétés. En 1557, le roi de Navarre marche sur Marmande où il conclut une paix avec les catholiques.

En 1562, Duras, chef des réformés, se rendit dans cette ville pour y organiser une armée, comme il avait fait dans Tonneins (Sus). Durant les guerres des protestants, sous Louis XIII, Marmande prit part aux désordres politiques de la France, et vit passer ce monarque dans ses murs, à la tête de ses troupes royales. En 1580, Biron réunit ses troupes dans cette ville, et Henri renonce à tenir la campagne devant lui. Cette même année, Henri défit, devant cette place, son épouse, Marguerite de Valois.

En 1676, le parlement de Bordeaux, exilé à Condom, fut transféré à Marmande le 15 janvier, et y siégea, dit l'auteur de la *Guienne hist. et monum.*, jusqu'au mois de mai 1678. Marmande, pendant la croisade des Albigeois, comme Penne et Casseneuil (sur les rives du Lot), les châteaux de Biron et de Monpezat, fut cruellement traitée, livrée aux flammes et complètement détruite. Après la guerre désastreuse des Albigeois, elle renaît au milieu de ses ruines et rentre dans une ligue de mutuelle défense avec les villes de Port-Ste-Marie, du Mas, de Condom et d'Agen.

En 1814, lorsqu'une fortune ennemie enlevait à la France, dans Napoléon, le dernier jour de gloire de l'empire, 800 hommes luttèrent dans les environs de Marmande, pendant un mois, contre toute une division anglaise, et firent 200 prisonniers, plusieurs officiers compris. En 1815, 600 sauvages, sortis de nos colonies d'Amérique, venaient envahir Marmande. La terreur régnait dans la ville et plus encore dans les campagnes. Les Marmandais prirent les armes et les firent prisonniers. On eut à déplorer la perte d'un excellent citoyen, le géomètre Frusquet, qui fut tué par une balle ennemie.

Nous rapportons ici, à la gloire des Marmandais, un autre

fait d'armes, autrement important, qui se trouve consigné dans la *Guienne* de M. Ducourneau ; ceci arriva en 1595. Jean-Paul d'Esparbez, renfermé dans la ville de Blaye, dont il était gouverneur, et assiégé par terre par Matignon, et sur la Gironde par une escadre qui en formait le blocus, était réduit à une grande détresse et implorait des secours de tous côtés. Cent vingt habitants de Marmaude, conduits par Legoutt, l'avocat Larivière et Gillet, s'embarquent à Reguen sur de petits bateaux, passent intrépidement devant Bordeaux, traversent, au Bec-d'Ambez, la flotte anglaise qui ne peut les arrêter et débarquent à Bourg; les paysans de quelques communes se réunissent en armes pour leur barrer le passage. Ces cent vingt braves culbutent cette troupe, lui passent sur le ventre, tombent sur les assiégeants étourdis de tant d'audace et de bonheur, et pénètrent dans la place où ils ramènent la confiance. Au mois d'avril suivant, une division anglaise de seize vaisseaux arriva en vue de l'escadre française; un combat acharné s'engagea entre les deux flottes; à la suite de cet engagement, les Espagnols parvinrent à jeter dans Blaye des troupes fraîches et des munitions. Matignon, voyant qu'il perdait son temps devant cette forteresse et ses meilleurs soldats, leva le siège et rentra dans Bordeaux. Sans le courage et le dévoûment des Marmandais, c'en était fait de Blaye.

Marmande, chef-lieu du 2e arrondissement du département de Lot-et-Garonne, fait un commerce considérable avec Bordeaux. Cette ville, assez bien bâtie, possède un collège et un très bel hospice. Il y avait aussi autrefois, à Marmande, plusieurs couvents et établissements publics; mais à peine s'il en reste aujourd'hui quelques traces. Son église est assez belle; il est déplorable qu'on trouve de quoi aligner des promenades et qu'on ne trouve pas le moyen de dégager sa façade qui serait presque monumentale. C'est la patrie de

Combefis, savant dominicain, et du baron de Bonnefous, commandant distingué dans la marine royale.

Une route superbe conduit de Marmande à Miramont, domicile du vicomte de Martignac, qu'on doit placer au rang des premiers ministres et des grands orateurs parlementaires de la France.

C'est la route qui conduit par Castillonnès et Bergerac dans la première Aquitaine ou Périgord. De tous les departements du midi de la France, celui de la Dordogne est le département où l'on trouve un plus grand nombre de castels, de forteresses, d'abbayes et de monastères. Les nombreuses et imposantes ruines que le voyageur rencontre presque à chaque pas lui rappellent combien la noblesse périgordine était fière et puissante. Quelques châteaux ont résisté aux ravages du temps et des révolutions. Les palais des rois de France pouvaient à peine rivaliser avec les manoirs gothiques et de la renaissance des Talleyrand, des Taillefer, des Laforce, des Biron, des Fénelon-Salignac, des Rastignac, des Bourdeille, des Dautefort, familles illustres qui ont glorieusement augmenté les fastes de notre histoire nationale. Quand on parcourt le Périgord, on visite avec satisfaction l'antique castel où naquit Brantôme ; le manoir d'Etienne la Boëtie, qui brava les préjugés du XVIe siècle et eut le courage d'écrire son *Traité de la servitude volontaire*. A St-Michel, le château où naquit Michel Montaigne, le gentilhomme philosophe, ce moderne Socrate qui, se métamorphosant tantôt en Héraclite, tantôt en Démocrite, riait des vicissitudes humaines, ou versait des larmes amères sur les malheurs qui accablaient tous les royaumes de la chrétienté. De la tour de son château, il écrivait, en 1572, aux *Gibelins, qu'il était Guelphe;* aux *Guelphes qu'il était dévoué corps et âme aux Gibelins*. Dans son modeste château, il fuyait *les*

gens qui font violence au repos du pays pour le guérir; donnant asile aux persécutés de tous les partis, il se mêlait aussi d'achever quelques vieux pans de mur et quelque pièce de bâtiment mal dolée. Mais sa fainéance l'empêcha de parfaire les commencements laissés par son père en sa maison. Montaigne avait meublé son château avec simplicité, mais avec le goût d'un gentilhomme qui avait vu la magnificence des princes d'Italie. En philosophe, il avait couvert les plafonds d'inscriptions grecques et latines. Quelques-unes sont encore lisibles.

Inscriptions grecques recueillies par Charles Compans :

CE NE SONT PAS TANT LES CHOSES QUI TOURMENTENT L'HOMME, QUE L'OPINION QU'IL A DES CHOSES.

IL N'EST POINT DE RAISONNEMENT AUQUEL ON N'OPPOSE UN RAISONNEMENT CONTRAIRE.

LE SOUFFLE ENFLE LES OUTRES, L'OPINION ENFLE LES HOMMES.

Inscriptions latines :

CENDRE ET POUSSIÈRE, DE QUOI T'ENORGUEILLIS-TU ?

NOTRE ENTENDEMENT ERRE EN AVEUGLE DANS LES TÉNÈBRES ET NE PEUT APERCEVOIR LA VÉRITÉ.

Le grand nom de Montaigne méritait cette digression.

Tant que nous sommes arrêtés ici devant Marmande, laissez-moi vous raconter un fait qui s'est passé dans les salons de la sous-préfecture de cette ville, lors du voyage du prince royal et de son auguste épouse, dans le Midi. Il vous donnera une idée du *sans-façon* de nos Gascons. Toutes les autorités civiles et militaires des villes et villages de l'arrondis-

sement se trouvaient réunies à la sous-préfecture. Le prince et la princesse, pour abréger un peu le cérémonial et se refaire des fatigues du voyage, les reçurent collectivement. Après les compliments de rigueur, le prince se livra à ce noble abandon qui le faisait aimer de tous ceux qui pouvaient le voir ou l'entendre. Un adjoint d'une commune du canton de Bouglon, honnête et riche propriétaire, perce malgré tout la double couronne de magistrats et officiers civils, qui entouraient le prince, et avec le français d'autrefois : Mon prince, lui dit gaîment ce vieillard, vous voyez cette écharpe, en lui montrant la sienne, décolorée, vermoulue, presque en lambeaux! Oui, lui répondit le prince, avec le sourire sur les lèvres. Eh bien! continua péniblement l'adjoint, je l'ai portée *du temps* de la république, sous le consulat et l'empire, et enfin depuis 1830. C'est très bien, lui dit le prince en riant : vous la portez depuis près de 60 ans; elle n'en est que plus respectable. Excusez-moi, continua l'adjoint, je ne suis pas allé à la *Poulitanique*; je parle mieux lé patoié que lé français. Eh bien! lui dit aimablement le prince, parlez patois, je vous comprendrai. Le vieil adjoint fut si satisfait de cette condescendence, que, très ému de joie : permettez-moi de vous toucher la main, mon prince bien-aimé, continua-t-il en patois. Avec bien du plaisir, répondit le prince royal, en mettant sa main dans celle du vieillard qu'il pressa affectueusement. Malgré l'admiration que cette belle conduite du prince avait excitée, tous les assistants riaient et le prince autant qu'eux, du bonheur et de la franchise gasconne du vieil adjoint. La princesse Hélène avait quitté les dames qui lui faisaient compagnie pour venir prendre sa part de cette scène extraordinaire : elle se montra aussi bonne et aussi bienveillante que le prince son époux. Elle voulut, elle aussi, entendre l'adjoint parler patois. La vieille écharpe eut ainsi tous les honneurs de la réception, et le vieil adjoint,

qu'un prince moins habile aurait traité d'effronté et mis à la porte par deux mots, la termina admirablement bien : *Adichas, moun princé, bous rémercii é bous aymi bien; bous tabés madamo, qu'estz ta bouno coumé beroyo! Adieu, mon prince, je vous remercie et vous aime bien; vous aussi, madame, qui êtes aussi bonne que jolie!* Je me souviendrai de vous, lui dit affectueusement le prince, et il inscrivit sur son carnet le nom du vieil adjoint L...le. Tout le monde fut charmé du prince et de la princesse, qui tirèrent un si grand avantage de ce qui aurait pu être pour d'autres un manque de respect fort grave et d'un très grand embarras.

Mais c'est à vous que je m'adresse, amateurs qui quittez tous les ans la brumeuse Angleterre, pour visiter ce qu'il y a de remarquable chez vos voisins ! Quittez ici le bateau à vapeur que vous pourrez reprendre dans quelques jours, et venez, puisque vous aimez la *bonne vie*, venez dans le pays des *viveurs*, des devins, des *sorciers* et des revenants ! Ces élégantes berlines qui nous attendent sur le pont vont nous transporter dans le pays le plus extraordinaire.

Vous verrez, en passant sur la droite, Samazan avec les ruines d'un château romain, son église antique et ses belles campagnes que couronne un joli manoir. Bouglon, élevé comme un phare qui domine les Landes et le bassin de la Garonne. Les ruines de son antique et formidable château, son église qui semble se laisser glisser sur la pente de la colline, tout rappelle d'anciens souvenirs qu'il serait trop long pour nous de relater ici. Les habitants de Bouglon sont affables et très humains. Plusieurs familles titrées ont fixé leur séjour sur ce sommet délicieux. Nobles, bourgeois et artisans, ils vivent tous dans la plus parfaite union, et ce bon accord se doit sans doute à l'instruction très variée et solide

que possèdent presque tous les propriétaires aisés de cette petite ville. Ils goûtent les douceurs de la vie, oubliant les guerres qui ensanglantèrent leurs murs, car Bouglon eut aussi sa Saint-Barthélemy, sans compter toutes les autres terribles exécutions si familières aux seigneurs de Bouglon et de Caumont. (Voir l'histoire de M. l'avocat Samazeuilh.)

Après nous être arrêtés à Casteljaloux, petite ville qui est là palpitante entre la vie et la mort, car, de ce côté, finit la vie de la nature, et de l'autre commence le désert, nous visiterons les *Landes*, et au milieu des sables et des pinadas, nous rêverons les voyages et la mer. Nous ne ferons pas un pas sans rencontrer des souvenirs du *Diable-à-Quatre*. Nous verrons la tour d'*Avance*, qui s'élève sur la bruyère comme un phare au milieu des flots; la ville de *Durance*, dont les sires d'Albret furent si fiers; les châteaux d'*Allons* et de *Cap-Chicot*, où vivait la charbonnière; celui de *Gueyze* et de la *Tour-Neuve*, rendez-vous du jeune Henri IV. N'écoutez pas les médisances, les Landes ne sont pas aussi tristes qu'on se plaît à le dire. Les pinadas, à l'odeur de goudron et les pins élancés, ont un aspect riant. Le genêt épineux fleurit en rameaux d'or aux pieds des pins. Cent espèces de bruyères mignonnes et jolies jonchent le sol de leurs touffes empourprées, et dans ces bois, dit un auteur, tout vivants d'oiseaux, de soleil et de fleurs, on aime à s'égarer à travers des sentiers d'un sable blanc à peine tracés. Si vous avancez, la forêt disparaît bientôt, comme un rideau jeté à l'horizon, et la lande, nue et immense, se déploie devant votre regard à la fois effrayé et ravi : quel silence! quelle tristesse uniforme! Le désert est là, avec ses perspectives infinies dont un rare accident, un chêne racorni, un marécage bleuâtre, une masse de sable qui s'éboule ou que le vent soulève et chasse devant lui comme un flot, viennent à peine interrompre l'indigente immensité. Cepen-

dant, à côté de cette nature vierge, si libre et si vagabonde dans ses développements, se trouvent jetés, comme des oasis dans le désert, des échappées de prairies, quelques champs de seigle et de maïs, et des hôtelleries excellentes, très bien fournies de vins de Bordeaux, de Champagne et de Blanquette. Que deviendraient autrement les infatigables chasseurs du pays ?

L'homme qui peuple ces solitudes est courbé; prosterné sous la toute-puissance de la nature, il tient au sol, il y est engagé, il semble en faire partie. Essayez de le transporter sur un autre point de notre territoire, il mourra bientôt d'ennui et de douleur. On a remarqué que la nostalgie faisait de plus grands ravages sur les conscrits qui viennent des Landes que sur ceux qui sont fournis à l'armée par les autres parties de la France. Accablé par la nature, le Landais n'essaie pas de lutter, il se livre à elle sans condition. De là cette tendance au fatalisme et aux croyances superstitieuses. Le caractère sauvage des Landais, son instinct poétique, naturellement vif et animé, est tourné à la rêverie par l'influence du sol et du climat. Sa faiblesse intellectuelle et physique le pousse à la défiance et à la fourberie. Sa demeure est une masure ou une cabane couverte de fougères et ouverte à tous les vents ; le plus souvent, il dort sur la paille, s'il peut en trouver. Il se nourrit d'un pain noir et ne boit qu'une eau saumâtre, extrêmement froide, qu'il corrige avec un peu de vinaigre !

Cependant, depuis quelques années, à l'exemple du curé d'Houeillès, qui, le premier, fit l'essai de la vigne au milieu des sables, plusieurs propriétaires et quelques fermiers récoltent un peu de vin. Tout fait espérer que la condition des habitants des Landes s'améliorera dans quelques années, si le gouvernement s'en occupe sérieusement. Les réunions des

Landais sont fort caractéristiques, surtout à la foire de Lubbon. Ils ne se rendent à cette foire que la nuit. Là, réunis dans la rase lande, sans maisons ni villages, n'ayant que quelques tentes où l'on donne à boire et à manger, ils trafiquent uniquement des sonnettes, et, pour mieux se tromper, c'est au milieu des ténèbres et jusqu'au point du jour qu'ils vendent et échangent leurs sonnettes. *Bos biga, veux-tu changer,* se disent-ils, et ils font retentir leurs sonnettes aux oreilles. Que de scènes burlesques ne s'y passe-t-il pas ! Rien de plus original et de plus amusant.

En quittant ce pays extraordinaire, vous emporterez de curieux souvenirs. Vous pourrez parler de la fontaine ou de la *Grotte de las Poupettes*, ainsi appelée, parce que les aspérités de la voûte ressemblent à des mamelles, jetant chacune sa goutte d'eau. Les femmes implorent la Sainte Vierge auprès de cette source, afin qu'elle leur obtienne la grâce de pouvoir allaiter leurs enfants. Elles déposent leur offrande après avoir récité la prière d'usage et rempli une bouteille de cette eau merveilleuse. Vous parlerez encore de la fontaine St-Georges, où se rendent en pèlerinage les personnes qui ont des panaris. Elles plongent le bras jusqu'au coude, dans la fontaine, s'endorment sur le bord, et sont, disent-ils, quelquefois guéris au réveil. Vous aurez vu dans les landes de Nérac et de Casteljaloux, à Xaintrailles, à Pindères, à Saumejan, plusieurs lacs fériques ; mais celui de Lalaguë est le plus remarquable. On y pêche la carpe et le brochet, dont quelques-uns, dit-on, se sont trouvés peser jusqu'à 7 kilogr. On vous entendra, avec plaisir, parler du lac de la *Tusque*, où vous aurez vu une petite île flottante, et de celui de *Leutres*, près de Pindères, qui vous aura montré aussi son île flottante, mais plus étendue que l'autre. Une vache, vous dira le berger des Landes, se hasarda et mit bas sur cette nouvelle Délos ! Qui n'a pas vu les Landes, en vérité, n'a rien vu !...

Casteljaloux est une jolie petite ville, très commerçante et surtout remplie de souvenirs. On y voit encore les restes d'un ancien château qui fut un de ces nombreux rendez-vous de chasse qu'avait créés, dans les Landes, l'infatigable chasseur Henri IV. De là, il se rendait aux châteaux d'Allons et de Cap-Chicot, où l'attendait joyeusement la célèbre charbonnière devenue châtelaine et l'amante du jeune prince. Sur la route de Casteljaloux à Marmande, à la sortie de la ville, se montrent encore çà et là, sur la pente de la colline, quelques restes de murailles. C'était un couvent de moines de St François. Jeanne d'Albret, reine de Navarre, encore aujourd'hui surnommée la Cruelle parmi les paysans du pays, passait un jour devant le couvent, en revenant de La Rochelle à Nérac. Quelque moine osa la traiter de Huguenote à son passage et lui adresser *moult* autres injures. Jeanne, indignée, donna l'ordre aussitôt à ses gens armés de faire main basse sur tous ces insolents... Le châtiment fut terrible. Presque tous les moines furent égorgés ou jetés dans un puits et le couvent démoli et rasé. L'église de Casteljaloux est d'une architecture hardie, élégante et assez remarquable. Une autre église, aujourd'hui une remise, annonce une construction du XII[e] siècle. La maison-commune qu'on prendrait pour un galetas, était, dit-on, autrefois un fort des templiers. Quoi qu'il en soit, c'est une construction assez antique. Les murailles et les voûtes sont énormes et n'appartiennent à aucun ordre. Sous ces voûtes sombres et faites pour attendre la fin des siècles, on trouve des cachots souterrains. Il existe une espèce de niche qui n'a pas plus de sept pieds de haut sur trois de large, où un homme furieux a vécu quinze ans, ne respirant que par une petite lucarne qui servait pour lui donner du pain et de l'eau. Dans l'autre siècle vivait à Casteljaloux une famille bien remarquable. C'était la famille Lacrosse, qui se composait de trois chevaliers de l'ordre royal et militaire de

Saint Louis, surnommés dans la contrée les *braves des braves*, cousins de l'amiral Lacrosse, de Meilhan, tous trois frères d'une demoiselle devenue autrement célèbre. Depuis l'âge de quinze ans, elle s'était vouée à une espèce de pénitence. Elle ne se nourrissait que de pain et d'eau. Sa vie se passait dans la prière, le jeûne, les mortifications et à visiter et secourir les pauvres, les soigner et panser même leurs plaies. Malgré une tenue assez digne de son rang, elle allait toujours nu-pieds, quel temps qu'il fît, et suivait, pour se dérober à l'admiration publique, les rues les moins fréquentées. Elle ne sortait guère que pour visiter les églises et aller porter la moitié de son pain aux pauvres. Par humilité, elle ne communiait pas. C'est pourquoi on rapporte qu'un jour, tandis qu'elle était en prières dans l'église de Saint-Raphaël, le tabernacle s'ouvrit, et il se passa quelque chose de mystérieux qu'elle seule sembla comprendre. Une autre fois, elle priait dans la chapelle de l'hospice, le tabernacle s'ouvrit, et elle aperçut comme un enfant qui de la main lui faisait signe d'approcher... Elle en fut fort effrayée. On dit aussi qu'une pauvre femme fut guérie par ses prières d'un flux de sang... Ce qu'il y a de certain, c'est que cette noble demoiselle, étant morte le 15 avril 1754, en odeur de sainteté, le curé Ferran, son directeur, cédant au vœu du peuple qui la pleura, la fit enterrer sous le marche-pied du grand-autel de son église. Cinquante ans après, on a trouvé son corps parfaitement conservé, et on présume que le curé Pouget, mort vicaire-général de Montauban, fit transporter secrètement ce corps sous l'autel de l'église Notre-Dame.

On trouve sur la grand'route de Bordeaux à Auch, et à quelques lieues seulement de Casteljaloux, les bains minéraux de Cours, ceux du Castera, les eaux de Barbotan, pour les douleurs, et enfin ceux de Casteljaloux, dont les eaux minérales sont très renommées.

On a découvert dans plusieurs endroits des traces des anciennes voies romaines, qui étaient très multipliées dans le Midi de la France. Dernièrement, en disposant le terrain pour la construction de la nouvelle mairie de Pompogne, on a trouvé des murailles, des restes de colonnes et des fragments de mosaïques, surtout trois rosaces, qui ne sont que les ruines de quelque ancienne abbaye, dont dépendait l'église même de Pompogne, d'une architecture fort ancienne qui remonte du Xe au XIe siècle. On ne doit pas s'étonner que les anciennes abbayes portent un caractère romain très prononcé, car l'histoire nous apprend qu'aux premiers temps de l'église et sous la domination des empereurs romains, une abbaye n'était autre chose qu'une villa romaine, où quelques hommes réunis par une même foi, jouissaient des mêmes avantages dont avait joui l'ancien propriétaire. Ils avaient comme lui leurs esclaves, leurs affranchis, leurs colons groupés par petits hameaux autour de leur demeure; ainsi, dans le moyen-âge, les couvents avaient leurs fermiers et leurs serfs et possédaient quelquefois plusieurs villages. Cette opinion est celle de plusieurs savants archéologues, qui s'appuient non pas sur les rêves creux de l'imagination, mais sur l'histoire; c'est celle de M. J. Latour de Saint-Ibars, savant rédacteur de la *Mosaïque du Midi.*

Tandis que notre imagination voyageait dans les Landes et s'arrêtait à Casteljaloux, la vapeur nous a entraînés loin de Marmande. Cette ville a déjà disparu. Après avoir salué, dans les terres, sur la rive gauche, le modeste clocher de Fourques, où se faisaient, dans des temps plus heureux, de fréquents pèlerinages à la Madone, arrêtons-nous un instant sur la même rive, devant *Caumont*, petite commune agréablement située, où l'on signale un tumulus. Voici.... mais laissons parler M. Rogier, de Sainte-Bazeille, jeune professeur :

« Voyez sur la rive gauche du fleuve s'élever, au milieu d'une plaine fertile, quelques maisons que domine une petite église, bâtie sur le penchant de la colline qui, de ce côté, longe la Garonne ; c'est *Caumont*. Son château, maintenant détruit, fut longtemps la demeure du sire d'*Argilimont*, que Louis XIII, vainqueur des Calvinistes, avait fait gouverneur des petites villes de *Caumont* et de *Fronsac*. Vautour avide, ce seigneur étreignait le fleuve dans ses serres cruelles, et en rançonnait impitoyablement les bateliers. Il avait fait jeter, pour arrêter les bateaux, une chaîne de fer d'une rive à l'autre. Ses déprédations, ses rapines l'avaient rendu odieux. Partout on se plaignait de lui ; et Louis XIII, étant entré à Bordeaux, le 18 février 1620, les plaintes du peuple parvinrent jusqu'à ses oreilles. Enfin, à la pitié s'ouvrit le cœur du faible monarque qui sacrifia aux caprices et à l'ambition de Richelieu, ses favoris, sa mère et même sa femme. Soudain, il donne des ordres sévères que le parlement de Bordeaux se hâte de faire exécuter. 50 hommes partent aussitôt pour s'emparer du château de *Caumont* et de son gouverneur. Argilimont était absent. Il apprit l'arrivée des gens du roi et se cacha dans le château de ses amis ; mais il ne put échapper aux investigations des soldats. Pris, il fut conduit prisonnier à Bordeaux, enfermé à la conciergerie, condamné, le 23 septembre 1620, à avoir la tête tranchée. Le lendemain, il fut exécuté. Le même jour, le château et les terres de *Caumont* furent données au sire d'*Estourville* qui, l'année suivante, faillit perdre la vie et son gouvernement. *Thomas Bock*, consul de la ville et Calviniste exalté, avait, de concert avec le sire d'Aymé, ourdi une conspiration en faveur du dernier descendant des *La Force*, à qui le château avait d'abord appartenu. Elle échoua, grâce au courage de ses défenseurs et à l'arrivée subite du duc de Mayenne, qui était dans l'Agenais, et que les insurgés croyaient occupé ailleurs.

Les seigneurs de Caumont jouaient des rôles très importants. Ainsi, en 1340, lorsque Philippe, roi de France, réunissait tous ses efforts pour chasser les Anglais du continent, Edouard III, de son côté, rêvait la conquête de la France et promettait des secours aux Bordelais. Ces secours n'arrivant pas, Bordeaux envoya une députation à Londres, auprès du roi Edouard. Les seigneurs de Caumont étaient à la tête de cette députation et insistèrent auprès du roi, qui les reçut cordialement, sur la nécessité de l'envoi de quelques renforts pour défendre la capitale de l'Aquitaine. Le comte Derby fut envoyé avec des troupes, et, secouru de ces puissants seigneurs, il marcha de victoire en victoire, et compromit presque le sort de la nation française.

Nous laissons sur l'autre rive les communes de *Taillebourg* et de *Feugarolles*, couvertes de villas délicieuses qu'enlace la route royale, que bordent, au milieu d'une riche plaine, des fontaines limpides, des jardins ombragés de charmilles, et des champs tapissés de bouquets d'aubépines, de rosiers, de chèvre-feuilles et de lilas qui vous enivrent de leurs suaves parfums. Une belle avenue annonce celle du célèbre violoniste Rhodes.

On découvrit dans la commune de Feugarolles, au milieu d'un champ, une pierre qui a 1 mètre de hauteur et 35 centimètres de circonférence. C'est en vain, disent les paysans, qu'on a tourné dans tous les sens cette pierre merveilleuse; elle reprend toujours sa première forme, chaque angle répond à un des points cardinaux. Cette pierre perpétue, sans doute, la mémoire de quelque bataille.

Du temps qu'il y avait des seigneurs partout, Feugarolles eut aussi le sien.

Le pays que nous côtoyons est admirable. Le fleuve, pour vous ménager le charme de la surprise, multiplie, pour ainsi dire, ses sinuosités. Voyez comme il nous présente tout-à-coup un point de vue admirable. C'est *Le Mas-d'Agenais* qui paraît devant nous, avec son joli pont! Mas veut dire habitation. Cette ville est très ancienne et figure honorablement dans l'histoire. Gondebaud se réfugia dans cette ville en 584. Nous voyons aussi Goutran, roi de Bourgogne, se mettre à la tête de ses troupes, passer la Garonne devant Le Mas-d'Agenais, piller cette ville, détruire son église et se mettre à la poursuite de la victime que réclamait sa vengeance. On voit, en 1215, les hautes murailles de cette ville braver les efforts de Montfort qui poursuivait Jean, roi d'Angleterre, qui était venu rétablir Raymond, comte de Toulouse, dans ses droits, dont l'avait dépouillé l'évêque d'Agen.

En 1216, Le Mas fut pendant quelque temps le séjour de l'évêque d'Agen. Il nous reste trois chartes de cette année données par cet évêque et datées du Mas. Le Mas-Agenais fit, en 1225, des promesses de service et d'amitié à la ville d'Agen.

Ces documents historiques sont rédigés en patois et d'une physionomie un peu romane, dit l'éditeur de l'histoire d'Agen, par M. de St-Amant. Le Mas y est traité de ville, *urbs*, sous le nom de *Borc ;* il paraît en effet que cette étrange dénomination fut anciennement de grande importance, si l'on en croit du moins la tradition des dialogues de St Grégoire, où ce grave personnage est qualifié d'*apostoile del borc de Roume*.

Le prieur du Mas était un homme très important. Édouard II, roi d'Angleterre, venait de prendre des mesures très énergiques contre les Bordelais ; c'est pourquoi, craignant de les

indisposer et de favoriser les projets du roi de France, il jugea nécessaire de recourir à une transaction. Ce fut maître Bernard-Pellet, prieur du Mas, qui dressa les clauses avec Amanieu d'Albret et le connétable de Bordeaux. Aussi, en 1255, le comte de Toulouse fut-il excommunié pour un différend qu'il avait eu avec un autre prieur du Mas, sur la seigneurie et la justice de cette ville. L'affaire fut portée devant le pape. Les commissaires, sous le prétexte que le prince avait usé de voies de fait et de violence envers le vénérable prieur, le déclarèrent excommunié, *ipso facto*. Ils mirent, dit M. de St-Amant, ses états en interdit, ordonnèrent la cessation du service divin. On écrivit à St Louis, afin qu'il forçât Raymond à se soumettre aux censures ecclésiastiques. Malgré une seconde bulle du pape, Raymond ne se pressa pas de donner satisfaction au prieur du Mas; cependant, la religion, comme une mère tendre, couvrit ces débats sous son miséricordieux manteau, et tout s'arrangea; quoi qu'il en soit, vous voyez que les prieurs du Mas étaient des hommes redoutables.

En 1441, les Anglais débarquèrent à Bordeaux, remontèrent le fleuve et s'emparèrent du Mas. En 1615, après avoir pris Damazan, le duc de Rohan, chef des protestants, fit le siège de cette ville. Calonges, audacieux réformé, au mépris du traité signé, fait une tentative infructueuse sur cette ville. La place du Mas était divisée en ville, proprement dite, et en faubourg qui renfermait le château-fort.

L'église du Mas est ancienne et remarquable. Cette église mérite d'être déclarée monumentale; elle fut fondée par une fille de Charlemagne. Le Mas n'est plus aujourd'hui une place forte; c'est une jolie petite ville, environnée de maisons de plaisance et de jardins délicieux. Comme à Meilhan, on a exécuté devant Le Mas de grands travaux pour le canal latéral;

trois jolies routes facilitent lo commerce du Mas ; celle du pont va joindre la route royale devant le bourg de Feugarolles ; les autres lui ouvrent les Landes et vont aboutir à Casteljaloux et à Damazan.

Après avoir quitté le Mas, nous trouvons la Gruère, sur la même rive, où le terrible Montluc logea plusieurs fois scs gens de guerre.

Nous convenons avcc quelques écrivains, eunemis de Montluc, que c'était un soldat farouche et inexorable et quelquefois sanguinaire. Il n'est pas difficile de lui reprocher dcs exécutions barbares, des actes d'une cruauté sans exemple, qu'il avait le triste couragc de raconter lui-même avec la vanterie d'un gascon. Sans entreprendre de le défendre de ces accusations, nous demandons à l'histoire si les sectateurs de la réforme furent plus géuéreux et plus humains que lui. Déplorons, sans accuser personne, les ordres impitoyables qui partaient des deux camps à la fois. Mais nous sommcs convaincus, aujourd'hui que nous examinons les choses sans passion, que Montluc combattit pour la bonne cause, la cause do la justice et de la civilisation. C'était un homme supérieur qui dominait son époque et rendait, comme dit l'auteur de la *Guienne monumentale*, d'éminents services à la politiquo de Louis XI, de Louis XIV et de Napoléon.

Bientôt après apparaissent, dans le lointain, sur la rive opposée, les clochers de Penessis, de Fauillet et de Magnon, quo nous laissons dans les terres.

On trouva à Fauillet, il y a quelque temps, une hache eu serpentine, sorte de porphyre tacheté comme la peau des serpents. On a trouvé aussi dans un champ, à quelque distance

de la Garonne, divers objets d'antiquité qui annoncent l'époque celtique : des urnes cinéraires, deux petites coupes, des spirales, des épingles en croissant et des anneaux en cuivre.

Cette rangée de maisons qui se présentent sur la rive gauche, c'est Lamarque, jolie petite commune fort riche. C'est là que s'était retiré et qu'est mort depuis quelques années M. Canihac, adjudant du chirurgien en chef du roi Louis XVI. En face, sur l'autre rive, se montre le château de Ferron, manoir antique et dont les jardins artistement disposés en font un séjour des plus agréables. Ce bouquet de platanes, bientôt séculaires, qui forment berceau sur la rive, abritent de leur épais feuillage, pendant l'été, les visiteurs du château qui viennent sur la rive contempler le mouvement du fleuve.

Encore quelques élans de la vapeur et nous sommes devant Tonneins. A l'ouest de cette ville, les campagnes que baigne le fleuve sont partout couvertes de blé, de chanvre et de tabac; riches et beaux produits qui croissent à l'envi sur ce sol privilégié. Les arbres, comme ceux qui couvrent la route royale depuis Ste-Bazeille; les ruisseaux bordés par la véronique, la verveine, l'angélique, l'anémone, les lis, la violette, tout y est distribué avec art, avec une symétrie enchanteresse, par la main des fées; puis, des vignobles, des moissons qui se balancent avec insouciance, au gré des zéphyrs, sur leurs tiges frêles; les pommiers et les amandiers en fleur ; le saule qui vient boire dans le fleuve; derrière le peuplier, l'orme et le tremble; les chemins, les sentiers sont bordés de haies d'aubépine et de clématites; le pampre s'attache aux arbres où la vigne, en guirlande, semble avoir été oubliée après une fête; enfin, la nature semble avoir choisi cette plaine pour y célébrer son plus beau concert. Maintenant le bateau à vapeur s'arrête sur la rive droite, devant l'antique Tonneins.

Cette ville fut fondée par une puissante famille patricienne vers le VIIe siècle. Cette place, entourée de murailles, avait un château-fort et plusieurs citadelles.

En 1525, des vagabonds, qu'on nommait *Bâtards du pays*, et qui avaient commis toute espèce de crimes, s'étaient jetés dans cette place. Alphonse d'Espagne qui, depuis la mort du comte de Valois, commandait l'Agenais pour le compte du roi de France, vint mettre le siège devant cette ville dont il s'empara. Tonneins subit une infinité de sièges. En 1345, Delby, général anglais, se rendit maître de cette place après un siège de quelques jours. Tonneins resta ainsi quelques années au pouvoir des Anglais, jusqu'à ce que le duc d'Anjou vînt à la tête d'une armée de 15,000 hommes où servait Bernard Duguesclin, assiéger cette place qui ne fit point de résistance. En 1442, le vicomte de Lomagne, général de Charles VII, reprit cette ville sur les Anglais qui la possédaient encore.

En 1579, le roi de Navarre s'empara de Gontaud, petite ville voisine de Tonneins, et qui appartenait à Biron. Celui-ci vient aussitôt l'assiéger. L'attaque fut aussi vive que la résistance. Un boulet enlève à Biron son meilleur officier, de La Linardie, qui meurt sur la brèche. Biron, pour le venger, saccage la ville, passe au fil de l'épée tous les habitants, et la ville fut réduite en cendres; les trois vers patois, qui servent de refrain à une chanson de l'époque, conservent le triste souvenir de cet affreux événement :

Las damos, que soun sul rempart,
Cridon moun Diou ! Biergé Mario !
Adiou, Gountaou ! bilo jolio !

Tonneins, épouvanté de cette terrible catastrophe, se soumit aussitôt au redoutable Biron.

En 1585, Marguerite de Valois, mécontente de son mari qui la traitait froidement, et voulant d'ailleurs continuer ses intrigues avec plus de liberté, entre dans le parti de la ligue contre son mari et cherche à s'emparer de Tonneins et de Villeneuve. Le roi de Navarre accourt et disperse les troupes de la reine. Après le mariage de Louis XIII, à Bordeaux, avec Anne d'Autriche, les protestants se replient sur Tonneins, au nombre de 2,000 fantassins et de 400 chevaux, sous les ordres du marquis de La Force et de Favas. Le roi leur envoie La Brosse, pour savoir de quelle autorité ils avaient ainsi pris les armes et quels étaient leurs projets. Le duc de Rohan répond qu'ils sont réunis pour leur propre défense et celle de l'évangile. Le duc passe ensuite la Garonne à Tonneins avec ses troupes, s'empare de Damazan, mais échoue devant Le Mas-d'Agenais.

Après la sanglante bataille de Ste-Foi, le duc d'Elbeuf présenta à Louis XIII, dans cette place, les treize drapeaux pris sur les rebelles à Tonneins, et la cornette enlevée à La Force dans le combat qui précéda la reddition de cette ville. Nous laissons parler le savant éditeur des œuvres de M. de St-Amant :

« Le 30 mai, nous passâmes, dit Bassompierre, devant les Tonneins, *ruinez rez pied, rez terre,* comme aussi Monheurt. Tel fut en effet le triste résultat de la justice de Louis XIII, qu'après un siège long, meurtrier et une défense glorieuse, le vainqueur imposa néanmoins pour capitulation aux vaincus de sortir par la brèche, vie, armes et bagages sauvés, il est vrai, mais drapeaux ployés, mèche éteinte, caisse débandée, et fit mettre le feu aux trois villes de Tonneins. » Louis XIII enfin, le cruel plutôt que le juste, ordonna de n'y plus bâtir désormais, si ce n'est à la distance de trois cents pas du fleuve.

Bien que royal, cet arrêt ne demeura pas sans appel : le courage des habitants de Tonneins en fit justice, et la ville fut reconstruite sur ses anciens fondements. Aujourd'hui, florissante par son industrie, on y fabrique depuis environ 200 ans le meilleur tabac de France. Tonneins a donné le jour à la célèbre Mme Cottin, auteur de plusieurs ouvrages remarquables dont le plus moral est, ce nous semble, *les Exilés en Sibérie.*

Plus de la moitié de sa population est protestante. Son port, aujourd'hui très commode, était naguère, pour la navigation, Carybde ou Sylla. Les eaux criaient horriblement en se roulant sur une chaîne de rochers qui ne laissaient que le passage d'un seul bateau. Tonneins possède un des plus jolis hôtels du midi, c'est l'hôtel de l'Europe, sur la place du Château, où descendent les diligences de Villeneuve-d'Agen, de Cahors et du Périgord.

Après Tonneins, voici Villeton, petit village que nous laissons sur la rive gauche, un peu dans les terres.

Dans le fond de la plaine, ce tertre qui blanchit, c'est Montcassin avec son château et son tumulus gallo-romain. Il y a environ deux ans, un petit propriétaire de cette commune, qui devenait chaque jour plus pauvre depuis que son fils était parti pour faire son service militaire, prit une audacieuse résolution. Tiens, dit-il un soir à sa femme, ne pleure plus ; j'ai trouvé le moyen de faire revenir notre fils. On dit qu'il vaut mieux s'adresser au bon Dieu qu'à ses apôtres, je vais donc écrire à M. le Roi lui-même et le prier de nous rendre notre fils, sur les bras duquel repose toute notre fortune. La pauvre mère approuva la résolution, mais sans concevoir

auçune espérance. Peu habitué aux formules épistolaires, encore moins aux formules diplomatiques, il écrivit donc :

ADRESSE :

Monsieur
Monsieur LOUIS-PHILIPPE, le Roi,
à sa maison, rue des Tuileries,
PARIS.

« Monsieur le Roi,

» Vous qui êtes père, vous savez combien on a besoin de son fils, quand on n'en a qu'un, qu'on est pauvre et vieux et qu'on a besoin de travailler son champ. Le mien, mon pauvre Pierre, est parti depuis longtemps. On a eu la barbarie de l'envoyer en Afrique. Je vous prie de me renvoyer mon fils de suite, car sa mère est fort chagrine, et nous en avons besoin. Je compte sur votre obligeance.

» J'ai l'honneur d'être votre serviteur.

» X*** »

Le roi, touché de l'expression naïve de cette lettre dont on nous a rapporté à peu près le contenu, prit cette demande en considération et donna les ordres nécessaires pour qu'on renvoyât le jeune soldat auprès de son pauvre père. Par un double bienfait royal, ce jeune homme a été nommé garde-pêche sur les bords du Lot, où il remplit aujourd'hui cette fonction.

Vient ensuite Monheurt, sur la même rive, qui ne vous offre plus qu'un faible souvenir de ce qu'il a été. Ce bourg, qui ne compte aujourd'hui guère plus de cent habitants, joua

un grand rôle dans les guerres de la réforme. Monheurt fut un château-fort, qui, sous le commandement de Peyré, résista souvent contre le farouche Montluc, la terreur et le fléau des protestants. En 1621, cette place résista aux efforts de l'armée royale; mais Louis XIII vint enfin assister, en personne, au siège de ce château. Monheurt fut pris, pillé et brûlé, le 12 décembre 1621. On y trouva 200 hommes seulement, qu'on avait ramassés de tous côtés, et qui sortirent en chemise, le bâton blanc à la main. Les gentilhommes conservèrent leurs épées.

Plus loin, se dressent sur la rive opposée, au-dessus d'un plateau couvert de jardins et de riches vergers, les jolies côtes de Nicole. Au pied de ces petites montagnes qui dominent orgueilleusement une des plus belles et des plus riches vallées de la France, vous voyez le village qui leur donne son nom. Nicole fut, comme presque tous les sites de la Garonne, une place forte qui soutint plusieurs sièges. En 1587, le vicomte de Turenne, après avoir pris Castillon, en Périgord, revint sur les bords de la Garonne et attaqua le fort de Nicole, où il fut blessé. Le fort se rendit le lendemain. La blessure du vicomte ayant exigé des remèdes rendit un peu de calme à l'Agenais.

Sur le flanc du coteau on trouve une grotte, où vivaient, il n'y a encore que quelques années, deux ermites. C'est aujourd'hui un but de promenade pour la jeunesse d'Aiguillon. Du haut de ce roc, on jouit d'une vue admirable. Assis sur un banc de pierre, on contemple avec délices les sites ravissants et pittoresques qui s'étendent devant vous. Rien de beau comme ce point de vue : les regards errent avec délices sur la fertile vallée du Lot, de la Baïse et de la Garonne, couronnée partout de riantes collines. A vos pieds se déroule un

parterre ombragé de vergers continuels, et puis, si vous portez vos regards dans le lointain, si vous plongez dans le vaste horizon, vous découvrirez au-dessus des nuages les cimes vaporeuses des monts pyrénéens. Lorsque le ciel est pur, l'horizon se courbe en arc d'azur et n'a d'autres barrières que les formes gigantesques des pics chargés de neige, qu'on dirait se balancer dans l'espace.

La côte de Nicole, à l'est de la rive droite de la Garonne, produit des vins excellents, quoique un peu trop chargés d'alcool.

Tandis que nous admirions les côtes de Nicole, le bateau a déjà doublé la pointe de *Rebequet*, au-dessous d'Aiguillon. Voici l'île St-Sébastien. Cette rivière qui se roule amoureusement au pied de ces coteaux, c'est le *Lot*, qui vient se jeter dans les bras de la Garonne. Cette rivière est bordée par une vallée fertile et des coteaux riants. Pays de profonds souvenirs ! Les ruines de *Penne*, sur les rives du Lot, rappellent Montfort et la croisade des Albigeois ; Montluc, les fureurs et les malheurs des protestants. En voyant les ruines du vieux château de Penne, jeté comme un nid de vautour sur le pic d'un rocher amaigri et presque inaccessible, l'étranger est frappé d'admiration et ne se lasse pas de considérer ces masses énormes que les bras des vassaux des puissants seigneurs de ce manoir ont roulé jusqu'au sommet de cette roche aiguë. Les ruines pendent en lambeaux au-dessus du village et menacent de l'écraser. Pendant les guerres des Albigeois, Simon de Montfort ne put s'emparer que par trahison de ce château, l'un des plus forts anneaux de la lourde chaîne dont la féodalité avait garrotté la France. D'ailleurs, les sires de Penne étaient de nobles et puissants seigneurs, redoutés dans les combats où ils frappaient d'estoc et de taille. L'origine de

cette illustre famille se perd dans la nuit des temps. Une haine héréditaire et implacable existait entre les sires de Penne et les sires de Bruniquel, dont le manoir s'élevait dans le voisinage. Cette haine ne devait finir que par la ruine totale de l'une de ces châtellenies. Thibaut, seigneur de Penne, n'ayant pas d'enfant légitime, désigna un de ses bâtards pour héritier, le sachant brave et maniant bien l'épée. Le seigneur de Penne étant mort, le bâtard qui avait hérité de la fortune et de la haine de sa famille, appela le châtelain de Bruniquel à un combat à outrance. Celui-ci ne répondit pas au cartel, mais fit annoncer sous les murs de Penne par un homme d'armes qui sonna de la trompette, que le sire de Bruniquel ne combattait qu'avec de nobles chevaliers et non avec des bâtards. Presque aussitôt, le sire de Penne descendit dans le souterrain de son château, et agenouillé près du cercueil de son père, prononçait un terrible serment. Un an après, le sire de Bruniquel devenu l'ami du bâtard, entrait par une nuit d'orage au château de Penne. Le bâtard fut, dit-on, *moult* joyeux et ravi de sa venue et le festoya largement. « Le sire de » Bruniquel, lit-on dans la *Mosaïque du Midi*, dormait pro» fondément, lorsqu'il fut réveillé subitement vers minuit. » Une main de fer le serrait rudement, et il vit le bâtard de» bout devant son lit une torche à la main. — Qu'y a-t-il, » messire? — Qu'y a-t-il, misérable? Ne vois-tu pas les ombres » de mes aïeux qui frémissent d'horreur? Le sire de Bruni» quel passerait tranquillement la nuit dans ce château !... — » Un poignard scintilla à la lueur de la torche. — Tu m'as » méprisé, Bruniquel... Tu m'as appelé bâtard... et tu croyais » que j'étoufferais le cri de ma vengeance ! — Trahison ! » infamie ! s'écria le sire de Bruniquel en saisissant son épée. » — Je suis un bâtard ! hurla le seigneur de Penne... et il en» traîna le sire de Bruniquel vers une fenêtre... — Vois-tu ce » torrent qui gronde au-dessous de ce rocher? — Au même

» instant commença un combat affreux à la lueur des éclairs, » au bruit du tonnerre. L'œil fixe et flamboyant, les deux ri- » vaux visaient au cœur. Un cri de mort se fit entendre; les » deux combattants se lancèrent comme deux serpents, et le » lendemain on trouva dans la chambre deux cadavres si étroi- » tement serrés l'un contre l'autre, qu'on ne put jamais les » séparer. — Cette chambre s'appela depuis *chambre du » bâtard* » (*Chroniques*).

La rivière qui baigne la plaine est toujours le Lot qui traverse *Villeneuve*, 4e arrondissement de Lot-et-Garonne, ville municipale du moyen-âge, station romaine, et qui nous rappelle son abbaye et les Guittons, aussi grands que les grands hommes de Plutarque.

Cette ville neuve d'Eysses fut construite, dit Cassany Mazet, sur le Lot, l'ancien *Oldus*, plus tard *Ly* ou *Le Ot*, qui est devenu *Lot*, torrent impétueux lors de la fonte des neiges dans le Gévaudan où il prend sa source, et lors des grandes pluies; rivière tranquille dans les autres saisons, dont les bords riants quoique profonds sont couverts de verdure ; dans une plaine fertile, bocagère, entourée de coteaux variés et pittoresques, l'une des plus agréables de France, rivale des riches vallées de l'Arno, qui fixa sur son sol Charlemagne et sa cour, qui séjournèrent souvent à Cassencuil, à deux lieues en avant de Villeneuve, où naquit Louis-le-Débonnaire et où il revint plusieurs fois avec la reine Ildegarde, son épouse, faire ses Pâques, cérémonie alors imposante et pompeuse.

On rencontre encore sur ces bords *Ste-Livrade*, qui fut au Xe siècle un monastère fondé par St Robert; *Castelmoron*, qui réveille le souvenir de l'invasion des Sarrasins; *Montpesat*, sur la rive opposée, un peu dans les terres, qui nous rap-

pelle, au XIII[e] siècle, le sire *Hugues de Montpesat*, esprit inquiet et turbulent; *Clairac*, où la réforme prit naissance dans un couvent de moines bénédictins.

L'Agenais fut en quelque sorte le berceau du calvinisme. Laissons parler M. Ducourneau, dans sa *Guienne historique:* « Déjà l'Agenais était inondé de prédicants chaleureux : Jean Calvin à Villeneuve, Jérôme Cazabonne à Montflanquin, André Mélancton à Tonneins, Gérard Roussel et le bénédictin Ayméric à Clairac, recrutaient des prosélytes à tous les étages de la société.

» Quelquefois les réformés s'assemblaient en plein champ au nombre de plus de deux mille personnes ; le ministre montait sur une charrette ou sur des arbres amoncelés, le peuple se plaçait sous le vent pour mieux recueillir la parole, et ensuite tous ensemble , hommes, femmes et enfants , entonnaient des psaumes. Ceux qui avaient des armes veillaient à l'entour, la main sur l'épée. Puis venaient les colporteurs qui déballaient des catéchismes, de petits livres et des images contre les évêques et le pape.

» Ils ne s'en tinrent pas longtemps à ces assemblées. Non moins intolérants que leurs persécuteurs, ils voulurent exterminer ce qu'ils appelaient l'*idolâtrie*. Ils commencèrent à renverser les autels, brûler les tableaux et démolir les églises.»

Nous côtoyons ces terres où les haines religieuses furent si violentes et que la vengeance a si souvent ensanglantées. Il semble pourtant que dans ce pays fertile, partout ombragé d'arbres fruitiers, d'ormeaux et de peupliers majestueux dont les cimes mollement balancées se reflètent dans les eaux du fleuve, les passions devraient être douces et l'âme sans besoin

de vengeance, encore moins de sang. Ces rives n'avaient peut-être pas alors tous les charmes que la nature leur a donné depuis. Aussi, tout nous fait espérer que ces luttes ont fini, et que l'expérience et les lumières de la civilisation en ont rendu le retour impossible.

Aiguillon qui semble présider à la fusion des deux races, Aquitaine et Celtique, mises en présence par la Baïse et le Lot, fut une station romaine. Assise au confluent des deux rivières et reine des deux vallées, Aiguillon n'a rien à envier aux villas les plus heureusement situées.

Aiguillon est situé au milieu d'un bassin délicieux, très bien cultivé, au bord du Lot et de la Garonne. Un pont magnifique en pierre, dont la construction fut ordonnée en 1810, par Napoléon, lors de son passage dans ce département, unit les deux rives du Lot, et facilite le commerce de cette ville.

Son château, construit à côté de l'ancien château-fort, fut commencé quelques années avant la révolution par le duc d'Aiguillon. Voici ce qu'on lit sur ce très haut personnage, dans l'*Histoire des environs de Paris* :

« Wignerod de Richelieu, duc d'Aiguillon, pair de France, ministre des affaires étrangères sous Louis XV, courtisan parfait, était un homme d'un esprit agréable, mais privé de toutes les qualités qui distinguent l'homme d'état. C'est sous son ministère qu'eut lieu le partage de la Pologne, et il n'eut connaissance de cet attentat contre les droits et la liberté des peuples, que lorsqu'il fut consommé. Sous un autre prince que Louis XV, d'Aiguillon eût au moins perdu le poste important qu'il occupait, mais le monarque se contenta de dire : « Si Choiseul eût été ici, le partage n'aurait pas eu lieu. » Le

duc d'Aiguillon, né en 1720, fut favorisé, lorsqu'il parut à la cour, de la bienveillance toute particulière de la duchesse de Châteauroux, qui lui fit obtenir un emploi avantageux à l'armée d'Italie. Après plusieurs alternatives de faveur et de disgrâce, il arriva au ministère par la protection de Mme Dubarry, lors du renvoi du duc de Choiseul, et eut pour collègues l'abbé Terray et le chancelier Meaupeou. Sous leur administration, la France perdit sa considération et sa prépondérance dans la diplomatie européenne. On lui reproche la révolution de Suède de 1772, qu'il se vantait d'avoir préparée. A l'avènement de Louis XVI au trône, il perdit son ministère (1774), et fut remplacé par le comte de Vergennes. La haine que lui portait la reine le fit envoyer en exil l'année suivante, et il y mourut en 1780. »

Le château d'Aiguillon était autrefois un séjour somptueux et magnifique, digne des goûts de Louis XV et de la trop fameuse Dubarry, qui vint le visiter. Laissons parler encore l'*Histoire des environs de Paris* :

« Manon Vaubernier, improvisée comtesse Dubarry, d'une » condition très équivoque, devint maîtresse en titre de » Louis XV. Cette prostituée eut un instant sous la main l'au» neau conjugal, donné par Louis XIV à Françoise d'Aubigné » veuve Scarron. Elle aussi fait et défait des ministres, im» pose l'exil à Choiseul, et livre la France, avec l'entrée de » son lit à d'Aiguillon.

» La haine que portait à d'Aiguillon Marie-Antoinette, le » fit condamner à l'exil, et c'est dans ce château, vraie de» meure royale, que se retira le duc, qui n'avait pas même » l'autorisation de découcher ; car, lorsqu'il allait à Agen » passer une journée, ordre lui était aussitôt intimé de ren» trer dans son palais. »

Enfin, le château d'Aiguillon est maintenant partagé entre plusieurs propriétaires, dont les familles honorables remplacent avantageusement dans la société la suite ignoble d'un duc voluptueux.

En parlant des antiquités romaines d'Aiguillon, on signale *la Tourrasse*. Cette tour ne devait être autre chose que la tour d'annonce ou la *Vigie* d'un château-fort, qui dominait la plaine de la Garonne, et d'où la sentinelle pouvait découvrir au loin l'ennemi.

La terrasse de la maison de M. Merle de Massoneau, ancien membre de la chambre des députés, repose sur des arceaux de construction romaine. Là, sans doute, en face du confluent du Lot et de la Garonne, était situé, dans la position la plus heureuse, le palais de quelque grand romain; c'est chez M. Merle que logea l'empereur, lors de son passage à Aiguillon. Aiguillon était la première station de la route d'*Aginnum* à *Burdigala*, et sur les frontières des Nitiobriges.

En 1345, la ville d'Aiguillon fut livrée aux Anglais par son propre gouverneur, qui fut pendu bientôt après à Toulouse, et reçut ainsi le prix de sa trahison. En 1346, les armées françaises mettent le siège devant la ville d'Aiguillon ; cette place résista cinq mois. Le désastre de Crécy fit lever le siège, et les Anglais en restèrent maîtres. Cependant, en 1430, elle fut prise, reprise enfin par les Anglais qui la pillèrent et l'incendièrent.

Au milieu d'un jardin, aux portes de la ville, on trouva une hache de silex, toute montée. Le manche était garni de pierres précieuses.

Cette élégante ville a ses bains, une fabrique de faïence, quatorze presses d'huile, dix-sept moulins et un magasin de tabac.

Abandonnons enfin les souvenirs d'Aiguillon, et après avoir dit adieu aux aimables habitants de cette ville, allons saluer, sur l'autre rive, le *Port-de-Pascau*.

Le Port-de-Pascau est un entrepôt du commerce des Landes et des exploitations des forêts de pins de cette contrée.

Le pont qui se présente hardiment jeté sur la Garonne, devant ce hameau, unit la route de St-Corme à celle de Damazan. Cette route magnifique va joindre la route royale à Casteljaloux, passant par Ausex et le Sendat. A Damazan on trouve l'embranchement de Nérac et celui de Villefranche du Queyran, etc. Damazan, ville agréable et jolie, eut aussi son château où logea Louis XIII. Au sud de Damazan, sur ce rideau de collines qui bornent la plaine, s'élève la tour de Buzet avec le château de Beaumont.

A peine avons-nous quitté les souvenirs du Lot, que la Baïse vient nous offrir les siens sur la rive gauche. Au sud et à l'ouest, vous voyez la portion du territoire aquitain, comprise dans le département de Lot-et-Garonne ; cette contrée, quoique sous un ciel presque aussi brûlant que celui de l'Espagne, est fraîche de verdure comme la vallée de Montmorency ; c'est une vue de la Suisse ou de l'Italie ! c'est un brillant panorama, que couronnent les cimes géantes des Pyrénées, qui blanchissent à l'horizon ! Les Vascons ou Aquitains des montagnes, comme les montagnards de la Syrie, furent longtemps indomptables, souvent malheureux, mais jamais vaincus. Au IIIe siècle, on voit des Gascons gouverner l'Angleterre.

De nos jours, un grand nombre d'entr'eux sont parvenus aux premières dignités de l'état, en France. Aujourd'hui, comme il y a deux mille ans, le Gascon ou Aquitain est brave, adroit, rusé, beau parleur et homme d'action.

Ecoutez un épisode des guerres des Vascons ou Basques, aujourd'hui Gascons, contre les Francs. Vous verrez de quoi est capable cette race de fer: — «Le roi Dagobert usurpe la portion à l'héritage paternel de Caribert son frère, qu'il établit, pour le dédommager, roi d'Aquitaine et de Vasconie ou Gascogne. Caribert, pour s'attacher intimement les Vascons, peuple redoutable et surtout indomptable, épousa la fille de leur chef Amand, Gisèle, âgée à peine de quinze ans, mais déjà célèbre par sa beauté. Les premières années de cette union furent heureuses et les deux époux s'aimaient tendrement. Trois enfants nés de ce mariage charmaient encore davantage tant d'amour. Dagobert jaloux du bonheur de son frère et dévoré d'ambition, attira à sa cour, à force de caresses, le roi d'Aquitaine, qui se rendit auprès de son frère avec Chilpéric son fils aîné. Dagobert fit jeter dans un cachot le père et le fils. A cette nouvelle, Gisèle poussa des cris déchirants, et pour échapper à la fureur du roi des Francs, elle se réfugia, avec ses deux autres fils, Boggis et Bertrand, encore enfants, dans la maison de son père, implorant la protection des Montagnards. Amand, duc des Vascons, assembla ses guerriers et leur présenta les deux princes et Gisèle défaite par la douleur et les yeux remplis de larmes. Montagnards, s'écria-t-il d'un ton solennel, le roi des Francs a trahi votre roi, et l'ayant appelé à sa cour par de feintes caresses, il l'a jeté avec son fils aîné dans les fers, où la mort les a peut-être déjà dévorés. Vengeance! et que le traître périsse! Ils firent tous serment sur la hache de venger leur roi et de faire rendre le royaume de Toulouse aux héritiers de Caribert. Un gouver-

neur qui arrivait de la part de Dagobert fut brûlé vif, et la guerre se trouvant ainsi déclarée, ils marchèrent vers la Loire, ayant à leur tête leur vieux duc Amand, père de Gisèle. Ces sauvages habitants des Pyrénées étaient la terreur de la Novempopulanie et de l'Aquitaine, où ils avaient porté leurs armes avec succès jusque dans Bordeaux, et où ils tinrent quelque temps garnison. Singuliers par leur costume qu'ils tenaient religieusement de leurs pères, parlant une langue inconnue, ils marchaient au combat la tête nue et les cheveux flottants sur les épaules, avec la hache, le sabre à deux tranchants et le javelot romain. Dagobert, effrayé de cette invasion terrible, rassembla toutes ses troupes et les envoya à la rencontre des Montagnards sous la conduite du grand-référendaire Radoin. Le choc des deux armées fut terrible. Jamais le soleil ne s'était couché après une journée plus sanglante. Les Montagnards, sans être vaincus, repassèrent la Garonne, suivirent les plaines de la Baïse avec les armes fracassées, la poitrine et les bras en sang, et rentrèrent dans les montagnes la honte au front et la rage dans le cœur. Chassés du beau ciel d'Ibérie, dit Armaud Loront, par les armes d'un tyran cruel, les enfants de la race libre avaient transporté dans une terre nouvelle les ossements de leurs pères. Mais voilà que l'esclavage les menaçait encore! quelle ressource ou quel asile leur restait-il ? Où iraient-ils se réfugier, une fois leurs sauvages montagnes conquises par l'ennemi ? Désormais leur dernier espoir était de creuser leur fosse derrière celle qui venait de se fermer. Mais ils ne pouvaient pas retourner à leurs ancêtres sans avoir rougi leurs haches de sang et détruit l'opprobre qui pesait sur eux. D'ailleurs, ils avaient perdu leurs drapeaux et Gisèle et ses deux enfants étaient tombés entre les mains de l'ennemi. Les Francs victorieux étaient arrivés au pied des cimes les plus sauvages des Pyrénées, et les Montagnards étaient retranchés dans leurs cavernes. Dans le pillage

du camp, Euvandalmore s'était emparé de la belle Gisèle et de ses enfants. Radoin se réserva cette riche portion en comblant le premier possesseur de séduisantes promesses. Tandis que toute l'armée et les chefs se livraient au sommeil, Radoin entra dans une tente bien gardée, prit une torche et s'approcha d'une couche où une femme d'une beauté merveilleuse était couchée sur la dépouille d'un ours. Son bras d'uno rondeur gracieuse et potelée tombait négligemment, et son sein semblait oppressé par un songe pénible. A ses côtés, deux enfants, comme deux anges, se tenaient étroitement enlacés. L'un d'eux avait encore sa main sur le sein de la jeune mère, comme pour en réclamer les dons intarissables. Tremblant, surpris, dominé par cet ascendant qu'exerce la vertu d'une femme, tremblant d'émotion, Radoin restait immobile. La jeune femme s'éveille et frappée de ce visage rendu sinistre par la passion, elle pousse un cri d'horreur, comme si son pied avait rencontré quelque serpent. Pardonnez-moi, charmante princesse, si j'ai commis la faute d'interrompre votre sommeil : mais, croyez-le, votre image a interrompu le sommeil de mes longues nuits. C'est donc toi, Radoin, lui répondit en frémissant la jeune femme. Oui, je te connais. J'ai vu ailleurs ton affreux visage. Misérable, c'est toi qui a versé le poison dans la coupe de mon époux.— Gisèle, répliqua Radoin, tu as repoussé mes vœux à la cour du roi de Paris, et c'est pour cela que j'ai fait périr ton époux et ton fils et allumé dans ces pays une sanglante guerre. C'est te dire assez avec quelle ardeur je t'ai souhaitée ! Tu es à moi ; la résistance est inutile. Si tu veux oublier le passé et m'unir à toi par les nœuds de l'hymen, tu règneras encore sur le trône de Toulouse. Les chefs de troupe sont à moi ; c'en est fait de Dagobert ; parle. veux-tu partager avec moi le bonheur et l'empire. — Fuis loin de mes yeux, assassin, guerrier infâme ! répondit Gisèle, et n'insulte pas la veuve de celui qui fut ton

prince. Je méprise tes offres autant que je te méprise. Dieu a tout vu et sa vengeance ne saurait tarder. Plus que jamais j'appelle ses malédictions sur toi... Radoin se jette sur elle à corps perdu, tâche de la renverser, malgré les cris des deux innocentes créatures qu'il foule impitoyablement. La lutte fut longue et acharnée. Ils roulèrent à terre, et là, se sentant subjuguée, la fille d'Amand, de ses mains crispées, ensanglanta le visage du guerrier Franc dont cet affront alluma au plus haut point la fureur. Il l'abandonna aussitôt, et tirant son épée, il la traîna par les cheveux à l'extrémité de la tente comme résolu de la tuer. — Frappe, lui dit Gisèle, avec un ricanement de rage ; te voilà marqué à jamais d'une blessure qui n'est pas honorable. Radoin frémit et dirigea la pointe de son épée sur son sein ; mais, se ravisant aussitôt, il court au lit des enfants : ce mouvement fut imité par la mère qui sentit alors tomber toute sa résolution. — Grâce ! grâce ! s'écria-t-elle, en se précipitant aux pieds du guerrier. Grâce pour ces innocents ! Prends ma vie. Fais de moi ce que tu voudras ; mais épargne le fruit de mes entrailles, épargne le sang de tes princes, grâce, Radoin ! La voix de cette femme qui sentait le malheur d'être alors mère, était si triste, si lugubre, que Radoin fut ému. — Gisèle, dit-il en s'arrêtant, la vie et la mort de tes enfants dépendent de toi ; nous verrons si tu nous résisteras encore. Mais l'infortunée, continue A. Laront, écrivain érudit de la *Mosaïque du Midi*, n'était plus en état de résister. Cette lutte atroce avait anéanti ses facultés et elle était tombée évanouie en terminant sa déchirante prière. Voyant la belle princesse renversée à ses pieds et couverte d'une pâleur mortelle, le barbare Radoin ne songea qu'à satisfaire son infâme passion. Déjà il s'abaissait vers elle pour souiller de baisers ce visage que les anges auraient craint d'effleurer de leur haleine. Tout-à-coup elle parut se réveiller en sursaut, et poussant un faible gémissement : Est-ce un rêve ? murmura-t-elle,

ou mon oreille m'a-t-elle trompée?... O mon Dieu ne m'abuse point! — Et tandis que le guerrier qui croyait sa victime dans le délire ne se préoccupait pas de ses mouvements, rassemblant toutes ses forces, elle glissa entre ses bras avec souplesse et courut à l'entrée de la tente où elle s'arrêta avec un air d'inquiétude et de vive attention. — Radoin, dit-elle, en étendant le bras vers le guerrier stupéfait, n'as-tu pas entendu un cri? — J'ai entendu peut-être le chant d'un coq de bruyère qui salue l'aurore, ou le hennissement lointain d'un cheval; voilà tout. — Non, non, reprit-elle en battant des mains avec joie, ce n'est point cela. Ce cri qui a résonné à mon oreille dès mon enfance, ce cri du montagnard dans l'enivrement des fêtes et dans l'exaltation des combats, comment ne l'aurais-je pas reconnu de suite?... Ecoute, écoute... Ce cri qui est le même que le nom de Dieu, ce cri qui m'a rappelée à moi, c'est le signal de ta mort, c'est ton arrêt; tremble Radoin! Les Vascons sont dans le camp. Au même instant le frère de Gisèle se précipite dans la tente, lutte avec Radoin qu'il perce de part en part et tombe lui-même blessé à mort, mais content d'avoir vengé et sauvé sa sœur. Le duc Amand entra dans cette tente de deuil, embrassa sa fille et pleura son fils. Il prit les deux princes et les montra à ses guerriers, en leur criant: Vascons, voilà vos rois! L'armée des Francs, à moitié détruite dans le combat, périt presque tout entière dans la retraite. Le duc Amand, accompagné de ses principaux chefs, se rendit quelque temps après à Clichy, et signa avec Dagobert un traité de paix qui reconnaissait l'indépendance des Vascons, et restituait l'Aquitaine aux enfants de Caribert, à titre néanmoins de fief relevant de la couronne de France. »

Suivez maintenant les méandres charmants de la Baïse, contrée riche en souvenirs historiques, couverts de ruines romaines, et vous arriverez dans la jolie ville de Nérac. Là,

vous apparaîtront l'ombre d'Henri IV, dont le château tombe de vétusté; Marguerite de Valois, les manoirs d'Espiens, Montgaillard, Séguiuot, Hordosse, Lagrange. Rien de plus beau que la garenne de Nérac! la statue d'Henri IV est superbe.

Sur la route de Nerac à Lavardac, le voyageur rencontre une espèce de vieux castel, c'était la demeure du fameux compagnon d'Henri IV, de Lanoue, surnommé *Bras-de-Fer*.

De l'autre côté de Barbaste, on trouve une autre maison abandonnée de toute âme vivante. Demandez aux gens du pays pourquoi cette demeure, assise dans une riche campagne, baignée d'un côté par la Gelise et bordée de l'autre par la route royale, reste ainsi déserte? Ah! vous dira-t-on, quelque mauvais esprit y a fixé son séjour et depuis bien longtemps personne ne peut et n'ose l'habiter. On ne s'explique pas de pareilles choses au XIX[e] siècle. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette maison qui serait un séjour des plus agréables, presque au bord de la route royale, est abandonnée et que personne dans le pays n'est ambitieux d'en jouir.

L'arrondissement de Nérac est représenté aux chambres françaises par M. Duthil, homme intègre, rempli de talents, toujours prêt à faire le bien ou à obliger tout le monde, mais incapable de prêter son appui aux prétentions injustes et mal fondées.

Le christianisme, en changeant les croyances religieuses, modifia aussi les superstitions des peuples. Aux fables riantes de la mythologie succédèrent les mythes graves et effrayants du moyen-âge. Il est à remarquer que les superstitions que les dogmes du christianisme ont fait naître parmi les ignorants

qui les comprennent peu, sont empreintes d'une gravité sombre qui inspire une certaine vénération et porte dans le cœur une terreur dont on ne peut se défendre. Quel est l'enfant du Midi qui, au premier jour de la vie, assis au foyer paternel, n'ait pas tremblé plusieurs fois en écoutant les contes et les légendes de sa vieille grand'mère. Il faut tous les efforts d'une solide éducation pour détruire des impressions si fortes et si fâcheuses. Les peuples du Midi sont partout imbus de fausses croyances, et leur imagination ardente a créé les fées, les loups-garous, le ssoreiers, les devins et les fantômes qui courent, disent-ils, dans les bois et sur les montagnes pendant toute la nuit. — Une orfraie a poussé un cri aigu en passant sur ma tête; quelqu'un de ma famille mourra bientôt, dit le paysan des Pyrénées. — Il y aura orage demain, car le roi Arthur passe avec sa meute. — Dans certaines contrées des Landes, pendant le mois de mai, on fait, comme au temps du paganisme, des jonchées de feuillage et de fleurs. Toute la famille y prend place, et le père ou le *vieux* raconte aux petits enfants, aux jeunes filles, des histoires plus ou moins effrayantes. — Les fées occupent le premier rang dans les croyances superstitieuses des peuples du Midi : elles sont les arbitres des destinées humaines : elles distribuent des richesses à qui bon leur semble, et pour obtenir leurs faveurs on n'a qu'à déposer un vase aux pieds du chêne sous lequel elles vont danser ; le lendemain ce vase est rempli de pièces d'or. Les habitants du département du Gers honorent d'un culte particulier les divinités bienfaisantes, connues dans les mythes populaires sous le nom de *Blanquettes*. Ces êtres fantastiques sont surtout révérés par les bergers et les habitants des campagnes. « Il y a six ans, continue Du Mège (*Ruche d'Aquitaine*, t. 1, l. 28, etc.), je m'arrêtai, pour y passer la nuit, dans un petit village près de Condom. C'était la veille du premier jour de l'an. Je fus accueilli avec cette affable hospitalité qui distingue les habi-

tants des bords de la Baïse. En attendant que la jeune hôtesse eût préparé mon modeste repas, je voulus visiter toute la maison. Dans une chambre reculée et plus propre que toutes les autres, je vis une table dressée et recouverte d'une nappe blanche ; un petit pain, un couteau, deux bouteilles pleines, l'une de vin et l'autre d'eau, et un large gobelet étaient rangés autour d'un plat rempli de mets divers. Cédant à mon appétit dévorant, j'étais sur le point de m'asseoir et de me réconforter l'estomac pour mieux attendre le souper, lorsque l'hôtesse survint, pâle, effrayée. — Sortez, monsieur, me dit-elle, sortez, je vous en conjure ; c'est la veille du premier jour de l'an ; les *Blanquettes* viendront cette nuit et elles nous feraient du mal, si elles ne trouvaient pas un festin bien préparé ; sans cela nos moissons ne seraient pas abondantes, et ma sœur ne trouverait pas de mari. — Vous croyez donc aux fées? lui répondis-je. — Je crois aux *Blanquettes* comme à Jésus-Christ Notre-Seigneur, me dit la jeune femme. Si vous alliez à minuit sur les bords de la Baïse, aux premiers jours du printemps, vous les verriez danser à la clarté de la lune ou sur le sommet des collines. Voyez-vous cet antique château qui tombe en ruines? Les *Blanquettes* dansent souvent sur les tours. Heureux celui qui reconnaît leurs traces sur les fleurs de ses prairies! L'herbe croît plus vite et engraisse les taureaux. Malheur à celui qui ne vénère pas les fées! L'an dernier, notre voisin ne fit aucun préparatif pour les recevoir, aussi sa grange a été consumée, les loups ont dévoré trente de ses moutons, et son petit Antoine qui n'avait que trois ans a été trouvé étouffé dans son lit... — La jeune femme se signa dévotement en terminant son récit, mêlant ainsi une pratique religieuse à la plus absurde des superstitions. Je trouve le père de famille assis sur un banc de chêne au coin du foyer; je m'entretins longtemps avec lui. Le vieillard me raconta des histoires de revenants, compta tous les chiens que le loup-

garou avait dévorés et me parla avec enthousiasme de la beauté des *Blanquettes*, qu'il avait vues sur les bords de la Baïse. Il se tut tout-à-coup et prêta une oreille attentive : une chouette fit entendre pour la seconde fois un cri lent et triste. — La chouette vient de chanter, dit le vieillard qui se leva avec précipitation, donnez-moi du sel, Marguerite. — Une jeune fille s'empressa d'obéir aux ordres du vieillard, et le sel pétilla sur les charbons ardents. — Le sel qu'on jette dans le feu au moment où la chouette chante, détourne les malheurs que nous présage l'oiseau de la nuit, dit le vieillard. Vous allez dans l'Agenais, monsieur ? Je vous donnerai quelques branches de fenouil coupées le jour où l'on célèbre la fête de saint Jean-Baptiste; l'Agenais est infecté de sorciers, et le fenouil est un préservatif puissant contre leur malice. — Le lendemain, je pris congé de mes hôtes. Le vieillard n'oublia pas de me donner du fenouil, et je partis, la tête remplie de contes de fées et de loups-garous.» Il n'y a rien d'exagéré dans le récit de M. Du Mège, car le Gers surtout est un pays éminemment superstitieux ; ce pays tout-à-fait agricole et peu fait encore aux relations que le commerce ou tout autre industrie entretient dans d'autres départements avec les contrées voisines, ne s'est presque pas éloigné des coutumes que lui ont léguées ses primitifs habitants. Le paysan du Gers a pour règle de conduite un recueil de proverbes dont la contexture prouve l'ancienneté; il les applique aux différentes circonstances de la vie et lui servent pour décider ce qu'il peut espérer pour son bonheur personnel et la réussite des récoltes.

A 5 kilom. de Nérac, apparaît, sur la Gelise, avec son château aux quatre tours pointues, Barbaste, dont Henri aimait à se dire le meunier ; et c'est ce titre obscur de meunier qui le sauva, un jour que son courage l'avait conduit sur un endroit miné. Un soldat, natif de Barbaste, qui avait quitté les

drapeaux d'Henri IV, voyant ce bon roi en si grand danger, chercha à le sauver, sans se compromettre lui-même, et lui cria, en patois, ces mots que Henri IV comprit et récompensa plus tard : ***Moulié dé Barbaste, pren garde à la gatto qué bay gatoua***, meunier de Barbaste, prends garde à la chatte (ou à la mine, qui signifie chatte, dans le patois du pays) qui va mettre bas (ou éclater), chatter au propre. Henri IV se retira aussitôt, et la mine éclata, en effet.

Disons adieu à ces rives charmantes, et au bourg de St-Léger, que nous laissons fuir derrière nous, au confluent de la Baïse, et allons saluer Thouars, qui semble courir à notre rencontre, sur la rive gauche. Non loin de ce village, sur la rive gauche de la Baïse, se trouve Buzet, dont les vins sont, à juste titre, si renommés.

Plus loin, sur la rive droite, est le Port-Ste-Marie. — Nous dirons que la ville du Port-Ste-Marie faisait partie des états des Raymond, comtes de Toulouse. En 1229, un des Raymond n'obtint du roi de France la restitution de ses états, qu'en promettant de détruire les fortifications de cette ville, du reste fort anciennes.

Il reste prouvé par l'histoire que le Port-Ste-Marie, dans les premières années du moyen-âge, appartenait au chapitre de St-Caprais, d'Agen. Cette ville reçut tour à tour dans ses murs, Duras, Montluc et la reine de Navarre.

Les Anglais, sous les ordres du comte Warwick, s'emparèrent du Port-Ste-Marie, en même temps que de Clairac et de Tonneins. En 1561, dans les guerres de la réforme, le Port-Ste-Marie se déclara avec Nérac pour le prince de Condé. Les protestants avaient jeté un pont sur la Garonne, lorsque cette

ville se rendit à Coligny, et c'était pour s'y donner la main avec Montgommery. Montluc le détruisit, en lançant d'Agen un moulin à nef chargé de pierres. La guerre dura quelque temps. Poussé par le comte d'Harcourt, Condé envoya sa cavalerie dans cette ville. C'est encore devant cette ville, que le courageux maréchal de Matignon traversa la Garonne, dont un corps de cavalerie lui disputait en vain le passage. Cette ville est très bien habitée. Il est dommage que ses rues, aussi anciennes que ses murailles, ne soient pas plus larges. Son église gothique est remarquable. Son pont est peut-être le plus élégant de tous ceux qu'on rencontre sur la Garonne.

Les coteaux qui couronnent gracieusement cette ville produisent d'excellents vins et des prunes renommées.

En quittant le Port-Ste-Marie, nous laissons sur la rive gauche le village de *St-Laurent*. Nous trouvons un peu plus loin, sur la rive droite, *Clermont*, qu'on aperçoit dans les terres. Ce bourg se divisait autrefois en Clermont-Dessus et Clermont-Dessous. Clermont était une seigneurie. Amaury durant la croisade des Albigeois, vint dans l'Agenais avec le légat du pape et fit le siège de Clermont-Dessous ; mais, abandonné par la fortune, il fut obligé de le lever et de voir Raymond redevenir maître de tous ses états.

Le légat du pape Innocent III, Pierre de Castelnau, qui était venu visiter avec lui le Port-Ste-Marie et quelques villes de l'Agenais, ne retourna pas à Rome, car Raymond, comte de Toulouse, lui ménagea la mort la plus tragique. Le cardinal de Saint-Chrysogone, légat de Rome, venu en France pour s'opposer à l'hérésie des Albigeois, n'avait pu rien obtenir, malgré les rigoureuses mesures qu'il s'était cru obligé de prendre. Le pape, voulant en finir, avait envoyé un nouveau

légat, Pierre de Castelnau, encore dans la fleur de l'âge, mais homme orgueilleux et d'une sévérité extraordinaire. Accompagné du frère Guy et de quelques autres moines, Pierre de Castelnau se présenta devant Raymond, comte de Toulouse, prince modéré et plus tolérant que ne le comportait l'esprit de son siècle. Il comprit aux premières paroles du nouveau légat que sa mission n'était rien moins que pacifique pour les hérétiques, dont le nombre augmentait tous les jours. Après un long entretien, le comte de Toulouse se voyant menacé ouvertement par Pierre de Castelnau : Innocent III, s'écria-t-il dans un transport de colère, veut donc me dépouiller injustement de mes états pour les donner aux princes croisés ? Il ne m'avait donc réconcilié avec l'église que pour me précipiter dans un abîme de malheurs !... Rome m'accuse, Rome me poursuit, Rome me condamne ! Eh ! quel est donc mon crime ? Ai-je persécuté les prêtres du Christ? Ai-je profané la sainteté du sanctuaire ?... Non, et cependant un légat me menace aujourd'hui dans mon palais. Pierre de Castelnau, je le jure par les cendres des Raymond, mes aïeux, je vengerai mon honneur outragé, et Rome verra ce dont je suis capable. — On vous accuse, avec raison, lui répondit froidement le légat, de favoriser secrètement l'hérésie, et si vous vous obstinez à marcher dans les ténèbres de l'erreur, l'Eglise, entendez-vous, comte Raymond, vous rejettera de son sein. Je pars, comte de Toulouse, conjurez l'orage qui vous menace ! Sortons, dit-il ensuite à ses moines qui l'accompagnaient, et secouons la poussière de nos sandales. Ils étaient partis, lorsque Raymond leva la tête pour parler, et profitant de l'obscurité de la nuit ils se hâtèrent de sortir des états du Languedoc. Le légat du pape est parti, dit le sire de Samaran : malheur à nous s'il parvient à sortir du Languedoc ! Qu'on le poursuive, s'écria le comte Raymond, je donnerai mille sous d'or à celui qui le ramènera pieds et poings liés.

—Pardonneriez-vous à celui qui vous délivrerait pour toujours de Pierre de Castelnau ? lui dit le sire de Samaran. Allez, s'écria le comte de Toulouse, faites comme il vous plaira ! Aussitôt le sire de Samaran et Edmond de Forcalquier partent sur leurs destriers et ne s'arrêtent que sur les bords du Rhône pour attendre l'arrivée du légat qu'ils avaient devancé. Le fleuve grossi, dit la *Mosaïque du Midi*, par les pluies continuelles, précipitait ses eaux mugissantes avec tant de rapidité que Pierre de Castelnau ne put obtenir à prix d'or une barque et un batelier pour la conduire.—Bénédiction du ciel et riche récompense à celui qui s'exposera à la mort pour sauver le légat d'Innocent III ! cria-t-il en entrant dans une chaumière où plusieurs pêcheurs étaient rassemblés. Personne ne répondit.—Le sire de Samaran et son compagnon d'armes, déguisés en mariniers, répondirent seuls : Si vous agréez nos services, dans demi-heure vous serez de l'autre côté du Rhône. —Que le ciel vous entende et vous bénisse généreux mariniers ! — Hâtons-nous donc, dit le sire de Samaran, car le tonnerre gronde, un orage subit arrive de l'Occident. Le légat, le frère Guy et trois autres moines qui l'accompagnaient suivirent le jeune batelier qui leur dit : Mes pères, cramponnez-vous, car je vois que les flots feront sauter ma barque comme une plume. — Le tonnerre gronde, dit le frère Guy.— Et l'orage est sur nos têtes, répliqua le batelier ; tenez-vous sur vos gardes, le courant devient plus rapide. — Il posa sa rame, et la barque abandonnée aux flots tournoya avec une effrayante rapidité. — Me reconnais-tu, Pierre de Castelnau ? s'écria le sire de Samaran. Le légat frémit en entendant le son étrange de cette voix.— Je suis ce jeune page que tu fis fouetter à Toulouse pour crime d'hérésie. Le moment de la vengeance est venu... Meurs, légat d'Innocent III !... Un cri de mort retentit au milieu de la tempête... Le Rhône reçut dans ses gouffres un cadavre sanglant que des pêcheurs trouvèrent le lendemain

sur les bords du fleuve. Ainsi périt misérablement sous le fer d'un fanatique assassin Pierre de Castelnau, légat du pape, qui visita le Port-Ste-Marie et Clermont-Dessus. Ni sa sévérité ni ses menaces ne peuvent excuser ce lâche assassinat. Le ciel punit le sire de Samaran.

En 1457, les roturiers du pays s'emparèrent du château de Clermont-Dessous. Il fallut lever un impôt considérable pour le racheter. Les seigneurs de Clermont faisaient aussi la guerre; car nous lisons dans l'histoire que la ville du Port-Ste-Marie fut prise par les seigneurs de Clermont et de Tonneins, qui se rendirent maîtres des nombreuses tours de son château dont on voit encore quelques ruines sur la pente du coteau.

A mesure que nous approchons de la capitale de l'Agenais, les cérémonies et les fêtes qui précèdent le mariage varient un peu sur celles que nous avons décrites, en parlant de La Réole. Dans le pays d'Agenais les chants nuptiaux, composés en langue vulgaire, rappellent les épithalames des anciens. Lorsque le convoi de la fiancée se dirige vers la maison de l'époux, les *donzèlous* et les *donzèles*, noms qu'on donne aux amis de l'époux, aux compagnes de l'épouse, conduisent un agneau couvert de rubans rouges et blancs. On jette par la croisée du froment et d'autres fruits, on partage le gâteau nuptial et les conviés se livrent à la joie la plus pure. C'est surtout chez les habitants du département de Lot-et-Garonne, dit la *Mosaïque du Midi*, qu'on retrouve les touchantes et allégoriques cérémonies qui accompagnaient le mariage chez les Romains, longtemps maîtres de cette contrée. On porte encore devant la fiancée la quenouille et le fuseau. Si ses mœurs ont été sans tache, si sa sagesse a été à l'abri de la médisance, la jeune épouse porte une petite couronne de

fleurs et le voile de l'hymen flotte sur ses épaules. La porte de la maison que doivent habiter les deux époux est décorée de guirlandes de myrthe, de lauriers et de fleurs. Arrivée à la porte, l'épouse fait tous ses efforts pour franchir légèrement le seuil. Malheur à elle si elle bronchait; c'est le présage le plus funeste. Lorsque le festin est sur le point de finir, les conviés répètent alternativement un chant nuptial dont chaque stance renferme une leçon pour l'épouse.

Jeune épouse, mets ta main sur ta tête
Eldis : Bon temps, où as-tu été ?
La main sur la tête, le pied sur le four,
Et dis adieu à tes beaux jours.

En gascon.

Nobio, bouto la ma sul cap,
Digo : Boun tens, oun lès anat ?
La ma sul cap, lou pé sul four,
Et dig adiou à tous bès jours.

L'épouse qui n'a point contracté d'autres liens, qui est vierge encore, porte une ceinture que l'époux seul peut détacher lorsqu'elle est sur le point d'entrer dans le lit nuptial. Dans quelques villages des environs d'Agen, les compagnes de la mariée ont seules le droit de dénouer la ceinture mystérieuse, antique emblême de la pudeur virginale, sans laquelle il n'est point de beauté dans une jeune femme. La vertu, la piété et la sagesse sont ses plus beaux bijoux.

Un jour je remontais la Garonne en compagnie de quelques voyageurs de haut lignage. L'un d'eux était étranger à la France. Naples était sa patrie. Heureux de pouvoir parler avec moi en italien, de sa patrie que je connaissais fort bien, il me traita avec une bienveillance rare. Après avoir admiré les bords du fleuve, cette rue magnifique où les châteaux touchent aux châteaux et les villages aux villages, les prairies ver-

doyantes, les jardins embaumés, les campagnes et les riches plaines de Tonneins, d'Aiguillon et du Port-Ste-Marie, couvertes alors de blé, de chanvre et de tabac, riches produits d'un sol privilégié, on parla de politique. Il faut bien parler de quelque chose quand on s'ennuie. Un légitimiste soutenait avec beaucoup de savoir et de modération la cause de son parti. Au mépris de l'histoire un gouvernement de fait n'était rien pour lui. Il fit l'éloge de tous ceux qu'il aimait et semblait, malgré toute sa réserve, jeter du blâme sur le nouveau pacte de la nation et de la royauté. Notre italien, qui avait vu au moius soixante printemps, homme profond et d'un vaste savoir, réfuta un à un avec beaucoup de logique les arguments du légitimiste. Il lui prouva que toutes les dynasties avaient commencé par uu gouvcrucment de fait devenu droit par l'acceptation de la nation, et tout en plaignant le sort des exilés, il le força de conveuir que les fautes énormes et irréparables de l'ancienne dynastie l'avaient perdue et rendue impossible en France, et que la Providence, en nous ménageant la famille d'Orléans dans des circonstances aussi critiques, avait sauvé la patrio d'une terrible catastrophe. Venant ensuite au caractère du roi Louis-Philippe, qu'il avait connu particulièroment, il nous dit entre autres choses quelques circonstances de sa vie. « Durant son séjour à Londres, » ajouta-t-il, le duc d'Orléans venait de passer la Tamise. Sou » chapeau tomba. Un marchand le ramassa et le lui présenta » en récitant le fameux vers de Shakspeare, dans Macbeth :

» *Thou shalt king hercaffer.*

» Un jour à venir tu seras roi.

» Le duc rit de bon cœur. Avant la révolution de 1830, » Charles X, dans une cérémonie laissa tomber son chapeau » à plumes. Le duc d'Orleans le ramassa et dit au roi en flé- » chissant le genoux : j'espère que Votre Majesté vivra pour

» le porter longtemps. Mystère de la Providence ! C'était à lui » que la nation devait donner ce chapeau royal. Je ne l'ai pas » vu depuis son séjour à Londres, mais c'était alors un beau » prince, très-affable, aimable, protecteur dévoué des gens » de lettres et attendant patiemment sa destinée, sans que son » regard d'aigle perdît rien de ce qui se passait au-dessus de » lui et autour de lui. Cet homme que les passions attaquent » et calomnient, est celui cependant qui, devenu roi en 1830, » après des fortunes diverses et des épreuves pénibles, a pré- » servé la France de l'anarchie, et l'Europe d'une guerre gé- » nérale. Ce prince, le protecteur de tous les hommes savants » que rongeait la misère, ami dévoué, le plus aimant des » frères, surtout pour sa sœur dont l'affection inaltérable a » traversé toutes les vicissitudes de sa vie, fut certainement » surpris par la révolution de juillet, que le moins habile » prévoyait, mais dans une époque plus éloignée, et que des » ministres, je ne dis pas plus dévoués, mais plus experts et » plus éclairés, auraient pu prévenir et conserver la France à » l'ancienne dynastie. Louis-Philippe ne fut, en 1830, que » l'homme de la situation. Ceux qui avaient fait et qui diri- » geaient la révolution de 1830 étaient plus embarrassés » qu'on ne pense pour en conserver le succès. Ils regardèrent » autour d'eux : l'abîme était ouvert et attendait ses victimes. » Les puissances jalouses de la France s'en réjouissaient. » Charles X, malgré ses bonnes intentions, perdu par ses mi- » nistres, était devenu impossible, et la branche aînée des » Bourbons, très respectable sans doute, mais coupable de » trop de bonté dégénérée en faiblesse, s'en allait en exil pour » la troisième fois dans un siècle. Le passé de Louis-Philippe » garantissait l'avenir. Il avait su inspirer une confiance à » peu près unanime à la France et à l'Europe. C'est pourquoi, » après la fuite volontaire des Bourbons aînés, et le trône se » trouvant vacant, la nation porta sur lui son choix et ses

» espérances. Le duc d'Orléans accepta, parce que son devoir » de prince français était de sauver à tout prix la monarchie » et de préserver la France des suites malheureuses que pou- » vaient avoir cette révolution. La première faute des Bour- » bons aînés fut les ordonnances, et la seconde plus grande » peut-être que la première, fut leur fuite précipitée. Il fallut » nécessairement réparer l'une et l'autre pour le bonheur de » la France. »

En sortant de cette longue sinuosité que décrit le fleuve, entre des rives presque monotones, on voit, dans le fond de la vallée qui se déroule sur ses bords, les imposantes ruines du château de Lusignan. Elles sont sur ce site qui domine la Garonne.

Voici à peu près ce qu'on lit dans l'*Histoire de France*, l'*Histoire des environs de Paris* et les *Chroniqueurs Agenais*, entre autres M. de Saint-Amans :

Hugues de Lusignan, comte de La Marche. (1242.) Louis IX ayant marié son frère Alphonse à Jeanne, héritière et comtesse de Toulouse, se rendit, en 1242, dans les nouveaux états qu'il venait d'acquérir à sa famille, pour y intrôuiser les jeunes souverains et pour leur faire rendre hommage par leurs vassaux. Parmi ces derniers était Hugues de Lusignan; ce seigneur d'un caractère altier et d'une humeur tracassière, cherchait à se soustraire à toute autorité; il ne vit pas sans dépit qu'il fallait plier le genou devant Alphonse, et il fut entraîné à la révolte par son épouse qui, après avoir porté une couronne, ne pouvait supporter l'idée d'être devenue sujette. Cette femme était Isabeau de Montpellier, veuve du roi Jean-Sans-Terre, mère d'un roi, Henri d'Angleterre, et d'une impératrice, Marie, épouse de l'empereur Othon. — « Moi,

» s'écriait-elle dans les accès de rage, moi, veuve d'un roi, mère » d'un roi et d'une impératrice, me voilà donc réduite à prendre » dre rang après une simple comtesse, à faire hommage à un » comte ! Ne commettez pas, disait-elle à son mari, ne com- » mettez pas une telle lâcheté ; armez-vous ; mon fils et mon » gendre viendront à votre secours ; je soulèverai tous les sei- » gneurs du Poitou, mes alliés, mes vassaux, et s'ils ne vous » suffisent pas, je vous reste ; moi seule, je puis vous défen- » dre et vous affranchir.» Lusignan n'avait pas besoin d'être beaucoup excité pour prendre un parti violent ; bientôt tous ses vassaux furent sous les armes ; et le roi Louis, qui ne s'était avancé qu'avec une garde d'honneur fut surpris dans Poitiers, et obligé de signer un accord désavantageux que lui dicta l'altière comtesse de La Marche.

A peine le roi fut-il libre qu'il songea à châtier le rebelle. Il marcha avec des forces redoutables vers les lieux de son affront, et bientôt il fut en présence d'une armée nombreuse ; car la fière Isabeau, qui avait inutilement tenté de se débarrasser d'un ennemi par le fer et par le poison, prévoyant la vengeance, avait formé une ligue puissante entre son mari et tous les seigneurs du Poitou et de la Saintonge, et à laquelle s'était joint le roi d'Angleterre.

Louis, peu effrayé des forces imposantes qu'on lui oppose, attaque et vainc. A Taillebourg, il disperse les soldats que les seigneurs français ont armés contre lui ; à Saintes, il chasse ceux qu'ils avaient appelés à leur secours. En effet, le roi d'Angleterre fit promptement rembarquer ses troupes. La fière Isabeau, son mari et ses enfants furent obligés de se prosterner aux pieds du vainqueur, de rendre hommage au comte de Toulouse, et Lusignan vit une partie de ses possessions réunies au domaine de la couronne.

SAINT-HILAIRE.

—

Mais doublons encore cette pointe, et nous sommes devant St-Hilaire, qui forme tableau sur la rive droite du fleuve. Ici, point d'antiquité, presque point de souvenirs historiques. Plus heureux que nous, le voyageur qui suit la grande route se promène au milieu de jardins délicieux.

—

COULEURAC.

—

Voici, plus loin, sur la même rive, le hameau de Couleurac, dont les habitants sont accusés d'avoir mangé un âne. Malheur au voyageur qui oserait leur reprocher cet inaccoutumé festin ! Un signe suffit pour exciter la colère furibonde de ces bons riverains, qui vous exposent à périr sous une grêle de pierres. — Laissons Couleurac et son âne, et saluons Goux dont la plus grande partie de la population se compose de pêcheurs.

—

MOMBRAN.

—

Derrière les coteaux qui dominent la plaine que baigne la Garonne, sur la rive droite, s'élèvent noirâtres et démantelées les ruines d'un ancien château que défendaient deux énormes tours ; c'est Mombran, manoir féodal des anciens évêques

d'Agen. Les évêques d'Agen étaient investis du titre de comte (lieutenants du roi, ou mieux des ducs dans l'administration des affaires intérieures).

Dans les temps de troubles et de fanatisme, surtout lorsque la croisade des Albigeois pénétra dans l'Agenais, on vit plus d'un évêque, d'un esprit guerrier, quitter son bâton pastoral pour ceindre la dague du chevalier, défendre avec énergie les châteaux-forts et commander les armées.

En 1292, Arnaud de Rovingha, évêque ambitieux, élégant et mondain, prisant plus ses titres de famille, ses blasons et ses armoiries que ceux des apôtres, fut du nombre de ceux qui pensèrent qu'il fallait éteindre l'hérésie dans le sang et le feu. Tous ces évêques, comtes, ducs et primats, que l'orgueil et le devoir d'une position avantageuse et lucrative avaient conduits sur le trône des apôtres, faisaient plus de mal à l'église que l'hérésie même.

C'est, dit-on, aux environs de ce château que l'illustre potier, Bernard de Palissy, fit les premiers essais des argiles figurines et plastiques qui conservèrent si bien les empreintes de ses mains, et que son talent pour les combinaisons chimiques embellit en outre des plus vives couleurs émaillées.

Cet illustre Agenais dut à son profond savoir, le jour de la St-Barthélemy, la protection toute particulière du cruel Charles IX, monstre qui, le jour du massacre, armé d'une arquebuse, tirait sur ses propres sujets.

« L'expression la plus noble et la plus élevée de cet esprit d'opposition, de liberté et d'indépendance, dit Alex. Ducourneau, dans sa *Guienne historique et monumentale*, en parlant

du caractère et du génie du Haut-Agenais, ce fut un homme de génie, ou, ce qui vaut mieux, un homme de cœur, Bernard Palissy, de la Capelle-Biron. »

Palissy, quoique calviniste, était aimé du roi Henri III. Ce prince ayant manifesté au grand artiste le regret d'être contraint de le livrer à ses ennemis : — *Sire*, répondit Palissy, *vous m'avez dit plusieurs fois que vous aviez pitié de moi, et j'ai pitié de vous qui avez prononcé ces mots* : « JE SUIS CONTRAINT. » *Ce n'est pas parler en roi. Mais je vous dirai, moi, en langage royal, que vous, les Guizarts et tout votre peuple, ne sauriez contraindre un potier à fléchir les genoux devant des statues.*

Encore quelques élans de la vapeur, et au sortir de ces méandres boisés par d'épais fourrés, sites admirables qu'embellit uue longue chaîne de riches et riants coteaux couverts de villas, nous allons découvrir Agen. Déjà, son magnifique pont paraît dans un azur foncé, comme un voile blanc onduleux, que les Grâces ont jeté sur la Garonne, par dessus la bande grisâtre que forme l'élégante passerelle qui unit Le Passage à la ville d'Agen.

LE PASSAGE.

Ce bourg qui blanchit à travers les peupliers qui bordent la rive, se nomme Le Passage. Théâtre des combats de la réforme, ce village fut le poiut vers lequel se dirigeaient toutes les attaques. Cependant les réformés y furent presque toujours battus, et surtout bien maltraités. En 1588, le prince

de Turenne, avec ses partisans Favas, Lusignan et autres, attaque Le Passage; mais le marquis de Villars lui fait lever le siège; d'ailleurs Montluc était toujours là comme un terrible boulevard.

Blaise de Montluc, fervent catholique, mais féroce et fanatique dans son dévoûment royaliste, était un intrépide et intelligent militaire. C'est lui qui porta les coups les plus terribles à la noblesse féodale et sauva dans l'Agenais et même dans l'Aquitaine la mouarchie et le catholicisme. Beau de laideur, d'une résolution indomptable, d'un courage rare, il domina sou époque l'une des plus terribles et des plus douloureuses de l'histoire. On peut dire, sans le flatter, qu'il fut supérieur par sa bravoure et ses talents militaires à tous les capitaines de son temps, sans en excepter même ceux du parti protestant.

AGEN.

—



Mais voici Agen ; c'est le matin, à l'aube du jour, quand le soleil se lève sur les coteaux, que la Garonne se couvre d'une vapeur satinée, et que ses eaux limpides et frémissantes se plissent au souffle du matin, c'est alors qu'il faudrait arriver dans cette ville encadrée au milieu des coteaux les plus riches et les plus pittoresques et où l'on respire les odeurs aromatiques qui s'exhalent de la plaine. Pays féerique !... Voyez ce Gravier qui se présente à vos yeux avec une couronne bientôt séculaire !

Admirez ces deux ponts et la passerelle qui donnent à la ville cet air grandiose et imposant. Remarquez surtout les proportions et les travaux de ce pont-canal où doivent passer les eaux de la Méditerranée pour aller s'unir eux flots de l'Océan. Quelle pièce imposante et gigantesque ! Les anciens Romains, s'ils sortaient aujourd'hui de leurs tombes, ces enfants du génie et des vastes conceptions, s'avoueraient vaincus par les Français.

La première pierre de ce pont monumental fut posée par LL. AA. RR. le duc et la duchesse d'Orléans. Le soir de cette belle journée on illumina la ville. Le prince royal, accompagné du commandant de la garde nationale et du général, monta dans la voiture de ce dernier pour parcourir les rues et jouir du spectacle d'une magnifique illumination. Arrivés à la hauteur de la rue St-Antoine, les chevaux effrayés s'emportèrent, et malgré les efforts du cocher et des personnes, qui, sans connaître les promeneurs, étaient accourues, ils allaient se précipiter dans le fleuve sans qu'on pût les détourner. Le commandant de la garde nationale allait se jeter hors de la voiture. Le prince le saisit; ne sautez pas, commandant, lui dit-il, car c'est un cas mortel. Le commandant resta ; les chevaux s'arrêtèrent, et l'infortuné prince qui avait donné un si salutaire avis, succombait plus tard lui-même, victime d'un pareil oubli. Quelle destinée !

Agen, dont le nom signifie commerce, fut sans doute un *emporium* comme Bordeaux. Capitale des Nitiobriges (peuple Agenais), elle leva ses lances contre César. Car, avant de passer sous la domination romaine, les Nitiobriges, plus tard Agenais, qui habitaient le pays qui s'étend depuis la Garonne jusqu'à la Dordogne, étaient un peuple guerrier. *Aginnum*, Agen, anciennement *Civitas Nitiobrigum*, en était la

capitale : c'était la plus belle et la plus fertile partie de l'Aquitaine.

Initiés à la civilisation grecque par Marseille, les Nitiobriges perdirent le caractère primitif et sauvage des populations celtiques. Ils eurent, les premiers, des rapports d'alliance et d'intérêt avec la province romaine (la Provence et le Dauphiné). Les chefs Nitiobriges furent honorés du titre d'amis par le sénat. Sous Auguste, Agen rentre au rang des cités; un préteur est installé dans l'Aginnum qui lui impose les lois de l'empire.

Après le démembrement de l'empire romain, l'invasion des Francs et l'établissement des grands fiefs, le comté d'Agenais appartint aux comtes de Toulouse. Guillaume II le donna en dot à sa fille Roselinde, en la mariant avec Vulgrain comte d'Angoulême. Eléonore, fille du duc Guillaume IX, apporta ce riche héritage dans la maison d'Anjou, qui régna bientôt en Angleterre; Richard le donna en dot à sa sœur Jeanne, lors de son mariage avec Raymond VI, comte de Toulouse. Il passa dans la maison de France par le mariage du duc Alphonse, frère de St Louis, avec Jeanne, fille unique de Raymond VII, dernier comte de Toulouse. Il fut réuni définitivement à la couronne en 1272, par Philippe-le-Hardi. Louis XI le donna en apanage à Charles, duc de Berry, son frère. Celui-ci étant mort sans enfants, il passa à la reine Marguerite de Valois, première épouse de Henri IV.

Le christianisme s'avance, Agen lui ouvre ses portes et lui offre son sang le plus pur. Les noms glorieux des Caprais, des Foi, des Vincent, apôtres nitiobriges, figurent au martyrologe. Plus tard, Agen subit le joug des Visigoths ariens. Honteux de ce joug, ils reçoivent les Francs et Clovis à leur tête, comme

des frères. Vers le milieu du IXe siècle, Agen succombe sous les coups des Normands, qui brûlent la ville. Elle renaît de ses ruines sous les ducs de Gascogne. Dans le commencement du régime féodal, Agen se déclare pour le roi contre le comte de Toulouse et le roi d'Angleterre; mais les rois de France, vaincus par la trahison, furent souvent forcés d'abandonner, comme une proie aux serres du vautour des mers, à l'Angleterre, la province d'Agenais. Ce fut toujours avec horreur et rage que l'Agenais vit flotter sur ses remparts le drapeau des Édouard.

Aussi, les rois de France disaient-ils : leurs amis et fidèles consuls et habitants de la cité d'Agen. Lorsque la réforme, comme une lave ardente, fit explosion dans l'Agenais, Agen reste royaliste et catholique. Blaise de Montluc, dont vous pouvez visiter le château, le terrible Montluc, supérieur par son courage et son talent, prit part à toutes les guerres religieuses, dans les rangs catholiques. Soldat farouche et sanguinaire, il était adoré des habitants d'Agen qui se croyaient invincibles, avec Montluc, derrière les remparts. Henri III montait sur le trône lorsque Montluc, vieux et criblé de blessures, se retira à Estillac, près d'Agen, et suspendit sa lourde épée à la porte du manoir de ses pères. Après s'être jeté dans le parti de la ligue, jusqu'à la mort du duc de Guise, Agen se déclare contre les réformés et leur chef, le roi de Navarre (depuis Henri IV). Après son abjuration, Henri IV n'eut pas dans son royaume de ville plus dévouée.—La ville d'Agen, assise dans la belle vallée de la Garonne, tenant par la main le Languedoc et la Guienne, eut des écoles célèbres. Les noms de Scaliger, Théophile de Viand, poètes, Pierre Dupuy, l'historien, Bernard Palissy, Florimond de Rémond, Jean Claude, le Bossuet des protestants, Mascaron, l'éloquent évêque; on pourrait lui donner aussi le grand Montesquieu; mais enfin,

l'illustre Lacépède, président de l'assemblée législative; M. d'Usson de Bonnac, évêque d'Agen, qui eut le courage de parler ainsi à l'assemblée qui demandait aux ecclésiastiques le serment à la constitution civile et le serment civique: « Vous avez fait une loi; par l'article 4, vous avez dit que les » ecclésiastiques fonctionnaires publics prêteraient un ser» ment dont vous avez décrété la formule; par l'article 5, » que, s'ils refusaient à prêter le serment, ils seraient déchus » de leurs offices. Je ne donne aucun regret à ma place, aucun » regret à ma fortune; j'en donnerais à la perte de votre es» time que je veux mériter; je vous prie donc d'agréer le té» moignage de la peine que je ressens de ne pouvoir prêter » ce serment.» Le curé de Puymiclan, l'abbé Fournel, interpellé après M. de Bonnac, répondit: « Je dirai avec la sim» plicité des premiers chrétiens : je me fais gloire et honneur » de suivre mon évêque, comme Laurent suivit son pasteur!» Delbourg aîné, qui, allant joindre l'armée du Nord avec trois cents volontaires comme lui, prononça devant l'assemblée législative, présidée par Lacépède, ces mots qui doivent l'immortaliser: « *Législateurs, nous sommes trois cents, placez-nous aux Thermopyles!...* Duvigneau, le plus courageux et le plus jeune des représentants, qui périt sur l'échafaud, pour avoir dénoncé à la convention Marat et Robespierre; Duvigneau était poète; un autre Duvigneau, également poète distingué, dont l'âme était aussi pure que sa plume, mort en 1841; Dumon, député d'Agen, conseiller d'état, ministre des travaux publics, jurisconsulte renommé et homme de cœur et de probité.

Jasmin, grande célébrité de l'époque, ce poète si vrai et si extraordinaire, nous fournit l'occasion de parler de l'idiome des peuples du Midi et surtout de ses compositions merveilleuses, car on ne saurait parler de l'un sans parler

de l'autre. Rome avait imposé sa langue aux peuples vaincus. On parlait dans l'Aquitaine et le Languedoc la langue de Cicéron avec assez de pureté. Mais les invasions des peuples barbares et surtout leur domination dans le midi de la Gaule, occasionna un mélange bizarre d'idiomes corrompus, et le dialecte roman fut tout ce qui resta de la langue latine. Ce dialecte, sans contredit, l'un des plus beaux et des plus harmonieux que l'homme ait parlé, était devenu l'idiome national des populations de l'Agenais, et quelques siècles après la formation de cette langue populaire, le Midi retentissait jusque dans les palais de la cour de Toulouse et de Bordeaux et dans tous les châteaux des chants spirituels et mélodieux des troubadours. L'idiome improprement appelé *patois*, est aujourd'hui en usage dans toute l'étendue de l'ancien royaume des Visigoths, mais il subit de grands changements dans les expressions et la prononciation dans chaque département et quelquefois dans chaque ville. Au XVIe siècle, le poète Godolin ou Goudelin écrivit en dialecte toulousain avec toute la grâce et l'harmonie du grec et du latin. Voici un morceau sur la mort d'Henri IV.

Jantis pastourelets, qué déjouts las oumbrélos,
Sentets apazima lé calimas del jour,
Tant qué les aouselets per saluda l'amour,
Ufflon lé gargaillol dé milo cansounètos.

Pétits riüs oun l'argen béziadomen gourrino,
Pradets oun lé plasé nous embesco les èls,
Quant la jouéno sazou bous cargo dé ramèls,
Aoujets coussi sé plang uno nympho moundino.

Quand del coumu malhur uno niboul escuro
Entrumic la clartat dé moun astré plus bel
Yeü disi, quand la mort dans lé tailh d'un coutel
Crouzec lé Grand Henric sul libré dé Naturo.

Dé roumecs de doulou moun amo randurado
Fugic del grand soulel la pamparrugo d'or,
Per ana dins un roc ploura d'èl è dé cor
D'el parterro francés la bélo flou toumbado.

Dounc, ô tygre cruel, piri qué l'ours salbatge
Pla t'abion poussédaı las féramios d'ifer,
Quand ta scarioto ma s'anec arma de fer
(Seignour Diü!) contr'un rey qué daürao nostr'atge!

David Le Sage écrivit, en dialecte de Montpellier, des poésies qui auraient surpassé celles de Godolin, mais son cynisme révoltant les a privées de l'immortalité. Jean Michel, le plus connu de tous les ménestrels de Nîmes, a laissé des œuvres remarquables. Le poète gascon, Bedout, d'Auch, a laissé aussi des pièces de vers et des chansons très remarquables. De nos jours, le dialecte Agenais a été porté au plus haut point de perfection par le poète Jasmin, qui n'est pas un chantre ordinaire, car il a trouvé dans les immenses ressources de sou âme et de son jugement de quoi suppléer au défaut des études. C'est aujourd'hui un grand poète, qui surpasse les anciens trouvères et dont on associe le nom à ceux des sommités littéraires. Dans la séance du 28 août 1858, de l'Académie d'Ageu, M. Dumon, député d'Agen, aujourd'hui ministre des travaux publics, dit, en s'adressant à Jasmin qui venait de lire son poème de *Françounetto,* au milieu des plus vifs applaudissements : « Poète populaire, vous chantez l'avenir sur la langue du passé. Cette langue que vous parlez si bien, vous la rajeunissez, vous la créez peut-être ; et cependant ne sentez-vous pas que la langue nationale, cet instrument si puissant d'une civilisation nouvelle, l'assiège, l'envahit de toutes parts, comme la dernière forteresse d'une civilisation vieillie ?

» Ne regrettons pas toutefois, messieurs, cette noble lutte du talent qui s'opiniâtre contre le temps. Sans ses poétiques efforts, notre langue maternelle, cette langue qui a bercé notre enfance, que nous avons parlée, que nous savons encore, mais que nos enfants oublient et qu'ils ignorent peut-être, notre langue maternelle se fût obscurément perdue dans la langue nationale, comme les ruisseaux sans nom qui portent leurs eaux inconnues au fleuve qui les engloutit. Elle est sûre aujourd'hui de laisser un monument digne d'elle. Son jeune poète immortalise sa vieillesse; elle se souvient de ses troubadours. Sa voix expire en prononçant de beaux vers, et son dernier soupir est le chant du cygne ! »—M. Dumon, homme très profond et très remarquable, prédisait vrai, mais le poète qui ne peut pas croire à la mort de ce qu'il aime tant, d'une langue qu'il a revêtu d'une brillante jeunesse, lui répondit par une pièce de vers admirable dont nous ne citons que quelques fragments :

Lou pu grand pèssomen qué truqué l'homme, aci,
Aco quand nostro may, bièillo, feblo, defèyto,
S'arremozo touto, et s'allièyto,
Coundannado pel médéci.
De soun triste cabés qué jamay l'on nou quito,
L'èl sur soun èl et la ma dins sa ma,
Poudèn-bé, per un jour, rebiscoula sa bito,
Mais, hélas ! anèy biou per s'escanti douma.
Oh ! mais, n'és pas atal d'aquelo ensourcillayro,
D'aquelo lengo muzicayro
Nostro segoundo may ; de sabens francimans
La coundannon à mort dezunpèy trés cens ans ;
Tapla biou saquela ; tapla sous mots brounzinon ;
Chés elo, las sazous passon, sonon, tindinon ;
Et cent-milo-milès enquèro y passaran,
Sounaran et tindinaran !

Prâmo qu'aci lou puple aymo sas cansounetos ;
Tan qué puple sara l'oublidara jamay.
May de touts, à cadun rapèlo l'aoutro may ;
Un frayet, uno so, d'amiguets, d'amiguetos ;
El milo caouzotos anfin
Qué, quand y saounejan, cado sero, al couffin,
Sentèn un riou de mèl oùn nostro amo se bâgno ;
Acos la lengo del trabal ;
A la bilo, pel la campagno,
On la trobo dins cado oustal ;
Y'espouzo l'homme al brès, jusqu'al clot l'acoumpagno,
Oh ! Moussus ! uno lengo atal
De loun-ten nou se dechiffragno !!

Le roi Louis-Philippe, qui de tout temps sut si bien honorer le mérite et encourager les hommes de lettres, voulut voir et entendre Jasmin, lorsqu'il alla dernièrement visiter Paris, et lui donna des témoignages éclatants de sa bienveillance. Ce fut un moment bien glorieux pour le poète agenais, lorsque le roi le pria de lui faire entendre la langue qu'avait parlé son aïeul Henri IV. Les sociétés littéraires, plusieurs poètes, tous les hommes de lettres firent l'accueil le plus flatteur à Jasmin, qui porte aujourd'hui la croix de la Légion-d'Honneur. Le poète voyage aujourd'hui au bénéfice des pauvres. Il reste toujours sur le Gravier, dans sa modeste demeure.

Agen eut aussi des hommes distingués dans les armes. Le maréchal d'Estrades et autres militaires plus ou moins distingués de la même famille; Antoine de Coquet, lieutenant-colonel, officier de la Légion-d'Honneur et chevalier de St-Louis; Jean-Baptiste Brocq, lieutenant-colonel, officier de la Légion-d'Honneur, chevalier de St-Louis et de St-Ferdinand ; le général Tempourre, qui s'est illustré dans les guerres d'Afrique. Ce brave militaire est un des plus forts violonistes de France.

Trois grands hommes se trouvèrent un jour réunis dans la ville d'Agen : c'étaient Bernard de Palissy, Jules-César Scaliger et Nostradamus qui s'y arrêta plus de six mois.

Agen possède des antiquités celtiques et romaines. Quelques tumulus et des haches en silex, en basalte et surtout en jaspe, pierre verdâtre et fort dure.

L'antique Aginnum possédait des temples, un amphithéâtre et d'autres monuments importants dont on retrouve encore quelques vestiges. Comme dans les villes romaines, on y découvre fréquemment des inscriptions, des médailles impériales, des pierres gravées, des figurines, des vases, etc., etc.

Agen, dont la population s'élève à plus de 12,000 habitants, est une ville très commerçante. Elle a une fabrique royale de toiles à voiles ; ses teintures en écarlate et en cramoisi sont très estimées. On admire sa cathédrale antique, ses ponts, son hôpital, ses promenades, sa préfecture, le grand et le petit séminaires, une halle magnifique qui s'élève sur les ruines d'une superbe église qui ne fut jamais terminée, quoique St Martial, disciple des apôtres, l'eût fondée sous l'invocation de St Etienne.

L'organisation de ce beau département s'améliore chaque jour. Déjà le commerce peut jouir du canal qui sera sous peu de jours navigable depuis Agen jusqu'à Toulouse, passant par Montauban. Les routes s'y multiplient d'une manière étonnante. Tout s'y ressent de la protection, de la sollicitude des représentants de Lot-et-Garonne, mais surtout de la sage administration et des lumières de M. Brun, préfet, qui gouverne le département depuis si longtemps.

Le voyageur que le seul but de voir et de jouir a conduit à Agen, gravit la colline et va visiter l'Ermitage, coteau renommé par son site enchanteur et ses délicieux produits ; Vérone, qui n'est qu'à quelques kilomètres, solitude romantique où chanta de si beaux vers le poète Scaliger; le sanctuaire de Notre-Dame-de-Bon-Rencontre, si célèbre dans l'Agenais et où se rendent tous les ans en procession, toutes les paroisses voisines, même de très éloignées. Là accourt se mettre sous la protection d'une vierge tout ce qui souffre, craint ou sent le besoin d'espérer et d'aimer.

Ici finit le voyage des bateaux à vapeur sur la Garonne jusqu'à Agen. Les voyageurs qui vont aux bains des Pyrénées prennent le lendemain matin les diligences qui les entraînent rapidement, malgré la route montagneuse qu'elles suivent. Après avoir traversé la Garonne on trouve la jolie ville de Layrac, antique retraite des savants Bénédictins que baignent amoureusement les eaux du Gers, avant de se jeter dans la Garonne. Le couvent qui domine la vallée a été converti en un collège que dirige aujourd'hui un prêtre savant, et qui consacre généreusement son existence et son avenir à l'éducation de la jeunesse. L'abbé Lalanne est un homme de lettres fort distingué. Le prieuré de Layrac fut fondé vers le XIIe siècle. C'est là que fut inhumé, en 1538, le fameux Arnaud de Rovingha, évêque d'Agen, qui combattit dans la croisade contre les Albigeois. Quelques kilomètres plus loin, c'est Astafort, agréablement situé, ville commerçante qui prit sa part dans les guerres de religion. Plus loin, sur le haut d'une colline, se montre Lectoure, qui, comme toutes les villes qui résistèrent aux irruptions barbares des Francs, Visigoths, Huns ou Vandales, offre deux phases principales : la domination romaine et le moyen-âge. Cette capitale du peuple connu dans la Novempopulanie, sous le nom de *Lectorates*, joue un grand

rôle dans l'histoire. On y remarque une belle et jolie église et la fontaine d'Hélie, monument gallo-romain qui occupe aujourd'hui une partie d'un temple jadis dédié à Diane, d'autres disent consacré au Soleil. Lectoure, surtout dans ces derniers temps, a pris dans l'histoire un rang où elle brille avec distinction. Plusieurs généraux, nés dans ses murs, se sont illustrés dans les campagnes de l'empire : Banel, mort en Italie, ne fit que commencer une carrière glorieuse ; Lagrange, devenu pair de France ; Soulès, qui, né près de Lectoure, parvint aussi à la pairie ; Lannes, de teinturier devenu maréchal de l'empire, duc de Montebello ; Subervic, général distingué, aujourd'hui membre du parlement français ; enfin, M. le comte de Salvandy, deux fois ministre, après avoir été deux fois ambassadeur et vice-président de la chambre. Constant dans ses opinions politiques, écrivain brillant et savant, il figure dans la presse parmi les quatre ou cinq grands noms qui s'y sont rendus célèbres. M. de Salvandy, comme ses autres compatriotes, eut aussi sa part de gloire militaire. Il fit dans la garde d'honneur les dernières campagnes d'Allemagne. Quelque temps après, il servit dans la ligne avec l'épaulette de sous-lieutenant, gagna à la pointe de l'épée le grade d'adjudant-major et reçut trois blessures sur le champ-de-bataille de Brienne. Lectoure est un chef-lieu de sous-préfecture. A une lieue et demie de Lectoure, dans le petit village de Saint-Avit, on voit le superbe château gothique de ce nom. En quittant Lectoure, on entre dans une riche plaine qui s'étend jusqu'aux pieds de la ville d'Auch. On traverse la ville de Fleurance dans une situation délicieuse. Du temps de la domination anglaise, elle soutint un long siège. C'était encore là un des riches greniers des rois d'Angleterre qui en retiraient un revenu considérable.

Encore quelques lieues et l'on arrive à Auch, qui ne fut

primitivement qu'un bourg aquitain, connu sous le nom de *Clim-Berris*, et qui est aujourd'hui la capitale de la Gascogne, race ibérienne. C'est une jolie ville jetée pour ainsi dire sur le penchant d'une colline élevée en forme d'amphithéâtre. Le Gers humble et timide, quelquefois violent, se roule à ses pieds en passant pour aller se confondre dans la Garonne. On remarque à Auch une place assez belle, que termine une jolie promenade, d'où l'on découvre les Pyrénées, la caserne, le séminaire, la halle, mais principalement la cathédrale et le palais archiépiscopal. La cathédrale d'Auch, l'une des plus remarquables par son architecture, ses sculptures et ses merveilleux vitraux, doit l'origine de sa grandeur à Clovis, qui lui concéda toutes les prébendes royales du territoire de Vic. François II de Clermont-Lodève, archevêque d'Auch, fit entourer le chœur de stalles qui sont presque inimitables. Par ses ordres, des peintres venus de pays étrangers, jetèrent sur les nombreux vitraux ces riches couleurs qui, après quatre cents ans, conservent tout leur éclat et toute leur fraîcheur. « Que » le nom du Seigneur soit glorifié ! dit un jour le prélat; enfin, » par nos soins, nous élèverons à Dieu une des plus belles » cathédrales de la Langue-d'Oc. François, roi de France, ad» mire sa Notre-Dame de Paris, les archevêques d'Auch n'au» ront pas à rougir, lorsque, pour la première fois, ils pose» ront le pied sur le seuil de Sainte-Marie. » Un chroniqueur dit que la mère des Centules, noble et illustre famille de chevaliers, qui versèrent leur sang pour délivrer le pays de la domination étrangère, étant devenue folle après la perte de ses dix enfants morts sur le champ-de-bataille ou sous le fer des assassins, se précipita du haut des tours de Sainte-Marie. Elle avait appris la mort de son dixième fils, tué à la journée d'Agnadel en combattant vaillamment à quelques pas de Louis XII.

Auch est un agréable séjour pour les étrangers. Des courriers, des diligences, des voitures ordinaires en partent à toute heure du jour dans toutes les directions : Toulouse, Montauban, Agen, Tarbes, Bayonne et Bordeaux, par Condom, Nérac, Bazas et Langon.

Voici comment un poète a chanté la ville d'Auch :

J'ai revu ces coteaux et cette vaste plaine,
Où gît des Auscitains la ville souterraine,
Où les fleurs, les épis, les fertiles rameaux
Des pompes de la vie ont paré les tombeaux...
Ils ne sont plus ces jours de longue renommée
Où d'Octave en ces champs se déployait l'armée...
Antique Clim-Berris, sur tes nobles remparts,
Brillaient les aigles d'or et le nom des Césars ;
Tes portes se courbaient en arcs, où la victoire
De la cité de Mars éternisait la gloire ;
Des créneaux couronnaient les rochers d'Augusta ;
Plus loin, l'encens fumait aux autels de Vesta ;
Apollon et Vénus et les dieux tutélaires
Voyaient à leurs genoux les peuples tributaires ;
Le marbre, façonné par d'habiles ciseaux,
Ornait de tes forums les portiques nouveaux ;
Empruntant les trésors des naïades lointaines,
Un immense acquéduc, à tes milles fontaines,
Aux lieux où de nos jours coule un flot indigent,
Aimait à prodiguer tout son limpide argent ;
Du Gers, moins resserré dans ses étroits rivages,
Les bords étaient couverts des plus riches ombrages,
Et la rame, entr'ouvrant son immobile sein,
T'apportait tous les dons du rivage aquitain !

Avant de sortir du département du Gers, on s'arrête quelque temps à Mirande *la Jolie*, autrefois séjour des comtes d'Astarac. On remarque son église et quelques constructions

qui font remonter la fondation de cette ville au XIIIe siècle. C'est la patrie de M. Lacave-Laplagne, député de cet arrondissement, et plusieurs fois ministre. Le Midi a donné à l'Etat un grand nombre de ministres : M. le comte Duchâtel, seigneur de Mirambeau, à quelques kil. de Blaye et propriétaire de vastes vignobles dans le Médoc ; M. de Peyronnet, ancien ministre, déchu en 1830, dont nous avons vu l'habitation avant d'arriver à Bordeaux ; M. Dumon, d'Agen ; MM. Persil, de Salvandy et Lacave-Laplagne, du Gers ; M. le maréchal duc de Dalmatie, de Castres, l'illustre et dernier monument de la gloire de l'Empire ; M. Guizot, né à Nîmes, et M. Thiers de Marseille, le premier écrivain de son siècle et sans contredit le plus habile orateur parlementaire. A mesure qu'on approche de Tarbes, les Pyrénées s'élèvent avec leurs sites pittoresques, leurs pics aériens couronnés de leurs blancs diadèmes de neige. On se sent frappé d'admiration en contemplant les sommets majestueux des monts pyrénéens. Quelle belle nature ! tout y respire la vie et la gaîté. La première chose qu'on visite en arrivant à Pau, ville peu éloignée de Tarbes, c'est le château de Henri IV, propriété de la famille royale d'Orléans. Le roi Louis-Philippe a fait restaurer les sculptures, les tourelles, les créneaux et les vieilles murailles noircies par les années, d'où est sortie la plus belle des gloires françaises. Quand on a monté l'escalier qui conduit aux appartements du pavillon gauche, on trouve la statue d'Henri IV sur un haut piédestal de marbre, et sculptée par le célèbre Goujon. Les voûtes de l'escalier et des appartements sont encore couvertes des chiffres de Henri d'Albret et de Marguerite de Valois. Dans une grande salle de la partie orientale du château se trouve le berceau du Béarnais. La salle voisine est celle où Jeanne d'Albret chanta au milieu des douleurs de l'enfantement. Henri d'Albret, roi de Navarre, dit le chroniqueur, portait au cou une grande boîte suspendue avec une chaîne d'or. —

Qu'avez-vous donc renfermé daus cette boîte? dit au roi la princesse sa fille, en arrivant au château de Pau pour y faire ses couches. — C'est là qu'est caché mon testament, ma fille. Votre testament?... Il est, m'a-t-on dit, à mon désavantage, et Jeanne d'Albret n'héritera pas des biens de son père.— « Cette boîte, lui dit le roi en l'embrassant, sera à toi avec ce » qu'elle contient, et afin que tu ne me fasses pas une pleu- » reuse ou un enfant rechigné, je te promets de te donner » tout, à la charge qu'en enfantant tu me chantes une chanson » gasconne ou béarnaise, et quand tu enfanteras j'y veux être. » —Je donne ma parole royale.»—Dix jours après, le jour de Ste-Luce, le 15 décembre 1553, entre minuit et une heure, la princesse Jeanne était daus les douleurs de l'enfantement. A la première nouvelle, Henri d'Albret se rendit précipitamment dans l'appartement de sa fille. Jeanue ayant entendu les pas du roi son père, se mit à chanter, en langue béarnaise :

Noustre-Dame deü cap doü Poün,
Adyoudat-me à d'aquest'hore ;
Prégats au Dioü deü ceü
Qu'emboulle bié délioura leü ;
D'u maynat qu'em hassié lou doun ;
Tou d'inqu'aü haüt doüs mounts l'implore!
Noustre-Dame deü cap doü Poün
Adyoudat-me à d'aquest'hore !

Traduction.

Notre-Dame du bout du Pont,
Secourez-moi à cette heure ;
Priez le Dieu du ciel
Qu'il veuille bien me délivrer promptement ;
Qu'il me fasse le don d'un garçon ;
Tout jusqu'au haut des monts l'implore !
Notre-Dame du bout du Pont,
Secourez-moi donc à cette heure !

La princesse achevait à peine sa prière qu'elle accoucha du prince qui illustra la France. Le roi, dans son premier transport de joie, s'écria : « Ma fille, cette boîte et tout ce qu'elle contient est à vous; mais l'enfant est à moi. » Ce petit prince, dit André Favyn, vint au monde sans crier ni pleurer, et la première viande qu'il reçut fut de la main du roi son grand-père, lequel ayant pris uue gousse d'ail, lui en frotta ses petites lèvres qui sucèrent de ce thériaque de Gascogne, et prenant la coupe d'or, il lui présenta du vin, à l'odeur duquel le petit prince ayant levé la tête, il lui en mit une goutte dans la bouche qu'il avala fort bien. Donc, ce bon roi étant rempli d'allégresse se mit à dire devant les gentilshommes et les dames qui étaient dans sa chambre : « Tu seras un vrai Béarnais ! » baisant ce petit enfant entre les bras de sa nourrice. Les seigneurs de Navarre et de Béarn vinrent féliciter Henri d'Albret sur la naissance de son petit-fils. — « *Mire*, s'écriaient-ils, *agora esta oueia pario un lionc.* » *Regardez maintenant, cette brebis a enfanté un lion.* Les seigneurs espagnols qui s'étaient aussi rendus au château pour féliciter le roi, quoiqu'ils fussent ses ennemis jurés, se disaient ironiquement à voix basse : *Malagre, la vacca hijo un lione. Miracle, la vache a fait un lion.* — « *Dieu m'a donné un héritier*, s'écria solennellement Henri d'Albret, au milieu du festin, *et le roi d'Espagne ne mettra jamais ses pieds sur les terres d'Henri de Navarre. Que ceux de vous, seigneurs, qui ne voient pas avec plaisir la naissance d'Henri le Béarnais sortent de mon château.* » Tous les Espaguols partirent le soir même. Le petit-fils d'Henri d'Albret, devenu roi de France et connu dans l'histoire sous le nom d'Henri IV, fut un grand monarque qui se consacra au bonheur de son peuple, objet d'un amour ardent. Malgré toute la gloire dont il sut se couvrir et l'intention constante de rendre son peuple heureux, son règne fut l'un des plus troublés, des plus difficiles, l'époque de uotre histoire la plus agitée, la plus

convulsive, commençant par le couteau de Clément pour finir sous le poignard de Ravaillac ! Il est pour les rois comme pour les peuples de cruels temps d'épreuves. Henri IV est le roi qui aima le plus son peuple et qui travailla le plus pour son bonheur. Et un abominable assassinat, frère de tant d'autres qui couvaient alors dans l'ombre, sons l'inspiration hypocrite de quelques hommes ambitieux et fanatiques, devait clore cette vie chevaleresque qu'avait respectée les lances et les arquebuses ennemies. Le meilleur des rois fut ainsi précipité dans la tombe, avec le regret de n'avoir pas vu briller un jour de repos sur son peuple épuisé par les calamités extérieures et les guerres civiles.

On trouve encore dans ce pays le souvenir glorieux d'un simple citoyen devenu général de l'empire français, puis enfin roi de Suède. Bernadotte fut un grand roi, et son fils, qui lui a succédé sur le trône, se montre digne du père et de l'admiration et de l'amour de ses sujets.

Plein des souvenirs du roi Béarnais, le voyageur se rend à Bagnères ou à Barèges, où les bains réunissent un si grand nombre d'étrangers. Là, les mœurs changent encore. Plus que le Landais, l'enfant des Pyrénées s'attache au sol qui l'a vu naitre. Il n'aime que ses rochers, ses cascades, ses hauts sapins et les effrayants abîmes qui s'ouvrent à ses pieds. On arracherait, nous dit avec vérité M. S. C., écrivain de la *Mosaïque du Midi*, un Lapon à sa hutte enfumée, au bananier un nègre qui se nourrit longtemps de son fruit; mais le montagnard, en descendant dans la plaine, y mourrait bientôt de douleur. C'est que, pendant toute sa vie, l'habitant des Pyrénées n'a pour témoin de ses joies et de ses douleurs que sa cabane, son chien, son troupeau et le torrent qui gronde dans le silence de la solitude. Accoutumé de bonne heure à escala-

der les pics les plus élevés, à affronter les plus grands périls, il promène au bord de l'abîme comme l'habitant des vallées dans ses prairies émaillées de fleurs.

Qui n'a pas entendu parler, continue-t-il de ces hardis contrebandiers qui, la tête couverte d'un berret bleu, n'ayant pour tout vêtement qu'une veste grise, pour chaussure que des sandales espagnoles, armés d'un mousquet, franchissent fièrement les gorges du Pic-du-Midi, bravent la neige, les torrents et les ours pour échanger, s'il le faut, quelques coups de fusil avec les employés de la douane. La plupart périssent d'une mort pitoyable, ils aiment toujours cette vie aventureuse, et la contrebande a pour eux des attraits irrésistibles; le montagnard est doué d'une audace et d'une intrépidité que rien n'arrête, il s'habitue tellement aux dangers, qu'ils deviennent un besoin pour lui.

Les chasseurs sont aussi intrépides que les contrebandiers, ils passent toute leur vie sur les cimes les plus sourcilleuses, sur les glaciers les plus glissants. Ils poursuivent les izards et les ours jusque dans leurs repaires les plus inaccessibles.

Il existe aux pieds du versant septentrional des monts pyrénéens, une caste de créatures raisonnables vouées au mépris et au dégoût. Elles n'ont pour asile que les gorges des montagnes les plus étroites, où l'air malsain chargé de miasmes, porte dans leurs veines un germe corrupteur. Aussi, presque tous ces malheureux sont en proie à des maladies qui les dévorent lentement; une pâleur jaunâtre rend leurs visages hideux, et leurs cous sont affreusement gonflés par le goître. Derniers restes des Visigoths, ayant tout perdu à la bataille de Vouillé, ils se réfugièrent dans les montagnes où la persécution les poursuivit comme sectateurs d'Arius, et les décima

pendant dix siècles. Les maladies, les infirmités, la faim, la misère, rien ne put dompter ces infortunés. Ils semblent exister encore pour demander au ciel vengeance des maux qu'on leur a fait souffrir. Cependant, depuis un siècle environ, leur condition s'améliore un peu, et tout laisse espérer qu'ils seront bientôt accueillis comme des frères dans les vallées pyrénéennes.

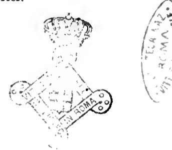
Depuis deux ans, une compagnie de bateaux à vapeur a entrepris le trajet d'Agen à Toulouse. De là, on peut aller voir le berceau de la Garonne, fleuve admirable qui, tombé des glaciers de la Maladetta, pour devenir français, d'espagnol qu'il naquit, s'enfuit dans les montagnes de la Catalogne, rejaillit dans la vallée d'Aran, touche la France dans le Comminges, baigne Toulouse, l'antique ville royale, où l'Ariège lui offre respectueusement ses paillettes d'or, baigne et féconde les riches plaines de Castelsarrazin, reçoit au-dessus de Moissac le Tarn, qui semble, dit M. l'avocat Samazeuilh, lui porter, encore de nos jours, dans ses eaux limoneuses, le sang des Albigeois et des Camisards; se cache derrière les côtes de Malauze, en longeant des rives couvertes de châteaux et de jolis villages, caressse La Magistère, et roule sous des ponts en pierre ou en fil de fer, le volume toujours croissant de ses ondes, que la mer a peine à refouler deux fois par jour jusqu'à Langon.

Ici finit notre voyage sur la Garonne. Le canal qui traverse le Languedoc jusqu'à Cette, jolie et agréable ville, fait communiquer la Méditerranée à l'Océan. Des bateaux-poste fort élégants, uniquement destinés aux voyageurs, partent tous les jours de Toulouse. Ce mode de voyager, quoique fastidieux, à cause des nombreuses écluses où il faut stationner, ne manque pas de charmes. Ce canal fut commencé en 1667 et livré à la navigation en 1681. Il n'y avait que l'immortel

Riquet pour entreprendre et achever une œuvre si utile et si gigantesque. Terminons par ces vers que Corneille composa sur le canal du Midi :

La Garonne et l'Atar, dans leurs grottes profondes,
Soupiraient de tout temps pour voir unir leurs ondes,
Et faire ainsi couler, par un heureux penchant,
Les trésors de l'aurore aux rives du couchant ;
Mais à des vœux si doux, à des flammes si belles,
La nature attachée à ses lois éternelles,
Pour obstacle invincible opposait fièrement
Des monts et des rochers l'affreux enchaînement.
France, ton grand roi parle, et ces rochers se fendent ;
La terre ouvre son sein, les plus hauts monts descendent ;
Tout cède, et l'eau qui suit les passages ouverts
Le fait voir tout-puissant sur la terre et les mers !

Riquet méritait au moins un souvenir de la part du poète. Le règne de Louis XIV vit s'accomplir de grands travaux d'utilité publique. Louis-Philippe peut partager la gloire de son glorieux ancêtre, car, depuis 1830, on a couvert la France de routes magnifiques, de chemins de fer, de canaux, entr'autres le canal latéral de la Garonne, qui n'est que la continuation de celui du Languedoc. Aucun gouvernement n'entreprit et n'exécuta en si peu d'années, plus et de plus grands travaux. Encore quelque temps d'ordre et de tranquillité et la France n'aura rien à envier aux nations voisines, qu'elle aura surpassées.



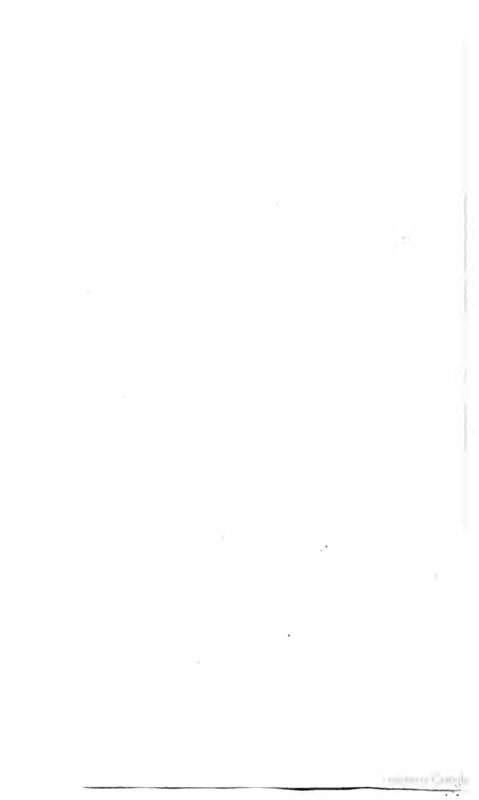


TABLE.



